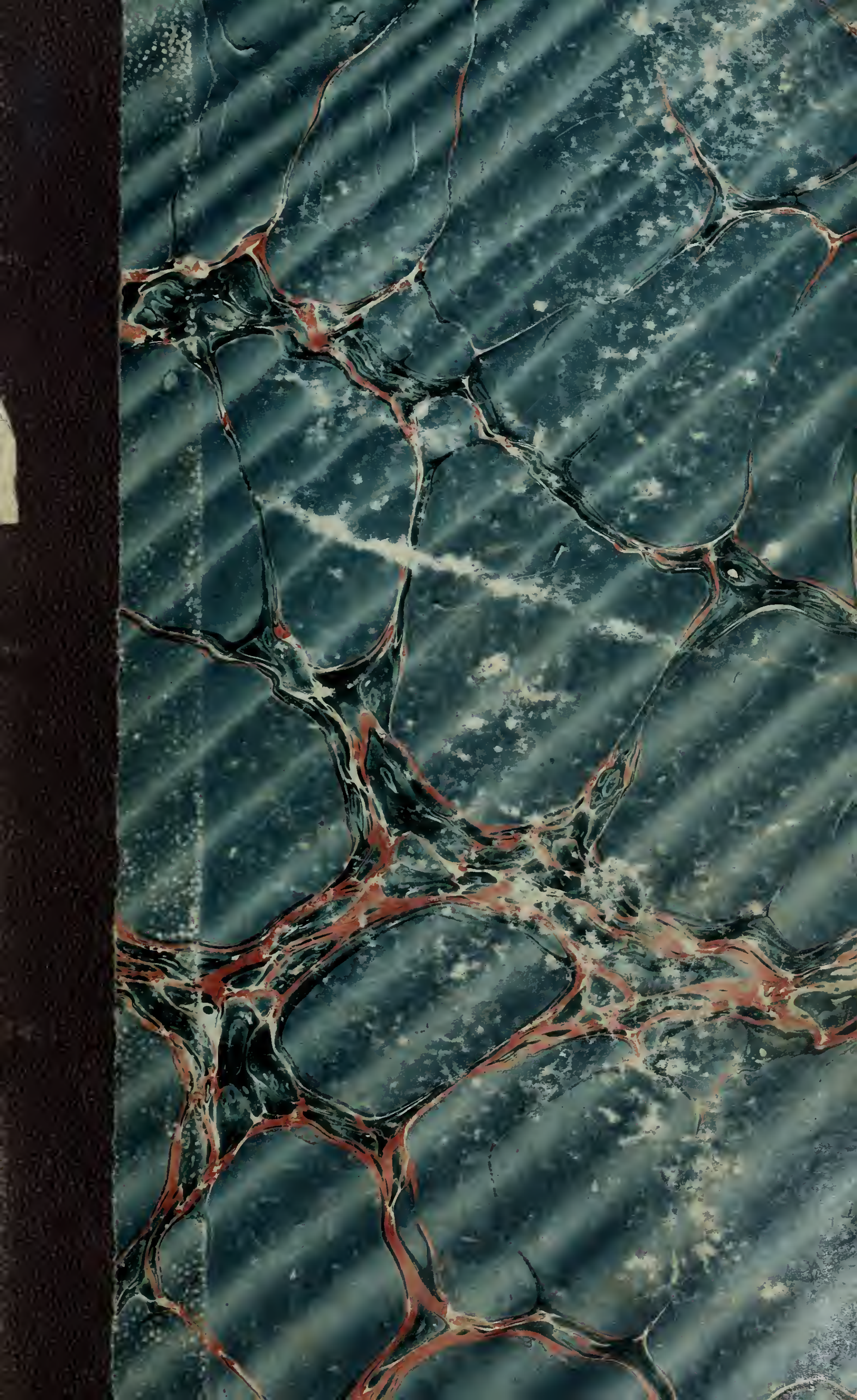


LES AMOURS

D'UN

SÉMINARISTE.

Paris. Imp. de LACOUR, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.

LES AMOURS

D'UN

SEMINARISTE

PAR

ERNERT PÉAN.

—

TOME TROISIÈME.

—

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

— COMON ET Ce. —

Quai Malaquais, 15.

ET AU CABINET DE LECTURE, RUE DES PETITES-ÉCURIES, 12.

—

1848

CHAPITRE I.

Regrets amers de Léon.

La comtesse avait fini son histoire. Léon gardait le silence : il voyait le diacre, la mère, l'oncle; le boucher lui faisait peur; il songeait aux souffrances atroces qu'avait dû endurer cette jeune femme si passionnée, si belle. Il se réveilla tout-à-coup comme d'un sommeil profond.

— Pauvre Antonia !... dit-il, en l'embrassant. Es-tu heureuse maintenant, ici, auprès de moi ?

— Plus que je ne le fus jamais ! plus peut-être que je ne le serai jamais !

— Douterais-tu de mon amour ?

— Tu m'aimes, il me serait impossible d'en douter ; mais tu en aimes une autre.

Léon n'avait rien à répondre. Il vit alors se dresser devant lui le fantôme léger d'une jeune fille en pleurs. Il fermait les yeux, mais le fantôme était là, il le voyait à travers ses paupières ; il voyait des larmes glisser, lentes et silencieuses, le long de ses joues pâles; il voyait son front d'un blanc mat sous les bandeaux de ses cheveux noirs. Cette sainte vision de jeune fille levait les yeux vers le ciel et ses lèvres priaient. C'était Blanche ! Que d'idées ! que de remords ! Léon

ne pense plus! ses traits sont bouleversés, la comtesse est inquiète.

— Que t'arrive-t-il, mon ami?

— Rien! absolument rien!

— Une pâleur mortelle s'est étendue sur ton front. Les rayons de la lune semblent en ce moment frapper sur le visage d'un mort.

— Je ne sais. Il me semble en effet que la fraîcheur de la nuit... Savez-vous, comtesse qu'il est plus de minuit.... Tenez, l'horloge du château sonne!..... Trois heures! Je frisonne, la nuit est froide.

— Oui, la nuit est froide!... Mais le souvenir que je viens de vous rappeler est plus glacial encore. Vous l'aimez toujours!

Léon ne répondit point. La comtesse se leva; ils quittèrent le balcon, se donnèrent un baiser, et chacun se retira dans sa chambre.

Léon rentré chez lui se promena d'abord à grands pas tout autour de sa vaste chambre gothique. Il semblait possédé de quelque démon furieux : il ne proférait pas une parole ; il portait de temps en temps sa main à son front. Enfin il se laissa tomber sur un fauteuil, tira sa montre et regarda l'heure; il remit aussitôt sa montre dans sa poche, puis il la retira, regarda encore le cadran sans voir l'heure et déposa la montre sur une petite table. Que pensait-il? quelle fièvre l'agitait? on le devine. L'amour de sa vierge bretonne venait de reprendre toute sa puissance, toute son énergie dans ce cœur jeune et passionné autant que loyal et vertueux. Il était tellement bouleversé qu'il ne pensait pas, il souffrait des douleurs si atroces, des déchirements si cruels!... Il se cacha le visage dans un coussin d'édredon

que, d'une main convulsive, il avait attiré de son lit sur son fauteuil. Il étouffait ! oh ! s'il avait pu pleurer !.. Il se leva et recommença à marcher comme un homme ivre. Tout-à-coup il s'écria : « Vierge immaculée! Rose mystique de ma Bretagne ! je t'ai trahie ! oh ! pardon ! pardon ! Tu es peut-être morte! hélas! Tu n'as pas répondu à une seule de mes lettres. Tu es morte, car je n'oserais jamais soupçonner ton cœur, ta vertu, ton amour. Pourquoi ne t'avoir pas écoutée, quand tu me suppliais de ne point m'éloigner de toi, ange du ciel ? Pourquoi avoir suivi dans cette retraite brûlante, dans ce voluptueux manoir, une fille de l'antique Babylone, une prêtresse de Vénus? Je la maudis cette puissante et impudique beauté! et demain je la fuirai. » Il garda un moment le silence, et reprit en-

suite, mais d'une voix plus calme et plus douce : « Elle est cependant digne d'amour, aussi elle ! Quelles formes célestes lui a données la nature ! Quel homme ne serait enivré des beautés secrètes que l'imagination devine à la vue de tant de grâces visibles? Je n'ai pu rester insensible à l'amour, à la passion généreuse et fascinante d'une telle femme. O toi, qui m'as prodigué ton amour, tes attraits, tes enivrements voluptueux, tes feux magiques et délirants, tu mérites d'être aimée, adorée! Mais il ne m'était pas permis, à moi, de t'aimer, de t'adorer! j'avais juré ma foi à une jeune vierge dont l'amour est bien différent de celui qui te dévore, toi, fille de Babylone. Je suis le seul coupable! La belle comtesse doit être entourée d'hommages et d'amour, doit être enivrée de plaisirs ; mais Blanche doit être

adorée comme une vierge descendue du ciel et que le moindre souffle impur n'a pas ternie, que la plus imperceptible tache ne souillera jamais. Blanche, pardonne-moi un amour dont tu n'aurais pas voulu, des voluptés trop grossières pour ton âme angélique ! »



Il marchait toujours par sa chambre ; il parlait toujours. Le mouvement et les paroles soulageaient son cœur, et peu-à-peu le poids qui lui écrasait la poitrine s'allégeant, il parlait moins haut, moins vite, et s'arrêtait de temps en temps pour réfléchir. Toujours philosophe analyste, quoique poète enthousiaste, toujours condillacien par la méthode, quoique spiritualiste décidé, il analysa les deux espèces d'amour qui brûlaient son âme : le premier, amour spirituel, platonique, céleste, amour des âmes, amour

de la beauté émanée de Dieu, de la beauté morale et incréée ; le second, amour des beautés matérielles, des plaisirs, des voluptés sensuelles, amour qui trouble, qui enivre, mais que la nature a aussi donné à l'homme, non seulement comme la base de son édifice, mais encore comme une légère compensation des peines et des maux de toutes sortes dont nous sommes accablés sur cette terre si froide et si triste. La conclusion de ces réflexions sur les deux espèces d'amours que ressent le cœur de toute créature humaine, fut pour Léon, que l'homme devrait pouvoir légalement avoir plusieurs femmes. Il fut presque consolé, songeant qu'il n'avait en rien violé la loi naturelle et divine ; il se blâma seulement d'avoir fait à sa chaste Blanche des promesses, des serments qu'elle ne lui avait pas demandés et qu'il devait en-

freindre tôt ou tard. Il pensa ensuite à trouver le moyen d'aimer ses deux amantes à la fois, et de les lier entre elles par une étroite et tendre amitié.

« La comtesse est jalouse, se dit-il, mais c'est parce qu'elle n'a jamais réfléchi à la stupidité de cette passion. Elle sera facile à éclairer à cet égard ; elle est née philosophe, et elle m'aimera sans vouloir empêcher que Blanche m'aime. Elle aimera Blanche, Blanche l'aimera, et peut-être nous réaliserons à nous trois, ici bas, l'image de la félicité amoureuse. »

Malgré ces raisonnements, Léon sentait toujours au fond de sa conscience une pointe acérée; il entendait toujours une voix tendre et pénétrante, qui lui reprochait son infidélité. Il pensa que cette pointe aiguë s'émousserait, que cette voix de reproche se

tairait et qu'il serait tranquille dans quelques jours.

Mais pourquoi Blanche ne lui avait-elle pas encore répondu ? La comtesse n'avait-elle point intercepté et ses lettres et les lettres de Blanche ? La comtesse, dans sa folle jalousie, n'avait-elle point fait enlever et reconduire dans son village cette rivale si timide ? Cette dernière idée le fit frissonner; une chaleur subite, puis un froid mortel parcoururent tout son corps ; une sueur glacée ruissela sur son front : « Que je sache la vérité, se dit-il à haute voix ! il faut que je parte pour Bordeaux ; il faut que je voie, que j'embrasse ma Blanche ! Mais quel moyen de quitter la comtesse ? » Elle en mourrait de douleur, pensait-il, elle se suiciderait peut-être.

Le jour paraissait déjà ; le jeune homme

devint plus calme, éteignit sa lampe, porta une petite table près de la fenêtre et se mit à écrire :

« Ma jeune épouse, ange de ma vie, je viens de passer une nuit entière sans dormir. Ton image est toujours là, devant moi ; mais toi, ma belle Blanche, où es-tu ? Depuis mon départ, je n'ai eu de toi aucune nouvelle. J'ai cependant mis moi-même mes dernières lettres à la poste ; j'ai écrit à M. de Pontac, j'ai écrit à M. Affaubert, nulle réponse ! Il faut qu'il te soit arrivé quelque grand malheur... Mon Dieu ! que je suis inquiet ! que je souffre ! Si, dans huit jours je n'ai de toi une réponse qui me tire de l'anxiété, je partirai pour Bordeaux. Pourquoi as-tu permis que je m'éloignasse de toi? Les amants peuvent-ils se séparer, sans s'exposer à d'éternels regrets, au deuil, à la

mort. » Il ferma sa lettre ; ses larmes descendaient, lentes et rondes comme des perles, sur ses moustaches noires.

Quand il sortit de l'amertume rêveuse qui noyait son âme, les premiers rayons du soleil doraient sa chambre. Avec la douce et éblouissante lumière de l'Orient, semblèrent revenir vers lui les idées, les images riantes. Il se jeta sur son lit, à demi habillé. Il pensa encore un moment à Blanche et s'endormit. La comtesse, en quittant Léon, était inquiète, pénétrant, trop pour son repos, le mystère de la tristesse et de la froideur de son amant. Elle entra dans sa chambre, mais elle en sortit presqu'aussitôt et se rendit doucement à la porte de Léon. Elle regarda par la serrure, puis par une fente de la massive, mais vieille porte. Elle vit le jeune homme errer comme un

maniaque par sa chambre ; elle l'entendit s'accuser de son infidélité envers Blanche ; elle ne respirait plus, son cœur se resserrait, sa tête allait l'abandonner, un éblouissement, un vertige lui passait devant les yeux, lorsque le jeune homme, revenant à des sentiments plus doux pour elle, à sa passion effrénée, elle passa, dans un clin d'œil, de l'enfer au paradis. « Bon, se dit-elle, je suis encore aimée ! Dieu soit loué ! je suis plus aimée qu'*elle*. Oui, je suis une prêtresse de Vénus ; oui, j'aime comme une magique beauté de l'antique Babylone !... mais je n'aime que toi, mon jeune fou, aux idées platoniciennes, à l'amour contemplatif pour une petite fille de village ! Je n'aime que toi! tu es mon unique Dieu !

Elle rentra chez elle, soulagée de l'accablant fardeau qui avait pesé sur sa poitrine.

Elle ne doutait plus qu'il ne fût à demi soumis à son puissant amour, qu'il ne fût facile de lui faire oublier tout-à-fait la jeune Bretonne. « Je vais redoubler de tendresse et de transports auprès de lui, pensa-t-elle, et il va bientôt avoir banni de son cœur cet amour insensé, qui le torture, et ne peut que lui apporter la misère et les malheurs. »

Elle arrangea son plan de conduite pour l'avenir, se jeta aussi, elle, tout habillée sur son lit, et appela le sommeil ; mais il ne vint pas.



CHAPITRE II.

Léon quitte furtivement la comtesse.

Dix jours s'étaient écoulés depuis cette nuit terrible. Léon avait bien souffert ; il avait agité bien des projets contraires. Il avait été d'autant plus à plaindre, qu'il avait dû renfermer dans le fond de son âme ses inquiétudes, ses remords, ses desseins, la fuite qu'il allait exécuter ; il avait été d'au-

tant plus à plaindre, qu'il aimait la comtesse avec une fureur de passion, de volupté, que cette femme seule pouvait inspirer. Dès qu'il était à son côté, il oubliait tout, il brûlait de désirs; mais aussitôt que les sens avaient assouvi leur soif, que la partie lascive de son âme avait épuisé les plaisirs enivrants, alors les nobles instincts, l'intelligence, la partie supérieure de son âme reprenait son empire, et le faible jeune homme se promettait, se jurait à lui-même de fuir la beauté charnelle qui l'avait vaincu. Semblable à un voyageur, tombé dans un précipice profond où il nage avec peine, il tendait ses mains défaillantes vers le ciel, et appelait Dieu à son secours; mais Dieu paraissait l'avoir abandonné. La comtesse le voyait toujours également enivré des délicates caresses et des plaisirs dé-

lirants qu'elle lui prodiguait ; elle ne pouvait donc pas soupçonner les cuisantes pointes d'acier qui le torturaient, dès qu'il l'avait quittée. Elle le croyait même plus amoureux que jamais, et elle avait foi en son avenir de voluptés et de plaisirs.

C'était donc le dixième jour depuis que Léon avait écrit à Blanche ; aucune réponse n'était venue. Blanche ne vivait plus ou du moins était-elle dans quelque étrange condition qui ne lui permettait pas de recevoir les lettres de son amant, car elle aurait répondu !

« M'aurait-elle oublié ? Ne serait-elle, comme tant d'autres, qu'une femme faible et perfide ? Ah ! mon Dieu, ai-je bien le droit de raisonner ainsi, moi ?... Que je suis coupable !... Oh ! ma chaste vierge, je veux aller me jeter à tes pieds, t'avouer mon infidélité, mon crime infâme ! Tu me pardon-

neras, oh! j'en suis sûr; tu es si bonne!... Tu me pardonneras de t'avoir ainsi laissée seule, en proie à l'inquiétude, à l'angoisse de la séparation, pour suivre une femme jeune et belle, en qui tu voyais une rivale future. Car, ma trop belle amie, il nous fallait de l'argent pour vivre, et je n'ai que celui que je gagne, en instruisant mon élève. Qu'il est malheureux d'être pauvre, quand on aime! Qu'il me serait doux de pouvoir combler de toutes les félicités, la femme adorée, l'idole de mon âme! »

C'est ainsi que, vers le soir, seul dans sa chambre, raisonna le malheureux Léon. Il était déterminé à partir pour Bordeaux; il avait dit plusieurs fois à la comtesse qu'il avait envie d'aller visiter l'antique château de Pau, Berceau de Henri IV. La comtesse n'avait pas fait grande attention à ses paroles;

une fois seulement elle avait répondu en souriant : Je vous accompagnerai, mon jeune seigneur ; ce sera une partie de plaisir.

Pendant le dîner, qui eut lieu fort tard ce jour-là, le jeune homme, faisant des efforts continuels pour maintenir son front rayonnant, et ses lèvres ainsi que ses yeux tranquilles et prêts à sourire, amena la conversation sur la vieille fantaisie qu'il avait de visiter le château de Pau.

— En retournant à Bordeaux, fit nonchalamment la comtesse, nous passerons par ce château, pour faire plaisir à notre aimable précepteur.

— Mais, madame, j'ai formé, ce matin même, le projet de partir dès demain, avant le lever du soleil. Je ne resterai que deux ou trois jours à ce voyage. Dès demain matin

donc, si madame la comtesse veut bien me le permettre...

— Mais je ne le veux pas, mon cher Léon ; je vous dis qu'en retournant à Bordeaux...

— Je croyais que madame la comtesse voulait passer par Toulouse ? Je serais aussi, moi, bien content de voir cette ville célèbre, cette fleur poétique du midi.

— Je vois que vous avez envie de vous désennuyer pendant quelques jours ; je conçois qu'un jeune homme, beau, élégant et spirituel, éprouve le besoin de se montrer, ressente quelque dégoût à passer tant de longues et monotones journées dans ce désert, n'ayant pour toute compagnie qu'une femme...

Sa poitrine se gonflait, sa voix était pleine de larmes ; elle ne put achever. L'enfant, les

yeux fixés alternativement sur son précepteur, dont le front était devenu blême comme celui d'un mort, et sur sa mère, dont toute la figure trahissait les déchirements intérieurs, prit tout à coup la main de Léon :

— Mon bon ami, lui dit-il d'une voix émue, vous voulez donc faire pleurer maman, elle qui vous aime tant ?

Sans répondre, Léon se leva de table, donna un baiser à son élève, prit la main de la comtesse, qui ne parut pas même s'en apercevoir, y déposa un baiser, et monta dans sa chambre. Plus irrésolu, plus perplexe que jamais, il ne savait à quel parti s'arrêter. Il pensa quelques minutes, mais il entendit une voix intérieure :

« Tu es un lâche, après avoir été un perfide ! Il n'y a pas à hésiter, il faut sortir de l'abime où ta faiblesse t'a plongé. Des deux

amours, peut-être aussi insensés l'un que l'autre, auxquels tu as livré ton âme, le premier est au moins pur et angélique, tandis que le second est tout sensuel, tout voluptueux. Fuis cette sirène qui t'a enchanté par sa dangereuse beauté et ses grâces séductrices; pars demain matin. »

Fatigué, et n'ayant goûté qu'un sommeil agité depuis tant de jours, il ne tarda pas à s'endormir. Mais quel affreux cauchemar ! Il entendait Blanche lui faire des reproches; elle versait des larmes amères; elle se dégageait avec effort de ses bras, qu'il voulait, mais qu'il ne pouvait serrer assez fortement pour la retenir; elle le fuyait... Elle était disparue depuis longtemps... En vain il la cherchait par des villes inconnues... Tout à coup il la retrouvait; mais sa figure était pâle et maigre; son front avait une noble

fierté, une sublime résignation; mais ses yeux étaient creusés par les larmes; il voulait lui parler, elle lui faisait un signe impératif, quoique bienveillant, qui le forçait à se taire. Elle était vêtue d'une longue robe noire et avait la figure couverte d'un voile lugubre. Elle se couchait dans un cercueil ouvert à ses pieds, et il entendait des voix de femmes qui chantaient des hymnes de tristesse et de deuil; il voulait se précipiter sur le cercueil, qui, de lui-même, se refermait lentement. Il faisait de vains efforts pour avancer d'un pas; il était attaché à la terre, et ses jambes engourdies se dérobaient sous lui. Il pleurait et voulait pousser des gémissements, mais sa voix n'avait plus de son, sa langue était paralysée. De jeunes vierges enlevaient le cercueil; il se trouvait dans la nuit la plus noire; enfin il sortait de

la salle, bizarrement meublée, où s'était passée cette scène déchirante, et il se trouvait dans une ville inconnue. Il se réveilla. Une sueur tiède l'inondait. Il avait pleuré ; son oreiller était baigné de larmes. Il tâcha de se rappeler toutes les circonstances de ce rêve funèbre, et il fut persuadé que Blanche était morte. Je n'essaierai point d'exprimer le brisement de cœur qu'il ressentit, l'océan d'amertume où son âme fut plongée. Il pria Dieu de lui pardonner, et se dit que, si Blanche ne vivait plus, il ne pouvait plus vivre. Il se leva, et voulut lire quelques passages de Platon, (il portait toujours dans sa malle les œuvres de ce divin philosophe), mais il ne savait ce qu'il lisait ; il ne comprenait plus un mot de grec. Il ferma le livre et ouvrit un petit Evangile latin, qui, comme son Platon, ne le quittait jamais ; il

tomba sur ce verset : *Mais pour vous, je vois bien qu'il n'y a en vous aucun amour de Dieu.*

« C'est à moi que s'adresse cette parole de Jésus. Je suis bien malheureux d'avoir quitté mon séminaire, d'avoir écouté la voix de la chair, plutôt que celle de l'esprit. Si je ne retrouve à Bordeaux ma vierge adorée, et que je survive à un tel coup, je rentrerai au séminaire, et je veux consacrer ma vie à porter la morale et la divine philosophie de l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre, chez les peuples sauvages. »

Content de la résolution qu'il venait de former, il reprit un peu de calme et rentra dans son lit. Le sommeil revint bientôt, mais un cauchemar plus affreux que le premier l'oppressa comme une montagne. Tout à coup il se trouva déchargé de ce poids étouffant, et il marchait par des

champs nouvellement labourés, où la pluie était tombée; il glissait à chaque pas et tombait dans la fange. Il arriva dans de vastes champs de genêts, qu'il lui semblait reconnaître; il découvrait, à travers les grands chênes, la flèche aiguë d'un clocher qu'il croyait avoir vu dans son enfance, mais il ne pouvait se rappeler le nom du village qu'elle dominait. Il s'approchait, et il entendait les sons funèbres d'une cloche, qui annonçait le départ d'une âme chrétienne pour un autre monde. Il écoutait, et chaque tintement mélancolique était pour son cœur un coup de poignard. Il priait pour l'âme qui s'envolait dans l'éternité, puis approchait et voyait la tombe ouverte dans le cimetière qui environnait l'église; il entendait les hymnes des morts : le *Dies iræ,* qu'il avait tant de fois chanté dans son

enfance, le *Dies iræ*, prose d'une mélodie sépulcrale; le *Libera*, qui toujours, dans une église de campagne, est accompagné des sanglots lamentables des parents du mort. Il sentit le funèbre parfum de l'encens. Il s'avançait jusqu'au bord de la tombe ouverte, près de laquelle se trouvait debout, d'un air indifférent, le fossoyeur avec sa pelle; il demandait à cet homme le nom de la personne morte; celui-ci ouvrait la bouche pour répondre, mais il se faisait une nuit noire, et tout disparaissait. Léon se réveilla encore, et, rappelant à sa mémoire ce second rêve lugubre, il pensa que sa pauvre mère était morte; il versa des larmes, tant de larmes, que son lit en fut inondé. « Mère malheureuse! s'écria-t-il, le fils que tu as tant aimé t'a donné la mort! Tu voulais qu'il fût ministre de Dieu; tu voulais sauver

ton fils de l'abîme, et ton aveugle enfant s'y est précipité malgré toi. Mais tout n'est pas consommé ! je vais reconduire Blanche dans son village, rentrer dans mon séminaire et réparer mes fautes autant que Dieu me le permettra. Oh ! non, mon Dieu !... ma mère n'est pas morte, et vous lui accorderez la grâce ineffable d'assister à la première messe de son fils !... Mon Dieu !... mon Dieu !... Prêtre ! moi prêtre !... Mais je suis absurde !... mais Blanche en perdrait la raison !... elle en mourrait ! La reléguer dans son village ! Mais si elle allait cesser de m'aimer !... »

Un éclair subit remplit sa chambre de feu, et un coup de tonnerre se fit entendre. Il sauta à terre, et s'habilla. La vieille horloge du château sonna quatre heures. Il commença à faire sa malle ; il descendit et re-

monta plusieurs fois. La comtesse n'avait pas dormi de la nuit. Elle avait passé presque tout le temps à écouter à la porte de Léon; elle l'avait entendu se coucher, se lever, pour se relever et se recoucher presque aussitôt; elle avait cru distinguer des soupirs. Quand le tonnerre gronda, elle se réjouit, dans la pensée que la pluie et l'orage le retiendraient. Qu'elle aurait voulu voir tomber du ciel une pluie de feu! Pourvu que Léon fût retenu près d'elle!... pourvu qu'elle eût le temps de le détourner de ce voyage!... Cependant il ne serait pas long, ce voyage; mais elle avait un pressentiment qu'il lui serait fatal à elle, ce voyage en apparence si indifférent. Elle était néanmoins loin de s'imaginer que son amant la quittait, la fuyait, courait dans les bras de sa rivale pleurer de l'avoir aimée. Que de larmes

amères elle aurait versées, si elle avait pu lire dans l'avenir !

Le jour allait bientôt paraître ; elle rentra dans sa chambre. Léon, après avoir tout préparé pour son départ, se demanda s'il devait aller faire ses adieux à la comtesse. Mais que lui dire !... Mentir ?... Si elle allait deviner ?... Que de reproches ! que de larmes ! quel brisement de cœur !... Il n'aurait peut-être pas la force de résister à la violence de son amour ; il n'y a qu'une prompte fuite qui puisse le sauver. Mais il faut alors qu'il lui laisse une lettre d'adieux, car enfin elle est malheureuse. Ah ! s'il n'avait donné sa foi à Blanche, cette idole d'amour et de beauté, nulle femme, si ce n'est la comtesse, n'aurait son cœur. Il apprête son papier ; il tient déjà la plume. Que lui dire ?... Qu'il la quitte pour toujours !... Mais il lui

ferait trop de peine; puis elle partirait à sa suite, et il ne résisterait jamais aux prières, aux pleurs d'une femme aimée. Alors il faut donc qu'il mente, qu'il trompe? Non, il ne mentira pas; le mensonge est vil. Il jette sa plume, froisse son papier, et attend l'heure de partir. Il entend la comtesse ouvrir sa porte et appeler sa camériste. « Elle va venir sans doute, pense-t-il; mon Dieu! »

La comtesse, elle aussi, croit à tout moment voir paraître Léon en habit de voyage. A la fin, elle se dit: « C'est bon; il aura renoncé à ce projet, qui paraissait si bien arrêté hier soir. Il aura réfléchi, ou la pluie l'effraie, et il remet le départ à un autre jour. » Elle rit en voyant la pluie tomber par torrents, en voyant les éclairs se succéder. La foudre est répétée par les échos des montagnes avec tant de fidélité, qu'il semble

que plusieurs tonnerres roulent à la fois. « Gronde, tonnerre, gronde, s'écrie-t-elle, tombe, et qu'il reste; car je serais trop malheureuse, s'il était éloigné de moi pendant deux jours. » Ces paroles semblaient être entendues par le ciel; car la foudre, le vent, la pluie redoublaient, et il semblait que le jour n'osât paraître. On était alors au 20 août; il était six heures, que la nuit régnait encore. La comtesse rit, elle est joyeuse. Mais tout à coup le ciel s'éclaircit, la foudre fuit et ne fait plus entendre qu'un murmure sourd dans le lointain. Les nuages plombés s'envolent; déjà on ne les voit plus qu'à l'horizon des montagnes, vers l'Occident. A l'Est, le soleil se lève, pur et radieux, sur un ciel d'azur.

La comtesse est triste; elle vient de voir à travers ses vitres, moites encore, un jeune

homme sortir de la cour du château; elle a cru reconnaître Léon; mais elle a dû se tromper, puisqu'elle ne l'a entendu ni ouvrir, ni refermer la porte de sa chambre, ni descendre l'escalier retentissant, où le plus léger bruit trouve plusieurs échos. Elle ne bouge pas; elle tient ses yeux fixés sur la porte par où elle a vu sortir. Bientôt cette porte s'ouvre toute grande; elle frissonne; elle voit Léon rentrer, suivi d'un domestique du fermier. Elle court à sa porte et écoute; elle entend les deux hommes monter, entrer dans la chambre de Léon, charger elle ne sait quoi, car elle est persuadée qu'il va à Pau, pour revenir dans quelques jours; et, pour un si court voyage, il n'est pas besoin de beaucoup de choses. Cependant le maladroit domestique laisse tomber la malle qui était déjà sur son dos, et cette malle fait un bruit

dont frémit le cœur de la pauvre femme. « Quoi ! se dit-elle, il emporte sa malle !... me délaisserait-il ? Serait-il un perfide, un traître ?... Oh ! je vais voir de quel front il va m'approcher pour me faire ses adieux. Je vais bien voir s'il me trompe ! Il n'est pas assez dissimulé pour voiler complètement le fond de son âme ; il ne sait pas mentir ; il va balbutier, rougir, se confondre lui-même. »

Le domestique est sorti de la chambre ; ses gros souliers ferrés résonnent sous les voûtes de l'escalier ; elle écoute, mais elle n'entend point Léon ; il est sans doute à arranger quelque petit paquet ; il n'ose peut-être se présenter pour lui donner le baiser qui va les séparer pour quelques jours. Mon Dieu ! qu'ils vont être longs, ces jours ! Elle se retire de la porte, pour que Léon,

en entrant, ne la surprenne pas à écouter ; il ne faut pas que le cruel soupçonne la violence de son amour, les tortures de son âme : il en aurait trop d'orgueil ; peut-être même a-t-elle déjà été bien souvent imprudente de lui témoigner tant d'amour. Les hommes sont ainsi faits qu'il faut...

Elle ne finit pas ; elle se lève précipitamment, car elle vient d'entendre le domestique dire :

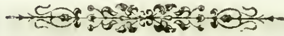
— Hâtons-nous ; la voiture va partir.

De sa croisée elle voit, malheureuse femme ! elle voit Léon marcher à grands pas. Les voilà qui sortent ; la porte se referme !

— Quoi ! il est parti sans même me faire le plus petit adieu !... Il a sans doute laissé sur sa table une lettre pour moi.

Elle se précipite, tout éperdue, dans la

chambre que vient de quitter son amant. Pas de lettre !... Elle laisse s'exhaler de sa poitrine des soupirs étouffés, des sanglots amers.



CHAPITRE III.

Où Léon va-t-il retrouver Blanche ?

« Je la vois encore, ma Blanche, tout inondée de larmes ; elle arrache ses beaux cheveux noirs !... les sanglots l'étouffent, elle me dit d'une voix entrecoupée : Que la divine providence veille sur toi ! Que l'ange du Seigneur te conduise par la main et te ramène bien vite ! Elle devait m'écrire toutes

les semaines, et elle n'a répondu à aucune de mes lettres!... Et deux songes de mort sont venus me visiter la nuit!... j'ai entendu, j'entends encore les chants lugubres!... je vois une tombe ouverte!... plus j'approche de Bordeaux, plus mon cœur se serre. — Léon regarda par la portière de la voiture. — Je ne puis plus respirer... j'aperçois au fond de l'horizon, dans un léger brouillard, les pointes des hautes et sveltes flèches de Saint-André; elles semblent deux aiguilles suspendues à ce nuage doré qui les couvre, et où le soleil couchant darde ses rayons. Mon âme veut s'échapper de mon corps, et fendre les airs comme une hirondelle... Que le ciel est limpide au-dessus de Bordeaux! qu'il est éblouissant, enchanté! Ange de ma vie, toi dont l'amour est plus délicieux à mon âme que la rosée de mai à la fleur nou-

velle, que la fleur au papillon matinal; vais-je bientôt te serrer sur mon cœur!... » Voilà quelques-unes des pensées qui agitaient l'âme de Léon s'approchant de la grande ville. La voiture volait à travers un tourbillon de poussière. Pauvre jeune homme, comme son visage était pâle!

La voiture roule sur le pavé de Bordeaux; elle traverse le faubourg Saint-Nicolas, mais il est déjà tard, et Léon n'a rien pris depuis la veille. Il dominera son impatient amour et ne se présentera à Blanche que le lendemain; il sera remis de sa fatigue. Et puis Blanche serait couchée, il ne veut pas troubler son sommeil. Mais que la nuit va être longue!

Le sommeil n'osa point approcher de ses paupières; il l'appela vainement. Une seule pensée l'occupait: qu'il allait être heureux

dans quelques heures! Presser dans ses bras sa divine amante, sa suave et poétique Blanche! Mais insensé que je suis... peut-être!.. Ah! Dieu!.. Il n'osa aller plus loin... Les doutes, les anxiétés de toutes sortes revinrent l'accabler. Il regardait souvent à sa montre, il s'imaginait qu'elle était arrêtée; il écoutait, elle allait cependant... Il ouvrit sa fenêtre, il étouffait; il lui fallait beaucoup d'air. L'horloge de l'hôtel-de-ville sonna quatre heures; il sembla au jeune homme que le jour commençait à poindre; il changea de linge et de vêtements, fit une toilette recherchée et se hâta de sortir. Si elle n'est pas levée, pensa-t-il, je resterai debout devant ses fenêtres à épier son réveil. Ange adorable, sœur des blanches étoiles, attends-tu ton amant? l'as-tu vu cette nuit dans tes rêves? as-tu ouvert tes bras pour le

serrer contre ton sein? N'as-tu pas plutôt appris son infâme perfidie, et le sanglant désespoir ne t'a-t-il pas assaillie, n'a-t-il point pressé de ses infernales étreintes ton âme aimante et pure?... N'est-elle point descendue dans les ténèbres de la tombe!...

Il frissonna... Les rues étaient désertes, toutes les boutiques fermées; quelques marchandes de café et d'eau-de-vie se dirigeaient vers le port, où elles dressent leurs tentes, avant le jour, pour les marins et les portefaix. Les fenêtres de l'appartement de Blanche étaient dans l'obscurité. Léon éprouva un frémissement bien délicieux en les revoyant; il resta quelques minutes dans un ravissement extatique devant ces croisées, où il avait vu si souvent sa belle amante. Il alla sur l'esplanade des Quinconces, et là, il se promena à pas lents, repassant sur les

deux dernières années de sa vie. Que de misères! que de fautes! Cependant le soleil monte derrière la colline qui borde la rive droite de la Garonne et sur le versant de laquelle on aperçoit le bourg de Lormont. Un brouillard épais, mais transparent, arrête les rayons éblouissants, pour ne laisser voir que le disque immense et empourpré de l'astre. On peut le contempler à l'aise et l'admirer dans sa splendide nudité. La colline derrière laquelle il se montre, se prolonge l'espace d'une lieue environ, formant un vaste demi-cercle, qui ne touche le fleuve que par ses deux extrémités. Des clochers rustiques s'élèvent, de distance en distance, le long des hauteurs. La plaine qui s'étend entre le fleuve et le pied de ces coteaux, était, au moment dont nous parlons, toute couverte d'une vapeur si épaisse et si blanche,

que le jeune homme crut d'abord que le fleuve débordé avait submergé ce terrain bas et uni. Le soleil fut longtemps sans pouvoir dissiper le brouillard et détruire l'illusion de Léon, qui jouissait en vrai poète de cette scène. Mais il lui sembla bientôt que tous les mâts des navires qui peuplaient le port, n'étaient que les sommets des grands chênes des Pyrénées, qu'il apercevait du château de la comtesse, et que le brouillard n'était que de légers nuages arrêtés sur les hautes cimes. Il ne fut rappelé à lui que par la vue d'un bateau à vapeur qui arrivait, et qu'il reconnut pour celui qui fait la traversée de Nantes à Bordeaux, et sur lequel ils vinrent lui et son amie, à travers les vagues de l'Océan. Il voit encore sa douce vierge, lui souriant sur le pont, et il l'entend lui dire :

« Mon ami, nous sommes ici au milieu des

eaux; plonge ton regard à l'ouest, au sud, au nord, tu ne trouves qu'une immensité sans bornes. Eh bien! mon amour pour toi est encore plus immense. Vois ces fantastiques reflets des ondes sur lesquels tombent les rayons empourprés du soleil; vois ce beau ciel au-dessus de nos têtes : c'est le symbole des jours que nous allons couler dans l'union sainte de nos destinées. » Mais le soleil était levé depuis vingt minutes : Léon marche à grands pas vers la maison qu'habite Blanche. L'hôtel paraît encore endormi, comme une heure auparavant. Le jeune homme sonne à la porte et écoute si l'on vient : silence absolu... Il sonne une seconde fois, écoute de nouveau. La concierge crie à sa fille : Seconde, on a sonné, lève-toi donc. Un moment après, il entend le frottement de légères savates sur les car-

raux de l'allée, il tressaille; la porte s'ouvre. Seconde a reconnu M. Léon, et la figure de la jeune fille s'est rembrunie; ses lèvres entr'ouvertes n'ont pu prononcer que ces mots :

— Ha! Monsieur Léon!...

— Bonjour, mademoiselle Seconde! Comment se porte Blanche?

— Mademoiselle Blanche?... ah!...

— Elle n'est pas ici?

— Non, monsieur; il y a quatre jours.

— Quatre jours!... Elle ne vous a pas donné son adresse?

— Non, monsieur?

— Ah! que s'est-il passé depuis mon départ? Dites-moi tout, ma chère Seconde, je serai reconnaissant.

— Entrez, monsieur; ma mère en sait peut-être plus que moi, puis vous allez voir

madame (la maîtresse de l'hôtel). Léon entre; une sueur glacée coule sur tous ses membres, une chaleur mortelle lui passe sur le cœur. La mère n'en sait pas plus que la fille. Il monte chez la maîtresse de l'hôtel ; voici ce que celle-ci lui dit : — Comme ma concierge a dû vous l'apprendre, mon cher monsieur, il y a aujourd'hui quatre jours; oui, bien, je dis bien, quatre jours ; c'était jeudi matin; elle sortit avec sa bonne pour aller à l'église, car depuis votre départ, elle était devenue toute dévote, toute sainte. La bonne revint vers midi, me dit simplement que madame l'envoyait me payer le mois commencé et enlever ses effets. Je demandai à mademoiselle Julie pourquoi madame ne venait pas elle-même faire enlever ce qui lui appartenait.

— « Je n'en sais rien, me dit sèchement

cette fille, qui n'est pas toujours très-polie.

— Ah! repris-je, je suis bien chagrine de perdre une si charmante petite dame; et où va-t-elle donc demeurer maintenant?

— A l'autre bout de la ville; elle partira dans trois jours pour Bagnères ou pour Nantes; car elle est indécise si elle ira rejoindre M. Léon, ou si elle retournera auprès de son père. Elle viendra elle-même demain, vous dire adieu, et vous apprendra tout.

— Et M. Léon? Elle n'a donc pas encore de ses nouvelles, repris-je.

— Quand je vous dis qu'elle viendra elle-même demain matin. Je viendrai aussi vous voir, quand madame sera partie; car, moi, je reste ici, quoiqu'elle ait grande envie de m'emmener avec elle. »

— Ma foi, je n'osai en demander davantage ; je reçus mon argent, et la bonne, qui avait avec elle deux porte-faix, fit enlever tous les effets de madame. Quand mademoiselle Julie fut partie, je réfléchis, et j'eus comme un regret d'avoir laissé enlever ainsi des effets qui, pour la plupart, vous appartiennent, à vous ; mais je me dis : bah ! que je suis bête, de m'inquiéter de ce qui ne me regarde pas ! Vous paraissez bien inquiet ! Vous souffrez, monsieur ?

— Beaucoup, madame.

— Mais asseyez-vous donc, monsieur. Il faut que je vous dise aussi que vous avez des reproches à vous faire. Quoi ! ne lui avoir pas écrit une seule lettre depuis votre départ !... Ah ! monsieur Léon ! Tous les jours elle venait elle-même me demander s'il n'était pas arrivé une lettre pour elle. Je ne

puis vous dire ce qu'elle pensait de votre conduite : elle ne se plaint jamais, la charmante jeune dame ; mais je puis vous affirmer qu'elle avait bien du chagrin, dans le secret de son âme ; car sa santé dépérissait de jour en jour, et je craignais de la voir tomber malade.

— Elle n'a reçu aucune lettre de moi ? Mais je lui ai écrit si souvent !...

— Elle n'en a reçu aucune.

— Et savez-vous si elle m'a écrit ?

— Elle vous a fait porter à la poste plus d'une douzaine de lettres.

— Nous avons été trahis ; nos lettres ont été interceptées, et... O mon Dieu ! qu'est devenue ma belle épouse ? Ah ! que je suis coupable !... — Le visage de Léon s'était contracté ; le désespoir s'emparait de son âme.

— Madame, s'écria-t-il après un moment de silence, je veux voir l'appartement qu'elle habitait; donnez-m'en la clé, je vous en prie!

Elle la lui donne. Dans cette chambre, où il avait vu tant de fois sa chère Blanche, il se laisse tomber sur un fauteuil et s'écrie : « O ma divine amante, où es-tu? » Il donne ensuite des baisers aux meubles qu'elle a touchés, aux glaces qui ont répété sa bouche vermeille. Il se jette sur le lit où elle avait reposé les contours gracieux et délicats de son beau corps, sa tête d'ange. Il cherche dans tous les meubles, dans tous les coins, quelque objet, quelque chiffon qui ait appartenu à sa bien-aimée; il s'imagine qu'un tel objet appliqué sur son cœur en tempèrerait la souffrance, ne fût-ce qu'un cheveu, une épingle, une fleur. Mais

rien !... Il sort de cette chambre, en remet la clé à la dame de l'hôtel :

— Ah ! madame, n'est-elle point morte ? Vous pleurez, madame !...

— Je pleure !... Je vous vois si pâle, si défait... Oh ! calmez-vous un peu, monsieur !... elle n'est pas morte ; non, certainement, elle n'est pas morte !... Vous allez découvrir sa nouvelle demeure. Oh ! c'est sûr ! Calmez-vous ! tenez, vous me faites peur !... Je vous en prie, soyez plus raisonnable. Vous allez bientôt l'avoir trouvée, ou du moins savoir pour quel pays elle est partie.

— Ah ! madame ! madame ! (Il fondait en larmes.) Mais est-elle encore vivante ? Dites, dites, madame ; je veux la vérité !

— Elle est vivante, monsieur, et vous allez bientôt l'avoir retrouvée. Vous n'avez

qu'à aller à l'hôtel-de-ville, au bureau de la police, vous trouverez certainement sa demeure, puisque personne ne peut louer un appartement garni sans donner à la police le nom de la personne qui l'occupe ; vous avez aussi le bureau des diligences, où vous pouvez savoir si elle est partie pour Bagnères ou pour Nantes.

— Je cours à l'hôtel-de-ville.

— Mais vous ne la retrouverez pas rayonnante de fraîcheur et de contentement, avec ses joues veloutées et ses yeux riants et amoureux. Elle est bien changée, la pauvre jeune dame ! Cependant elle est toujours belle !... Mais avez-vous vu M. Affaubert ? Il doit savoir, lui, la nouvelle demeure de madame ; car il venait tous les jours la voir et la consoler, sans doute. Depuis quatre jours, il n'a pas paru, ce qui prouve qu'il sait

qu'elle n'est plus ici. Et M. de Pontac, il venait assez souvent aussi, lui; les avez-vous vus?

— Je ne suis à Bordeaux que d'hier soir, à onze heures.

— Oui! ces deux messieurs venaient ici bien souvent, et même je vous avouerai qu'ils me semblaient, à moi, qui ai quelque expérience, n'être pas tout à fait désintéressés dans leurs visites.

— Que voulez-vous dire, madame? demanda Léon d'une voix altérée.

— Rien qui puisse nuire à mademoiselle Blanche. L'amour de cette chère créature pour vous la met à l'abri de toute séduction; mais ces deux hommes!... Ma foi, voulez-vous que je vous l'avoue... j'ai mauvaise opinion d'eux, et je me suis imaginée qu'ils en voulaient à la vertu de votre *bonne*

amie. (Je dis votre bonne amie, car mademoiselle Julie a publié partout qu'elle n'est pas votre femme). Ils venaient trop fréquemment... Bah!... Elle hocha la tête. Léon était immobile.

— Oh! quel affreux soupçon!... mais elle ne peut pas être coupable, ma vertueuse Blanche!... non... non... ce soupçon est infâme!... C'est sans doute pour échapper à leurs poursuites qu'elle aura quitté votre appartement sans laisser son adresse.

— C'est encore possible, car elle évitait leur visites autant qu'il lui était permis; elle paraissait les détester.

— Je leur ai écrit à tous deux, et ils ne m'ont répondu ni l'un ni l'autre... mais ce sont des amis... et ils auraient abusé de leur qualité d'amis pour... oh! ce serait indigne!... Merci!... adieu, madame.

— Dieu vous aide, monsieur!

Un quart d'heure après, Léon sonnait à la porte de l'hôtel Affaubert: il entrait avec précipitation; mais il ne recevait du concierge d'autre éclaircissement que celui-ci : « Monsieur est à la campagne. » Léon fut persuadé que c'était la cause qui depuis quatre jours avait empêché M. Affaubert de se présenter à l'hôtel de Blanche. Il demanda à laquelle de ses maisons de campagne était M. Affaubert!

— Je n'en sais rien dit le concierge, peut-être dans le Médoc, peut-être en Saintonge, peut-être vers la Réole. Qui sait? il en a cinq... Il est peut-être même dans Bordeaux.

La première réponse du concierge avait soulagé quelque peu le cœur du jeune homme; car, avait-il pensé, s'il est à la campagne, il n'a pas pu *la* séduire. Mais la se-

conde, avec ces peut-être, le jeta dans une inquiétude mortelle. Il sortit comme un trait et vola chez de Pontac. Celui-ci encore était à la campagne; il avait emmené sa sœur avec lui, et Léon ne put avoir aucun renseignement. Enfin dévoré d'inquiétude, Léon se jeta dans un fiacre, et vingt minutes après, il entrait à l'hôtel-de-ville.

On feuilleta les livres où la police enregistre tous les jours les noms des habitants des maisons garnies. Dans les huit derniers jours il ne trouva ni le nom de Blanche, ni celui de Julie. De temps en temps le commis répétait: — Mais diable je me rappelle cependant avoir écrit, et cela plusieurs fois, le nom de Julie N..., des environs de Nantes, et munie d'un passe-port délivré à Nantes vers l'époque que vous citez. Mais il y a plus de huit jours; je suis même à peu près sûr qu'il

y a plusieurs mois que je n'ai vu reparaître ce nom. — Voyons depuis plusieurs mois alors; car, quoique ce ne soit pas là ce qui m'importe, il me sera peut-être utile de savoir où a habité Julie N..., avant d'être la domestique de Blanche. — Ces recherches demanderont bien du temps... tenez, prenez ce livre-là et amusez-vous. Sans répondre, Léon saisit l'in-folio et se met à l'ouvrage. Trois heures s'étaient écoulées qu'il n'avait rien trouvé. Le commis complaisant, qui, pendant tout ce temps avait eu du monde, se trouvant un moment de liberté s'écria : — Attendez, attendez!.. ce n'est pas aux garnis qu'était inscrite cette demoiselle Julie. Je me le rappelle très-bien maintenant : c'était aux femmes publiques. — Léon rougit et balbutia : oh! ce n'est pas possible, monsieur.

— Mais si, si... je me souviens parfaite-

ment, tenez..... et il prit un autre in-folio plus gros que le premier :

Tenez, dit-il, je vais dans l'instant vous indiquer quelle maison elle habitait il y a trois ou quatre mois.

Il ouvrit son gros livre, tourna quelques feuillets et dit :

— Voilà, voilà : Le 21 mars, Julie N..., née à ..... est entrée chez M. N..... rue ..... N°.

— Et c'est une maison publique ?

— Sans doute.

— O mon Dieu ! Et moi, qui avais donné cette Julie pour domestique à la plus belle, la plus pure des jeunes filles !

— Enfin, voilà !... monsieur. Vous pouvez vous transporter dans cette maison ; et comme cette Julie y aura, sans doute, conservé des relations, il se peut que vous

découvriez sa demeure actuelle, et, par là même, celle de la femme que vous aimez.

La nuit venait de tomber sur Bordeaux; mais sans y pouvoir épandre ses ténèbres Le gaz avait semé partout sa lumière, plus agréable aux promeneurs oisifs que celle du soleil. Les légères et sveltes grisettes, dont Bordeaux est plus riche qu'aucune ville du monde, circulaient par toutes les promenades, par toutes les rues, s'arrêtaient devant les splendides magasins, contemplant, admirant, convoitant les étoffes, les soieries, les châles, les bijoux, les bonbons. La plupart de ces jeunes filles, coquettes et souvent pauvres, cherchent, comme elles le disent naïvement elles-mêmes, à faire une *bonne connaissance*. Les jeunes gens, et quelquefois les vieillards chauves que l'âge n'a pu corriger, suivent, la lorgnette à l'œil,

ces agaçantes et faciles beautés. Les musiciens ambulants font , sur les Quinconces, sur Tourny , sur toutes les places et dans tous les carrefours, retentir les airs de leurs chants grivois et bachiques, ou de leurs romances langoureuses.

Triste et pensif, mais ayant quelque vague espoir, Léon sort de sa chambre, où il était allé s'enfermer en quittant l'hôtel-de-ville, et se dirige vers la rue que lui a indiquée le commis. La décence me défend de nommer cette rue. Léon n'eût certainement point osé y entrer en jour , pas même le soir, si elle eût été médiocrement éclairée ; mais de rares réverbères n'y donnaient qu'une lumière douteuse et voisine des ténèbres. Il existe des rues semblables dans toutes les grandes villes de France, et surtout dans les ports, comme Bordeaux et Nantes. L'homme

le moins soigneux de sa réputation n'y entre jamais, sous les yeux mêmes des inconnus.

Léon, après s'être assuré, par un regard inquiet, que personne ne fait attention à lui, s'enfonce précipitamment dans ce repaire de débauche crapuleuse. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il voit cinq ou six femmes accourir à lui. Elles ont un accoutrement bizarre : robes à grandes raies rouges et blanches, ou toutes rouges, ou toutes jaunes ; vieux foulards cordelés autour du cou ; autres foulards malpropres coiffant le sommet de la tête ; mauvais souliers blancs ou jaunes aux pieds. Le teint de ces femmes est hâlé, noirci comme celui des marins arrivant de l'Inde ; leurs cheveux s'échappent en désordre de leurs étroites coiffures, leurs joues sont maigres et livides, ou honteusement rouges et boutonnées ; leurs yeux

hébétés nagent dans une espèce de fluide épais, comme ceux des ivrognes ; leurs lèvres sont pâles et desséchées, ou grosses et dégoûtantes. Deux de ces misérables créatures saisissent en même temps le jeune homme, l'une à droite, l'autre à gauche.

— Où vas-tu donc comme cela, mon bel homme, disent-elles d'une voix rauque et enrouée ?

Léon qui, pour la première fois, voyait de telles femmes, hésita un moment à répondre ; mais réfléchissant qu'il allait être obligé de faire plus que de parler à ces femmes, puisqu'il allait entrer dans une de leurs maisons : Je me rends au n° 16, dit-il, montrez-le moi donc, s'il vous plaît.

— Allons, viens que je te parle, mon joli garçon, j'ai quelque chose à te dire, ajouta l'une, en l'entraînant malgré lui vers une de

ces sales maisons, dont les ouvertures plus larges que celles des magasins d'épicerie, sont fermées par des rideaux blancs, qui, entr'ouverts à chaque instant, par les marins et les soldats, laissent voir des femmes, à peu près nues, prodiguant leurs hideux baisers aux hommes buvant ou dansant. Léon résista et demanda de nouveau le n° 16·)

— Allons, ma mie, laisse-toi aller pour une fois, je suis bonne enfant, tu vas voir.

— Encore une fois, désignez moi le n° 16.

— Ah ! c'est là qu'est ta bonne amie ? Va-t-en au diable, je ne suis pas ta domestique.

Mon Dieu ! pensa Léon, que la nature corrompue, dégradée, est laide et repoussante ! Cette femme venait de lui lâcher le bras, et déjà deux, trois, quatre autres voulaient le lui saisir ; mais il les repoussa avec mépris

sans répondre à leurs invitations grossières. Il était loin des premières qui avaient voulu s'emparer de lui, qu'elles lui adressaient encore des injures et de dégoûtantes railleries. Plus il avançait, plus il voyait de ces femmes s'offrir au devant de ses pas, comme dans les landes, brûlées par le soleil, se trouvent sous les pieds du berger des nuées de sauterelles. La seule différence entre ces nuées de femmes et les nuées de sauterelles, c'est que ces derniers insectes fuient devant vous, tandis que les premiers quittent leurs portes, où ils sont entassés, les uns debout, les autres assis, pour venir vous arrêter. O sainte pudeur. séduisant ornement de la femme! De toutes les maisons de cette rue sortaient des grincements de violons faux, des glapissements de clarinettes, des sifflements de flageolets, qui appelaient

les amateurs aux impudiques danses, aux plaisirs dégoûtants, qui se vendent à bon compte. Léon voyait entrer dans ces maisons des bandes nombreuses de marins coiffés de petits chapeaux cirés, portant des pantalons aux jambes triplement larges, et de longs paletots roux, avec d'immenses cravates rouges. Ils se balançaient dans leur marche, comme leurs navires en pleine mer. Léon découvrit enfin le n° 16. C'était la maison la plus décente de la rue: on n'y dansait point, on n'y buvait point; les femmes n'étaient pas entassées à la porte; une seule se tenait debout, invitant les passants à entrer. Léon demanda à cette femme si une jeune fille de Nantes, appelée Julie, n'avait pas habité la maison, il y avait environ trois mois.

— Certainement, dit-elle, et elle est encore venue ici aujourd'hui.

— Vous pouvez donc me dire son adresse.

— Mais entrez, monsieur ; ne restez pas ainsi à la porte ; je vais vous conduire à la chambre de son amie, qui pourra vous dire, elle, et la rue et le numéro de mademoiselle Julie.

Elle prit une chandelle qui brûlait sur la première marche de l'escalier et éclaira Léon jusqu'au premier étage. Là, une vieille femme bien parée le reçut avec un doux sourire.

— La belle Emma!.. dit la conductrice; monsieur la demande.

— Bien! repondit la vieille; et s'adressant au jeune homme : monsieur, c'est cinq francs! car notre maison, quoique mal située ici, au milieu des B....., est cependant une des meilleures de Bordeaux. Nous n'avons ici que des jeunes personnes char-

mantes et bien élevées; nous ne recevons que des messieurs *comme il faut*, et notre maison est toujours tranquille. Léon, qui n'était point au fait de telles maisons, tremblait et de honte de se trouver dans ce lieu infâme, et d'indignation contre la femme qui lui parlait ainsi. Il tira cinq francs et les donna.

— Merci, dit la vieille femme, qui n'avait demandé cinq francs que parce qu'elle avait vu au front pudique du jeune homme qu'il n'avait pas l'habitude de telles maisons, et à ses habits, qu'il avait de l'argent; merci! beau cavalier. Tu vas voir une jolie fille; mais il n'est pas besoin de t'avertir que tu ne peux lui donner moins de dix francs aussi à elle.

— Mais, madame, conduisez-moi donc à sa chambre.

— Ah ! c'est bien, va ; elle en vaut la peine; elle est b..... ment belle. Allons, suis-moi, car l'escalier n'est pas bien commode pour monter au second.

Elle n'avait pas encore fait le premier pas que la servante revient, conduisant un jeune homme assez bien mis : — Bon soir, monsieur Jules, dit la vieille. — Elle appela une jeune servante, et dit, en lui montrant Léon : Cadichonne, conduis monsieur chez Emma.

La jeune fille, aux yeux effrontés, passa devant Léon, et, franchissant l'horrible escalier avec une prestesse toute bordelaise, elle répétait : « Par ici, monsieur, par ici ; prenez garde, vous pourriez vous faire mal ici, et là encore ; faites attention, s'il vous plaît. » C'était au troisième, et non au second, qu'habitait l'amie de Julie. Léon vit s'ouvrir devant lui une porte crasseuse, et

paraître une jeune fille assez jolie. « La voilà, dit la servante, voyez comme elle est belle ! mais n'oubliez pas *la bonne*, s'il vous plaît.» Léon lui donna un franc. Il allait peut-être apprendre le sort de sa Blanche ; il était plus pâle qu'un linceul.

— Mademoiselle, dit-il, je viens vous demander l'adresse de votre amie Julie. En même temps il lui présenta un louis.

— Merci, monsieur !

— Aurez-vous la bonté de m'indiquer cette adresse ?

— Oui, monsieur. Mais, si c'est..... Je vous avertis qu'elle a quelqu'un, et c'est un homme jaloux et méchant.

— Je veux seulement lui parler.

— Je m'estimerais heureuse, si je pouvais vous plaire, moi, monsieur ; car vous êtes un beau cavalier, fit-elle d'un ton hypocrite

et fadement mielleux, en se laissant tomber sur un fauteuil vermoulu et malpropre.

— Mademoiselle, je désirerais savoir l'adresse de mademoiselle Julie; j'ai une affaire très importante à lui communiquer.

— Elle demeure rue du Palais-Galien, n°... Mais j'aurai l'honneur de vous revoir, n'est-ce pas? Sachez bien, je vous prie, que je suis une honnête fille, et que c'est le besoin qui m'a forcée de me retirer ici.

— Je le crois.

— Julie est plus heureuse que moi, elle; mais elle n'est pas aussi belle, sans me vanter, et elle ne me vaut pas, ma parole d'honneur. Elle a eu le bonheur depuis qu'elle est sortie d'ici; elle a trouvé un jeune monsieur de son pays qui l'a mise à servir la plus adorable jeune dame que j'aie vue.

— Comment s'appelle cette dame?

— Je n'en sais rien. Oh ! mais elle n'est plus avec cette jeune dame.

— Pourquoi donc ?

— Je n'ai jamais pu le lui faire dire. J'ai seulement cru comprendre que cette belle jeune dame avait pris un vieux bon ami qui est très riche, pendant que l'autre est dans les Pyrénées avec une comtesse espagnole.

— Et le nom de ce vieux si riche, dit Léon, frémissant de rage intérieurement.

— Est-ce que ça inquiète monsieur ? reprit-elle, en le regardant fixement.

— Oh ! nullement.

— Si je le savais, son nom, je vous le dirais tout de suite ; mais Julie ne m'a rien conté du tout ; je ne sais que par hasard ce que je viens de dire à monsieur. Mais il me vient une idée : si monsieur allait être le jeune amant de la jolie dame et que...

— Oui, je suis l'amant ou plutôt l'époux de cette dame. C'est moi qui, il y a deux mois, donnai pour bonne, à ma vertueuse amie, cette malheureuse fille que je n'aurais jamais pensé... La scélérate! elle a, je le vois bien, perverti ma céleste amie, une si noble, si angélique créature!...

— Ah! monsieur, ne soyez pas en colère contre moi, au moins. Je n'ai contribué en rien à la perte de votre bonne amie. Julie n'en a peut-être pas été cause non plus...

— Oh! si! si!... mais il faut que vous ne parliez pas de ce que je viens de vous dire; peut-être Julie aurait peur et se cacherait pour échapper à mes poursuites. Tenez.. (Il lui donne un second louis.)

— Merci! monsieur. Vous faites une bonne action. Cet or va me procurer le moyen de quitter cette maison.

— Vous ne vous trouvez donc pas bien ici?

— Bien ! Ah ! Dieu ! que dites-vous là, monsieur ?

— Je croyais que certaines femmes embrassaient cette vile et dégradante profession par choix, par goût.

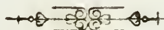
— Ah ! malheur !... De toutes les femmes dont cette rue est remplie, il n'en est pas une, non, pas une qui n'y soit contre son gré, qui n'y soit par nécessité, qui ne s'y trouve plus malheureuse que dans l'enfer; qui n'en sortît tout de suite, si la pauvreté, la misère ne l'y retenaient de force.

Léon quitta la misérable créature, après lui avoir fait promettre qu'elle garderait le silence sur sa visite, qu'elle n'irait pas même voir Julie avant huit jours. Il était neuf heures, et par conséquent trop tard pour aller chez Julie, Léon rentra à son hôtel. Là, il re-

passa dans son esprit tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il se réjouit dans la pensée, dans l'espoir qu'il allait bientôt revoir Blanche. Il remercia Dieu de lui avoir donné ce doux espoir. Mais... peut-être il va la retrouver, flétrie, deshonorée.. peut-être même, fille sans pudeur, elle ne rougira pas de sa conduite ; elle ne se repentira pas... Oh ! malheur !... malheur !... Et il se tordait les mains, il s'arrachait les cheveux. Puis il se reprochait d'avoir osé soupçonner la plus pure, la plus angélique des vierges ; il s'accusait de tous les maux qu'avait soufferts et que souffrait encore cette divine créature ; il était dans des perplexités horribles. Il passa une nuit de douleur ; il ne pensa qu'à sa Blanche et aux misérables filles dégradées, dont il venait de voir une rue toute remplie.

« C'est la société, se disait-il, ce sont nos

institutions qu'il faut accuser de l'affreuse prostitution qui désole nos grandes villes. Oui, les filles que, par ironie sans doute, on appelle *filles de joie*, sont les tristes victimes de notre ordre social. Mais elles rendent à la société des maux plus grands que ceux qu'elles en reçoivent. Leurs demeures sont de hideuses écoles de crimes. Chez ces femmes, les jeunes gens puisent l'audace, le cynisme, les idées des forfaits de toute espèce. Mon Dieu !... mon Dieu !... auriez-vous permis, pour me punir de ma conduite légère et blâmable, que ma vertueuse, ma belle Blanche tombât dans l'abîme du vice et de la honte? Elle n'était pas coupable, elle, ô mon Dieu, cet ange de pudeur et de pureté !... Moi seul, ô mon Dieu ! méritais châtiment. »



CHAPITRE IV.

Léon retrouve ce qu'il ne cherchait pas.

A la pointe du jour, Léon frappait à la porte de Julie. Personne ne venait lui ouvrir ; il s'impatientait et frappait si fort qu'un visage de femme se présenta à la porte voisine :

— Monsieur, demande mademoiselle Julie ?

— Oui, madame ; n'est-ce pas ici sa demeure ?

— Il paraît qu'elle n'a pas couché chez elle.

— D'ordinaire, rentre-t-elle dès le matin?

— Je ne puis rien dire là dessus à monsieur. Il n'y a que quelques jours que cette demoiselle demeure ici. Si monsieur désire l'attendre, il peut entrer.

— Vous êtes bien honnête, madame.

— Entrez donc monsieur. Sans doute notre chambre n'est guère digne d'un monsieur comme vous. Mais nous offrons...

— Je suis confus de tant d'obligeance, madame. — Il entra.

— Monsieur, n'est-il point le jeune seigneur dont m'a parlé hier soir mademoiselle Julie ?

— Il serait possible.

— Monsieur, n'a-t-il pas eu une bonne amie qui l'a trahi?

— Peut-être.

— C'est de monsieur que m'a parlé mademoiselle Julie!

— Que vous a-t-elle donc dit?

— C'est à monsieur de parler.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Monsieur n'ose pas? Voilà les jeunes gens! ils désirent vivement, mais ils manquent de hardiesse. Il faut que je parle, moi : Je ne vous croyais pas si jeune, ni si beau; c'est avec bien de la reconnaissance que j'accepte vos offres.

— Quelles offres? je ne vous comprends pas.

— Me tromperais-je donc? quoi? — baissant la voix, — N'est-ce pas vous qui m'avez fait offrir cent écus par mois pour ma jolie

fille? Tenez, elle dort encore, là, dans ce cabinet.

Léon stupéfait ne répondit pas.

— Vous allez voir combien elle est fraîche et séduisante; je vais la réveiller, ou si vous aimez mieux la voir au lit? Elle est bien charmante, quand elle dort; allons, venez.

Léon se leva machinalement et vit la plus jolie fille de quinze à seize ans. Ses lèvres vermeilles souriaient, son front était calme, un de ses bras tout nu, était sur la couverture; ce bras était blanc, potelé et terminé par la plus jolie petite main. La mère, — ô sainte pudeur! ô profanation sacrilége! — la mère souleva un peu le drap, et Léon, troublé, et indigné de l'effronterie de cette coupable mère, vit la plus adorable gorge.

— Eh bien! dit la femme, comment la trouvez-vous?

— Vous êtes une mère indigne, et Dieu...

— Mais, mon cher monsieur, dit-elle en fixant sur le jeune homme deux yeux flamboyants et sinistres, si ça ne vous convient pas, nous ne concluerons pas l'affaire; nous n'en serons pas moins bons amis. C'est une mignonne petite brune, cependant.

— Mais vous êtes une femme indigne, impudente, horrible !... et si la justice savait...

— Ne vous mettez pas en colère, mon cher monsieur, je ne comprends pas ce qui vous fâche. Elle vous aimerait beaucoup, oui beaucoup, parce que vous êtes bien fait, bien élevé, là, bien agréable, et qu'elle est très-aimante, ma parole d'honnête femme! Elle n'a jamais eu d'attachement; elle ne sait pas ce que c'est qu'un homme. Comme j'ai l'honneur de vous le dire, elle est in-

nocente, et avec tout cela, elle n'est pas sotte, allez.

— Mais vous ne me comprenez pas ?.... Où avez-vous pris cette petite malheureuse?

— Malheureuse !.... oui, c'est vrai !..... elle est malheureuse. Mais elle ne le sera pas longtemps désormais, malheureuse. Si elle ne vous convient pas, oh! mon Dieu, je saurai bien lui trouver quelque riche négociant...

— Mais je vous demande d'où vous vient cette petite abandonnée?

— Oh ! pour abandonnée, elle n'est point abandonnée. D'où elle vient? Mais vous savez bien que c'est ma fille.

— Votre fille! Alors vous êtes une abominable mère: Comment, c'est vous qui voulez la perdre, cette pauvre enfant, la prostituer, la plonger dans le gouffre de la

misère !... O corruption du peuple ! ô honte du siècle !...

La femme regardait Léon d'un air étonné; jamais elle n'aurait pensé qu'il se trouvât, dans Bordeaux, un jeune homme assez ennemi du plaisir, non seulement pour refuser une jeune fille si jolie et offerte si honnêtement, mais encore pour blâmer et condamner la mère qui cherchait à bien placer son enfant.

— Allons, monsieur, je vois bien que ce n'est pas de vous que m'a parlé mademoiselle Julie. Vous m'avez l'air trop... Vous criez à la corruption, comme un jésuite, comme un curé. Mais pensez donc, monsieur, que nous autres pauvres, nous ne pouvons songer à marier nos filles, et qu'il faut cependant leur donner la nourriture et le vêtement, et que ces petites coquettes veulent toujours

être bien mises. Alors pour les empêcher de se perdre, il faut bien tâcher de leur procurer *quelqu'un*, mais *quelqu'un comme il faut*, s'entend.

— Vos raisonnements me font horreur !

— C'est possible, mais...

— Une mère comme il faut ne doit-elle pas plutôt apprendre à sa fille à travailler, et la placer dans n'importe quel atelier, quel magasin !

— D'abord, il faut avoir les moyens de mettre une fille en apprentissage ; puis souvent, lorsqu'elle sait son état, elle n'est pas plus avancée, car, ou elle ne trouve pas d'ouvrage, ou elle gagne à peine la moitié de ce qu'il lui faut.

La porte de la chambre s'ouvrit, et Julie parut. Elle avait déjà dit, d'une voix joyeuse : Bonjour, mère Marianne, quand elle aperçut

Léon. A l'aspect du jeune homme , elle recula deux pas, et sa langue se glaça dans sa bouche. Léon la regardait en silence.

— Ce monsieur vous demande , dit la femme.

— Monsieur ? dit Julie, tâchant de reprendre un peu d'assurance.

— Comme vous voilà pâle, mademoiselle! est-ce que monsieur vous fait peur ?

— Je n'ai pas peur de monsieur , mais je suis si étonnée...

— Où est Blanche ?

— Je ne saurais vous le dire , monsieur; je pense qu'elle... . qu'elle s'en est retournée à Nantes... du moins elle me l'a dit. Elle est peut-être partie pour Bagnères..... Elle avait toujours dans la tête d'y aller.

— Vous me faites un mensonge!

— Non, monsieur ; je vous dis la vérité.

— Oh ! je vous en supplie, où est-elle ?

— Je ne le sais pas, monsieur, je vous le jure..

— Je vous récompenserai généreusement.

— Je vous jure, monsieur, que mademoiselle Blanche est partie pour Nantes. Je vous le dis, quoiqu'elle m'ait bien défendu d'en parler, et surtout à vous, si je vous revoyais quelquefois.

— Ne mentez-vous pas ? Vous ne me paraissez pas... sincère. Dites-moi la vérité, ne craignez rien...

— Puisque je l'ai accompagnée jusque sur le bateau à vapeur ; que j'ai vu le bateau partir, et que de loin, elle me disait encore adieu avec la main.

— Mais pourquoi disiez-vous donc d'abord que vous pensiez qu'elle était retournée à Nantes, si vous l'avez vue ?

— Elle m'a tant défendu de le dire, surtout à monsieur. Puis je ne voulais pas effrayer monsieur. Mais, c'est la vérité; elle est maintenant rendue à Nantes, si du moins le bon Dieu l'a préservée de tout péril.

— Savez-vous ce qui a pu la décider à partir?

— Elle me l'a fait comprendre.

— Qu'est-ce donc?

— Elle s'était imaginé que monsieur ne l'aimait plus, que monsieur aimait madame la comtesse, que toutes sortes de malheurs l'attendaient à Bordeaux. Elle s'ennuyait toujours depuis le départ de monsieur; elle se renfermait même dans sa chambre pour pleurer, et la nuit elle pleurait tant, que le matin je trouvais son oreiller mouillé comme si on l'eût trempé dans l'eau. Pauvre chère

demoiselle ! Que j'ai eu de chagrin de la voir partir ! Si vous aviez vu les grosses larmes qui coulaient sur ses belles joues, quand il fallut nous séparer !... Et moi, j'ai joliment pleuré aussi : je l'aimais tant ! Elle est si bonne ! elle me témoignait tant d'amitié ! Tenez, monsieur, je ne puis retenir mes larmes.

Elle se mit à pleurer. Léon pleura aussi ; mais il ne fut pas entièrement persuadé par le récit de Julie. Il ne pouvait cependant se dissimuler que ce récit ne fût vraisemblable. Il s'écria à plusieurs reprises : si c'était vrai ! si c'était vrai !... J'en rendrais grâce à Dieu. —Tenez, Julie, ajouta-t il, en fixant un regard scrutateur sur la jeune fille, j'ai été hier soir dans la maison de femmes où vous avez habité avant d'être la domestique de Blanche...

Julie pâlit et dit :

— Je n'ai jamais habité de maison de femmes.

— Je sais tout, vous dis-je; inutile de nier.

Julie était interdite, défaite.

— C'est la police qui m'a envoyé dans cette maison, continua-t-il.

— Ah! Dieu! fit la jeune fille, tremblante!...

— Oui, la police! J'ai trouvé dans cette maison votre ancienne amie, Emma. Cette femme, qui vous a vue plusieurs fois depuis que vous n'êtes plus au service de Blanche, m'a appris que ma belle épouse est aujourd'hui la maîtresse d'un vieux millionnaire. Vous tremblez? vous avez raison, car c'est vous sans doute, malheureuse! qui l'avez perdue par vos conseils abominables. Mon Dieu!... avoir donné pour domestique, pres-

que pour compagne, à ma Blanche, une infâme prostituée !

— Mais elle vous a menti Emma ! si elle vous a dit que je....

— Avouez-moi tout, Julie ; avouez !... Je vous pardonnerai. Bien plus, que vous soyez coupable ou non, je vous récompenserai, si vous me la faites découvrir.

— Elle est maintenant à Nantes, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est mon juge ! Vous me couperiez le cou, que je vous dirais toujours : je l'ai accompagnée jusque sur le bateau à vapeur et je l'ai vue partir.

Julie avait repris toute son assurance et son front s'armait même d'audace.

— Je sais bien que j'ai été fille publique, mais que voulez-vous ? Je n'avais pas de pain, et, depuis que ce scélérat de de Pontac m'a amenée de Nantes ici, j'ai toujours été

malheureuse. Que je voudrais bien aussi, moi, pouvoir retourner à Nantes, mais...

— C'est de Pontac qui vous a amenée ici?

— C'est lui qui m'a séduite, déshonorée, perdue. Car, quoique j'ai été fille publique, je vous prie, monsieur, de croire que j'ai toujours été une honnête femme.

— Une fille pnblique, honnête femme!...

— Certainement. Je n'ai ni volé, ni tué.

Léon sortit brusquement. Il disait en descendant: C'est de Pontac!... O ma Blanche!.. Es-tu retournée à Nantes, pauvre enfant? que vas-tu faire? Es-tu devenue une femme..... Mais non, non!

L'âme bouleversée, il errait par les rues depuis quelques heures, quand, se trouvant à la porte de l'église St-André, il y entra. La vaste basilique était déserte, et un silence absolu y régnait. Léon fit le tour de la nef

sans avoir même pensé qu'il était dans un temple. Il ne voyait, il n'entendait que Julie. Il hésitait à croire son récit véritable. « Mais , se dit-il tout-à-coup, me voilà dans la maison de Dieu ! Pourquoi ne le prierais-je pas de m'éclairer ? Peut-être des lumières d'en haut vont descendre dans mon âme. » Il s'agenouilla au pied d'un autel, dans une petite chapelle latérale. Il leva les yeux et vit devant lui une gracieuse statue de la Vierge. Un enthousiasme religieux s'empara de son âme, un long trait d'espérance, brillant comme l'éclair qui vole devant le bruit de la foudre, traversa son imagination : « Je la reverrai avant trois jours, s'écria-t-il, vous me le dites au fond du cœur, Vierge immaculée ; je vais retrouver la jeune vierge pure comme vous.... ou, ajouta-t-il, en apercevant à sa gauche un tableau de la Made-

leine, essuyant les pieds de Jésus avec les boucles de ses longs cheveux blonds, ou, hélas! peut-être la Madeleine repentante des fautes dont je suis seul coupable, puisque jamais je n'aurais dû laisser seule au milieu de cette ville corrompue, ma naïve, ma candide amante. Pauvre Blanche, dans quelles indignes mains es-tu tombée! quel vil imposteur t'a flétrie? Quel vautour avide et hideux, te dévore, timide et plaintive colombe? Ah! Jésus, qui avez été envoyé sur notre globe, par le père céleste, pour guérir les plaies de l'humanité, pour racheter l'homme de la servitude de l'homme, pour délivrer la terre des tyrans injustes et cruels; ah! Jésus, vos saints préceptes ne sont pas encore accomplis parmi nous, puisque la femme gémit trop souvent dans l'opprobre et la honte. C'est en vain, ô divin type de la

charité ! que vous avez ouvert vos bras à la femme déshonorée ; les hommes puissants et riches ont continué à flétrir et à mépriser ensuite les plus belles créatures de Dieu.

Pendant que Léon priait ainsi, il ne s'aperçut pas que l'église se remplissait de monde.

Il se leva pour sortir, mais il vit un prêtre qui montait dans la chaire. « Peut-être ses paroles vont-elles me consoler, pensa-t-il, écoutons-le. » Il alla se placer en face du prédicateur. Il était debout. Tel un rocher, planté par la main de Dieu au bord de l'Océan, écoute la grande voix des flots ; tel, immobile, les yeux baissés, Léon prêta l'oreille aux paroles qui sortirent de la bouche de l'orateur sacré, et retentirent comme un écho céleste, dans les profondeurs des voûtes de l'antique cathédrale :

Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux ; il n'est rien de plus parfait, ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut reposer qu'en Dieu, au dessus de toutes les créatures. » Ce fut le texte du prédicateur. Mais de quelle émotion indicible fut agité le cœur de Léon, quand, au timbre mâle et vibrant de la voix qui le frappait, il leva les yeux sur la chaire et reconnut son ancien directeur et confesseur au séminaire de Nantes, ce M. F** qui lui avait témoigné tant d'affection, et donné de si prudents conseils. « L'amour si doux, si fort, si élevé, continua l'orateur, l'amour si délicieux ; ce n'est pas l'amour vulgaire, l'amour terrestre ; ce n'est pas l'amour de la créature; c'est l'amour du beau éternel, l'amour de

la source de tous biens, de toutes délices, l'amour de celui qui créa toutes choses, de celui d'où découle toute vie. Je vais prouver d'abord que l'amour de la créature n'est qu'illusion, misère, amertume; que cet amour est une aberration de l'âme, qui se roule dans la poussière et dans la fange, au lieu de s'élever dans les hauteurs du ciel; qu'enfin l'amant, dévoré de la soif brûlante de la créature, est atteint d'une folie plus dangereuse que toutes folies, d'une rage plus furieuse que toutes rages; qu'il est toujours près de tomber dans les crimes les plus honteux, les forfaits les plus horribles.

« Je vous ferai voir ensuite que l'amour de la divinité est la source du beau, du grand, de l'idéal sur la terre; des actions magnanimes, des dévouements héroïques, du sublime dans les lettres et dans les arts. Oui,

l'amour de l'être suprême est l'harmonie sur la terre comme dans le ciel, c'est la félicité ici-bas comme là-haut. »

Le prédicateur développa avec un rare talent, un vrai bonheur, les deux parties de sa proposition. Il fit les tableaux les plus pathétiques des désordres que l'amour déréglé de la créature, apporte dans la vie de l'homme, dans la société. Il cita les exemples les plus célèbres, les plus frappants des maux et des forfaits où jette la passion; puis, il dit les merveilles étonnantes qu'a enfantées l'amour divin ; il enchanta l'imagination ; il épanouit, il enflamma les cœurs par ses harmonieuses et suaves paroles sur les béatitudes, les ravissements de l'âme qui brûle de l'amour de Dieu ; il dilata, il enorgueillit tout l'auditoire par les exemples des grands hommes et des saints à qui l'amour de Dieu

a fait opérer des prodiges en faveur de l'humanité. Léon ne perdait pas un mot de ce sublime discours : si vous l'eussiez vu, les yeux fixés sur l'orateur , la bouche entr'ouverte, respirant à peine... ce n'était plus un homme de ce monde !... un fat de la haute société qui était venu là avec un assez grand nombre d'autres jeunes gens et plusieurs belles dames, non pour entendre la parole de Dieu, dont ils se souciaient peu , mais l'homme dont les journaux vantaient le beau talent depuis plusieurs mois ; un sot du grand monde , dis-je , remarqua la figure, l'attitude extatique de Léon ; il la fit remarquer à ses voisins. Bentôt toutes ces têtes éventées furent tournées vers Léon ; les dames aussi regardaient le visage vraiment singulier du jeune homme ; un chuchotement assez bruyant se faisait entendre ;

tous se disaient que le prédicateur avait changé le jeune homme en statue.

Léon ne s'apercevait nullement qu'il fût l'objet de tous les regards, mais le prédicateur, surpris de voir les visages détournés, jeta un coup d'œil rapide pour découvrir ce qui troublait ainsi son auditoire. Il aperçut un visage pâle, qu'il aurait certainement pris pour une tête de statue, s'il n'avait été ébloui de l'auréole qui rayonnait autour de ce front qu'enflammaient le génie et l'amour divin. « Un jeune saint qui m'écoute! » pensa-t-il, et il porta ses regards d'un autre côté; bientôt il les reporta sur le jeune homme : « Ce beau visage ne m'est pas inconnu, » se dit-il, et il leva les yeux au ciel. Une troisième fois, il se sentit forcé de ramener son regard sur l'être pétrifié au front rayonnant : « Oh! Dieu! c'est mon fils

égaré, mon enfant perdu, mon pauvre Léon. Il a souffert ! qu'il est changé !... Il m'a reconnu ! » Le prédicateur, troublé, avait prononcé tout haut ces paroles. Tout l'auditoire, stupéfait, leva les yeux sur l'homme de Dieu, puis les porta sur le jeune homme, qui s'aperçut seulement alors du trouble qu'il causait. Confus, Léon se déroba aux regards, en se glissant derrière le chœur. Le calme se rétablit et l'orateur sacré reprit son discours. Toutes les âmes brûlaient de la flamme divine ; toutes avaient oublié leurs liens terrestres, et planaient dans les plus hautes régions des cieux. « Que l'amour me ravisse et m'enlève par la vivacité de ses enivrants transports, s'écria le prédicateur en terminant ! Que je chante, que toute la terre chante le cantique d'amour que redisent les anges ! que nos âmes s'élèvent dans

les hauteurs de la gloire du grand être ! Que toutes nos forces s'épuisent à vous louer, ô mon Dieu ! Que nos cœurs défaillent d'amour, et que dans notre sainte ivresse nous répétions tous d'une voix vibrante et anthousiaste : O beauté éternelle ! ô gloire éblouissante ! à vous tout notre amour !... Non, rien n'est plus doux que cet amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux ; rien n'est plus parfait, ni meilleur au ciel et sur la terre. » L'assemblée, dans l'enthousiasme, répéta avec l'orateur ces belles paroles de son texte, et les voûtes antiques de la métropole retentirent de ce transport divin.

En descendant de la chaire, le père F** vit Léon, qui lui tendait la main ; il lui fit signe de le suivre à la sacristie. Là, le bon père, sans prendre le temps d'ôter ses habits

sacerdotaux, ouvrit ses charitables bras et Léon s'y élança.

— D'où venez-vous, mon enfant? D'où cette tristesse qui voile votre beau visage?

— Que de choses j'ai à vous raconter, ô mon père!

— Priez un instant dans l'église; je vous suis; nous allons nous retirer dans ma chambre, où vous pourrez me raconter vos malheurs.

Léon embrassa une seconde fois le saint homme, et l'attendit dans l'église. Cinq minutes après, le père F** fit une courte prière au pied de l'autel, tendit la main au jeune homme, et ils sortirent.

Léon narra fidèlement toutes ses aventures à son ancien directeur, qui ne put s'empêcher de pleurer sur les fautes et les erreurs de cet enfant, qu'il avait toujours regardé

comme un futur défenseur de la vérité évangélique, comme un zélé propagateur des lumières de la foi du Christ.

— Voilà, mon fils, prononça en sanglotant le bon père, voilà les fruits amers de la passion terrible de l'amour. Vous êtes sur la route de tous les crimes. Vous ne pouvez le croire, n'est-ce pas?... Mais je connais le cœur humain ; je sais toute la fureur, tout le délire de la passion..... Malheur à vous, mon fils!... Je ne vois pour votre salut qu'un parti à prendre : je pars pour Rome, et de là je me rends en Orient prêcher l'Evangile et la Croix ; suivez mes pas, fuyez l'objet de votre passion. A Rome vous obtiendrez les ordres sacrés ; prêtre, vous consacrerez votre vie à la propagation des lumières de l'Evangile, au bien de l'humanité

Léon ne répondit pas... Un silence assez

long régna. Le bon père, voyant que Léon n'osait parler, reprit avec douceur :

— Vous hésitez, mon fils, à accepter la seule voie de salut qui vous reste... Que dis-je, vous hésitez!... Non, vous n'hésitez pas... Au contraire, vous êtes bien décidé à ne pas l'accepter, cette planche unique de salut... Vous n'êtes plus le maître de vouloir... C'est la passion qui veut en vous... Vous êtes sous la main de fer de l'amour. Alors, mon fils, si votre âme n'a plus assez de force, assez d'énergie pour oublier la femme qui vous a trahi ; il faut continuer vos recherches, il faut la retrouver, et quand vous l'aurez, je lui parlerai et lui donnerai, ainsi qu'à vous, les conseils que vous devrez suivre pour vous unir au plus tôt dans le lien sacré du mariage. Moi-même, mon fils, je prononcerai sur vos têtes les paroles

du sacrement ; j'appellerai sur votre union toutes les bénédictions du ciel.

— Oui, mon père, vous bénirez notre amour !... Merci, mon père ! vos paroles sont une prophétie de bonheur. Je vais la retrouver, je le sens ; mon cœur me le crie. Je vous l'amènerai, mon père, dès que le ciel me l'aura rendue. Vous verrez comme elle est belle !... O mon père, ce n'est pas une femme comme les autres ; elle est tout aérienne, toute céleste !

— La passion vous aveugle, pauvre enfant. Vous êtes digne de toute ma compassion... Mais vous brûlez de me quitter !... que le ciel vous aide !

— Merci, mon père, merci !... Adieu !

Au bas de l'escalier, Léon trouva, non sans surprise, la camériste de la comtesse...

— Madame la comtesse vous attend à la

porte, dans sa voiture, dit la jeune fille.

— Ah ! mon Dieu ! est-il vrai ?

Il s'élança dans la rue, courut vers la voiture, dont la portière s'ouvrit. Il y sauta et se trouva à côté de l'Espagnole. Je ne peindrai pas les caresses amoureuses, les baisers dont cette femme passionnée l'accabla. Elle pleurait de joie! il pleura, lui aussi.

La comtesse lui raconta qu'elle était arrivée depuis dix heures; qu'elle le faisait chercher dans toute la ville; que, brisée par la douleur, elle était venue à l'église pour entendre le fameux prédicateur, dans l'unique but de dissiper un peu ses ennuis; qu'elle l'avait reconnu au moment où tout l'auditoire avec l'orateur avait fixé ses regards sur lui. Ensuite elle voulut entendre de la bouche de son amant, pourquoi il était parti sans lui dire adieu, comme un fugitif. Elle

savait le motif qui l'avait fait agir, mais elle voulait le forcer à lui tout avouer, afin de pouvoir plus facilement l'accabler de reproches, tour-à-tour cruels et tendres. Élle lui fit enfin le récit détaillé des angoisses, des chagrins, des idées de mort qui avaient fondu sur elle. Elle dissimula sa jalousie et feignit même de comprendre les inquiétudes de Léon au sujet de Blanche, et d'approuver ses efforts généreux pour la retrouver. Dans le secret de son cœur, la comtesse était enchantée de la disparition de Blanche : elle avait espoir que cette rivale ne reparaîtrait pas. Cette idée faisait rayonner son front et ses beaux grands yeux noirs. Léon passa le reste du jour à l'hôtel de la comtesse, mais il ne voulut point y coucher ni promettre d'y venir demeurer. Toutes les instances de la comtesse furent inutiles. Le jeune homme

prévoyait que s'il cédait, il éprouverait de grandes difficultés à continuer ses recherche ; que la jalousie de l'Espagnole ne tarderait pas à éclater, et qu'il finirait peut-être par s'endormir dans les bras de cette femme voluptueuse.

Avant de le laisser sortir néanmoins, la comtesse lui fit promettre qu'il viendrait la voir tous les jours, et qu'aussitôt Blanche retrouvée, il reprendrait ses fonctions de précepteur auprès du petit Antonio. Elle ne pouvait le quitter : c'était un amour délirant !... elle lui prodigua les plus amoureuses, les plus frénétiques délices de la passion ; mais elle ne put parvenir à l'enivrer ; il la quitta : « A demain, lui dit-elle, cher amant ; je regarde comme perdu pour ma vie le temps que je ne passe pas avec toi. Je ne vis que quand je te tiens dans mes bras. »

CHAPITRE V.

La villa de M. Affaubert.

C'était le matin du premier septembre. Une jeune femme, au front triste, se promenait à pas lents sur la terrasse d'une élégante maison de campagne, située à une courte distance de Bordeaux. Cette maison, ou plutôt ce petit palais, se trouve au sein d'un véritable oasis, dont il occupe le centre, vaste pe-

louse de serpolet et de bruyères. Autour de ce tapis verdoyant et parfumé, s'arrondit une circonférence assez régulière d'acacias épineux aux longues et flexibles branches. Ce petit bosquet, si suave aux premiers jours du printemps, donne tout l'été une ombre légère pleine de rêverie et d'amour. Pendant les jours tièdes et silencieux de l'automne, le bruit des petites feuilles tombant, et de la brise qui frémit dans les rameaux à demi dépouillés, la mousse jaunie du sol, les chants plaintifs des rouges-gorges et des roitelets, tout est plein de mélancolie dans ce petit bois retentissant. A une lieue, tout autour de cet oasis, s'étend une zône blanche d'un sable fin et mouvant, où s'enfonce le pied du voyageur. Voyez de loin le bois vert-pâle d'acacias, approchez, traversez les sen tiers épineux; le serpolet et la bruyère soli-

taire vous offrent leur sauvage et tranquille aspect; vous vous imaginez être transporté dans quelque désert de la brûlante Afrique, au centre d'une de ces solitudes arides et sablonneuses que tant de voyageurs et de poètes ont décrites dans leurs ouvrages; vous cherchez de l'œil, sous les feuillages, des hommes au teint d'ébène et aux dents d'ivoire, armés de flèches pour se défendre du lion et du tigre.

La belle femme qui errait à pas lents sur la terrasse, d'où la vue avait un horizon sans bornes, s'arrêtait souvent fixant des regards mélancoliques, et poussant d'ardentes aspirations tantôt vers Bordeaux, immense et brumeux au nord, tantôt vers les Pyrénées, dont elle s'imaginait sans doute découvrir les hautes cimes dans les nues. Le soleil était rouge et enveloppé d'un brouillard léger,

dans un ciel pur et calme ; c'était le signe d'une journée brûlante.

Tout-à-conp la jeune femme rêveuse s'avance au bord de la terrasse, et, s'appuyant le coude gauche sur la balustrade, elle porte sa main droite à son front, pour empêcher les rayons du soleil de l'éblouir ; elle regarde attentivement dans la plaine sablonneuse un léger cabriolet, qui vole sur la route couverte d'une épaisse poussière, et fait lever derrière lui un long nuage gris que la brise dissipe lentement.

« Qui vient si matin vers cette demeure isolée ? dit la jeune femme. Oh ! si c'était lui ! »

La voiture est entrée dans le bois d'acacias , qu'elle traverse : bientôt elle est au pied du perron.

« Qui va descendre ? Si c'était lui !... si ,

de retour, il avait découvert... Mais c'est... »

Elle dit, et plus preste que le papillon qui se précipite sur une fleur pleine de miel, elle vole le long de l'escalier.

— Ma chère Julie, qui vous a appris que je suis ici prisonnière? dit Blanche; car c'était elle.

— Oh! madame! Prisonnière?... Mais on m'a dit que vous êtes venue de bon gré, dans cette maison, et que vous vous y plaisez beaucoup. Je viens vous offrir de continuer à vous servir. Je vous aime tant! Vous êtes si bonne!...

— Je sais combien vous m'aimez, ma chère Julie. Mais qui vous a donc appris mon sort?

— C'est une bonne de M. Affaubert qui est venue hier, de la part de son maître, me prier de reprendre mon service auprès

de vous. Ah ! madame, que j'ai été inquiète le jour de votre disparition ! Ne vous voyant pas vers midi, je suis allée à l'église, que j'ai trouvée déserte. Quelles tristes idées me passaient par la tête, quand, en rentrant, j'ai trouvé chez la concierge un homme qui m'a dit : Je viens enlever tous les effets de votre maîtresse, qui, à l'instant, part pour Nantes. Il m'a remis une lettre de votre part ; j'ai parfaitement reconnu votre écriture, et lui ai permis de tout emporter. Il m'a payée, moi, ainsi que la maîtresse d'hôtel. Je voulais le suivre pour vous dire adieu, mais il n'a pas voulu, ce qui m'a fait beaucoup pleurer.

— Ne restons pas au pied de cet escalier, on peut nous entendre. Montons dans ma chambre ; là je vais tout vous raconter.

Elles montèrent, et Blanche reprit ainsi :

— Cet homme dont vous venez de me parler, était un envoyé du vieux scélérat qui, par une affreuse fourberie, m'a conduite dans cette maison.

Au moment que je sortais de l'église, où vous savez que j'étais allée, pendant que vous arrêtiez nos places à la diligence, je trouvai à la porte ce méchant homme, qui me dit : « Madame, voici une lettre qui était incluse dans celle-ci (et il m'en montrait une seconde); c'est de M. Léon. Il s'en revenait, mais une grave indisposition l'a forcé de descendre de la diligence et de s'arrêter à Langon. Il me prie de vous y conduire. Madame, montez bien vite dans ma voiture et partons. » J'ouvris aussitôt la lettre qu'il m'avait remise et j'y lus : « Ma bien-aimée, la maladie me force à rester à Langon, viens-y promptement; j'écris à M. Affaubert

de t'y amener dans sa voiture; il est trop bon pour me refuser ce service.» Je crus parfaitement reconnaître l'écriture de Léon, et, dans ma frayeur, oubliant la conduite que ce vieillard audacieux avait tenue à mon égard, je me précipitai dans sa voiture, et je ne m'aperçus du piége, que quand je descendis à la porte de cette maison, où Affaubert, aidé d'un complice me força d'entrer. Je fus surprise, le soir, qu'on m'apportât mes vêtements, mon linge et tout ce que j'avais à l'hôtel: je ne pouvais comprendre que vous eussiez ainsi laissé tout enlever; maintenant je vois que vous avez été trompée comme moi.

— Jamais je n'aurais pensé que M. Affaubert pût se conduire ainsi; mais enfin, si vous êtes prisonnière ici, je veux vous tenir compagnie et vous servir.

— Au contraire, ma chère Julie, retournez vite à la ville et dénoncez à la justice l'attentat dont je suis victime.

— C'est impossible, madame, M. Affaubert m'a fait dire qu'une fois entrée dans sa villa, je n'en sortirais plus.

— Qu'avez-vous pensé, quand il vous a fait cette condition?

— Que c'était par votre ordre, que vous aimiez M. Affaubert, et que vous craigniez quelque indiscrétion de ma part.

— Oh! Julie! comment avez-vous pu avoir de moi cette vilaine idée! vous qui savez que je ne veux jamais aimer que Léon.

— Je sais combien vous l'aimez; mais permettez-moi de vous dire ce que je pense depuis longtemps : c'est que M. Léon n'est guère digne d'un cœur comme le vôtre. Il

ne vous a pas seulement écrit. Tenez, je suis sûre qu'il est devenu fou de la comtesse.

— Ne croyez pas cela, Julie; quoiqu'il ne m'ait pas écrit, il m'aime toujours, et, si je n'ai pas reçu de lettre, c'est par quelque cruel hasard, ou, peut-être, l'homme qui veut m'enlever l'honneur, qui me tient ici enfermée, a-t-il intercepté toutes les lettres de Léon.

— Bah! quelle idée! comment l'aurait-il pu?

— Qu'y a-t-il d'impossible avec de l'argent?

— Croyez donc plutôt qu'amoureux de la comtesse, M. Léon ne s'est plus souvenu de vous. Cet homme ne vous aimait pas, madame, ou plutôt il vous aimait comme tous les hommes aiment les jeunes filles, pour les posséder et en faire leurs jouets quel-

ques semaines; puis ils laissent les unes pour les autres; car ils aiment, disent-ils, à changer de fleurs, comme les papillons.

— Oh! ce n'est pas ainsi qu'est Léon.

— Laissez donc, il ne vaut pas mieux que les autres. Tenez, madame, si les femmes étaient fines, au lieu de s'attacher à ces jeunes gens qui n'ont pour eux que leur jeunesse et leur coquetterie, elles se donneraient à ces hommes un peu sur l'âge, qui, trouvant plus difficilement des maîtresses, et ayant eu le temps d'amasser des trésors, donnent l'argent à pleine main.

— Où avez-vous pris de telles idées, Julie?

— Ce sont de vieilles bêtes desquelles on tire de bon or, et l'on peut par là se faire un sort heureux. J'en connais, tenez, qui ont été autrefois bien pauvres, et qui sont aujourd'hui joliment riches.

— Oh ! Julie !... Si je ne savais combien vous êtes honnête et vertueuse, je vous prendrais pour une mauvaise fille.

Croyez-vous, pauvre ignorante, que le bonheur puisse exister dans le vice?

— Je ne dis pas cela, madame.

— Je ne connais pas de bonheur hors de la vertu.

— Dieu de Dieu ! madame, je ne comprends rien à vos chimériques idées de vertu ; je ne connais qu'une chose, moi : c'est que, quand on a de quoi manger, boire, se faire belle et se divertir, on doit être heureuse. Tant pis pour celles qui ne sont pas contentes ! Croyez-moi, madame, abandonnez toutes vos belles visions. C'était bon quand vous comptiez épouser M. Léon ; mais, ma foi, maintenant...

On frappa doucement à la porte, Julie

courut ouvrir. C'était M. Affaubert.

— Bonjour, mesdames.

Blanche détourna la tête ; mais Julie répondit :

— Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous ?

— Vous voilà venue auprès de votre maîtresse? On a bien eu de la peine à vous dénicher.

— Comme je ne savais pas ce qu'était devenue madame, que je la croyais partie pour Nantes...

— C'est bien; faites-moi le plaisir de sortir un moment, je veux parler avec madame.

Julie sortit, et Affaubert resta debout, attendant que Blanche se tournât vers lui. Mais celle-ci alla s'asseoir à un petit bureau, et, le dos tourné à Affaubert, elle prit un livre.

— Madame, dit l'homme, je vois avec chagrin que vous n'êtes pas encore revenue

à des sentiments plus doux ; mais veuillez m'entendre.

— Votre vue me fait mal!... Laissez-moi sortir de cette maison.

— Toujours en colère ! Je vous ai cependant laissé autant de temps qu'il en faut pour faire vos réflexions.

— J'ai fait des réflexions bien tristes sur votre horrible méchanceté, votre hideuse corruption ; j'en ai fait aussi de bien consolantes sur la force dont je me sens animée pour repousser avec mépris vos caresses dégoûtantes, pour braver votre fureur.

— Vous êtes plus humaine que vous ne voudriez le faire croire. Tenez, ma petite lionne, je veux vous apprivoiser. Je vous traiterai avec tant d'égards, je vous environnerai de tant de soins, de prévenances et d'amour, que vous serez forcée de m'aimer.

— Impur vieillard, c'est en vain que vous me tenez prisonnière.

— Exhalez votre petite fureur de jolie femme. On permet tout à l'objet aimé ; j'admire tout en vous, jusqu'à vos injures.

— Affreux démon !

— Allons, vous êtes une enfant charmante, mais votre âme est pleine d'idées romanesques. Adieu ! petite amie. Je souhaite que vous compreniez enfin le bonheur que je vous offre. En attendant, je suis heureux, moi ; je ne suis plus tourmenté par la crainte qu'un rival vous ravisse à mon amour.

— Dieu entendra mes prières et fera sortir ma vertu pure et radieuse de vos abominables mains.

— Il n'est d'autre Dieu que le grand tout, c'est-à-dire, l'univers, le génie de l'homme, l'or et le hasard.

— Malheureux impie!

— Enfin, ma belle dame, je n'ai ni le droit ni la volonté de vous retenir ici malgré vous, c'est à vous de voir si vous préférez la pauvreté avec tous les maux de la vie, à la richesse avec ses parures élégantes, ses fêtes splendides et joyeuses, ses amis nombreux et dévoués. Si vous préférez la misère et l'ignominie, vous pourrez quitter ma maison, je ne m'y opposerai point.

— Faites m'en donc ouvrir les portes. Deux fois déjà vous m'avez fait cette menteuse promesse. Mais enfin je vous lasserai par ma fermeté, et vous serez contraint de me laisser aller.

— Mais, ma trop arrogante beauté, si je voulais, vous seriez à moi, sur le champ; seulement je serais dans la nécessité d'employer la violence, et c'est ce que je ne veux pas.

— M. de Pontac avait, ou du moins paraissait avoir des intentions honnêtes, quand il osa me déclarer son amour, eh bien ! vous savez comment il réussit ; je vous le racontai le soir même, parce qu'alors je vous regardais comme un véritable ami de Léon. Je n'avais pas eu assez de sagacité pour découvrir quel monstre était caché sous le masque d'une bienveillante amitié, d'un dévouement généreux.

Affaubert, en se retirant, voulut s'approcher de Blanche et lui presser la taille, mais celle-ci, reculant de quelques pas, tira de son sein le petit poignard qu'elle avait arraché de la main de de Pontac, et que depuis ce jour elle portait sur elle. A la vue de l'arme étincelante, Affaubert, naturellement très-poltron, fit un saut en arrière.

— Approchez, dégoûtant vieillard, dit

Blanche, superbe dans sa noble indignation, approchez !... Que je vous plonge ce poignard dans le sein !...

— Ce n'est plus la douce Sylphide dont les yeux avaient une mélancolie voilée, qui me séduisait .. C'est, ma foi, dit-il, avec un rire forcé et convulsif, c'est une Minerve !... vraie déesse de la sagesse et de la guerre !... Calmez-vous, petite furieuse, calmez-vous !

Il sortit. Malgré l'air calme qu'il avait tâché de conserver sur sa figure et dans son langage, il était transporté de colère, et dès qu'il fut seul, il éclata en blasphèmes, en menaces de vengeance, et le diable semblait être dans sa chambre, quand Julie entra chez lui sans frapper et dit :

— Pas tant de bruit, s'il vous plaît, mon vieux ; il nous faut du sang-froid à présent.

— Que dis-tu? insolente, ton vieux !

— Ecoutez!... Ce matin, au moment où j'allais partir pour me rendre ici, d'après vos ordres d'hier soir, Léon est entré chez moi.

— Léon!. . Léon!... Il est donc de retour?... Tu m'épouvantes! Mais comment a-t-il découvert ta demeure?

— Peu importe, mais le fait est qu'il n'a pas cru au conte que je lui ai brodé sur le départ de mademoiselle Blanche pour Nantes.

— Diable! s'il allait tout apprendre!.. nous serions perdus!

— C'est votre affaire, mon vieux!

— Sois plus polie, te dis-je, ou... (Et il la menaçait du poing.) Voyons, t'a-t-il parlé de moi, de M. de Pontac? que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit.., il m'a dit qu'il venait de découvrir que sa Blanche est la maîtresse d'un vieux millionnaire... Moi, je lui ai juré

qu'elle est partie pour Nantes. Je lui ai dit, pour lui donner des soupçons sur de Pontac, je lui a dit que c'était de Pontac qui m'avait amenée ici.

— Ah ! que tu es bête ! Il va aller chez de Pontac lui conter tout ; peut-être celui-ci à son tour va faire entendre qu'il me soupçonne, et ils finiront par découvrir...

— Personne ne sait seulement que vous venez ici tous les jours. A votre hôtel, ils ne peuvent dire ce que vous devenez....

Je te dis que tu es une bête ! Et, s'il te fait arrêter, tant pis pour toi !...

— Moi ! je l'en défie. Pourquoi ?

— Tout cela m'inquiète furieusement.

— Allons donc ! vous êtes fou. Au reste c'est votre affaire ; il ne fallait pas l'enlever.

Marie entra et dit :

— Je viens d'écouter à la porte de made-

moiselle Blanche, elle pousse des gémissements ; cela me fait de la peine.

— Est-elle imbécille, elle ! Cela lui fait de la peine ! dit Julie. Voyez donc, comme elle est à plaindre, la demoiselle ! parce qu'on veut faire son bonheur, la combler de richesses et de plaisirs !

— Tu as raison, toi, fit Affaubert, je ne veux que la rendre heureuse, la combler de richesses et de plaisirs.

— Mais, tout de même, si elle n'en veut pas, elle, de ces richesses et de ces plaisirs, répartit Marie.

— Alors, qu'elle se couche auprès, ajouta Julie en s'efforçant de ricaner. Qu'elle pleure son beau Léon, qu'elle maudisse M. Affaubert ! Il est devenu bon enfant, ce M. Affaubert ! Convenons-en ! Souffrir qu'une petite paysanne comme elle ; car c'est tout simple-

ment une paysanne ainsi que moi et toi, ma belle Marie; souffrir qu'une petite paysanne le brave, le méprise dans sa propre maison!

— Mais que veux-tu donc que je fasse? J'ai épuisé toutes mes ressources; je n'ai jamais pu la fléchir.

— Il faut pourtant se hâter, car je pense maintenant comme monsieur, que ce Léon va bien vite avoir découvert qu'elle est ici. Et voilà ce que je dis : si par hasard il vient à la trouver, il faut qu'elle soit coupable envers lui. Elle sera alors intéressée à garder le secret sur tout ce qui s'est passé; elle redoutera la colère de son amant, et ne voudra plus le voir. Mais si elle se sent honnête et victorieuse, quand elle le verra, oh! ma foi! il sera impossible de la retenir, et de plus, monsieur sera exposé à quelque vilaine affaire.

— Je dirai que c'est elle qui a voulu rester ici, qu'elle s'est livrée à moi de sa propre volonté. Léon est crédule, il est jaloux, il ajoutera foi à mes paroles, et il n'en voudra plus.

— Croyez cela, mon bonhomme !

— Eh bien !... Julie, comme tu me parles !

— Vous raisonnez si bien aussi !

— Que faire donc ? Dis-le moi ! Elle me repousse avec tant de vigueur. Et je l'avoue, j'ai honte devant elle.

— Vous voilà, ma foi, bien embarrassé ! Vous me faites pitié, tenez !...

— J'ai mis, hier encore, à ses pieds tout mon or, tout ce que je possède. Eh bien ! elle s'est moquée de moi. Je lui ai offert, pour lui faire voir que je ne la trompais pas, de faire venir un notaire, et de lui donner, par un acte en bonne forme, ce qu'elle voudrait,

ma main même. Eh bien! elle m'a repoussé, m'a traité de scélérat, de monstre, de démon!

— C'est désespérant, fit doucement Marie, qui semblait touchée de pitié pour la pauvre captive. Puis elle ajouta : tout cela ne la rend pas fraîche, son teint si pur et si éclatant, il y a quelques semaines, est maintenant couperosé de tons jaunes et rouges. Par fois ses joues deviennent pâles, d'autres fois elles semblent toutes vertes.

— Tu la vois ainsi, toi... Mais moi, je ne l'ai jamais vue si belle que ce matin. Un baiser cueilli sur ses lèvres me rendrait fou, oui, fou!

— Mais vous l'êtes déjà, fou, et joliment fou! dit Julie; car enfin, puisqu'il faut tout vous dire, n'en pouvez-vous pas prendre; des baisers, tant que vous voudrez, sur ses

lèvres? n'est-elle pas en votre puissance, ne l'avez-vous pas là, dans votre maison de campagne, loin de tout témoin?

— Je comprends. J'ai souvent, depuis quatre jours, pensé au moyen que tu m'offres; mais, vois-tu, quoique je ne vaille pas grand'chose, je suis encore plus honnête que toi, Julie; je ne veux pas lui faire violence; je ne ressentirais aucun plaisir, si...

— Elle est plus fine que vous. Elle a compris votre idée, et c'est ce qui la rend si audacieuse.

— Trois ou quatre fois cependant, j'ai eu envie de la prendre de force. Un matin, avant-hier, je crois, je l'ai saisie dans mes bras; elle s'est dégagée avec une vigueur étonnante, elle s'est reculée à quelques pas de moi, et m'a menacé à son ordinaire de la justice de Dieu et de celle des hommes. Le

visage baigné de larmes, les cheveux en désordre sur son cou blanc, elle levait vers le ciel ses deux jolies mains tremblantes. Alors, j'en fut touché moi-même, et je sentis un frissonnement, une espèce de terreur surnaturelle.

— Quelle folle imagination, s'écria Julie! c'était le bon moment, puisque vous la teniez.

— Je ne la tenais plus, puisqu'elle avait été plus forte que moi. Puis je te dis que j'étais effrayé. Il me sembla voir un ange qui, armé d'une épée, s'apprêtait à me frapper. Je m'enfuis.

— Et vous croyez aux anges maintenant, dit Marie, vous qui les autres fois ne croyiez pas à Dieu?

— Peut-être!

— Dame! vous le disiez du moins, répliqua-t-elle.

— Diable de M. Affaubert, dit Julie, il est joliment brave! il a peur des grimaces d'une jeune fille. Allons, monsieur, il faudra s'y reprendre.

— C'est impossible, elle est aussi forte que moi; puis d'ailleurs, elle m'a fait voir tout-à-l'heure un poignard qu'elle porte toujours sur elle.

— Elle n'oserait jamais s'en servir, dit Julie.

— Je ne m'y fierais pas, ma chère, répondit Marie.

— Ni moi non plus, murmura Affaubert.

— Alors, dit Marie, vous n'avez rien de mieux à faire que de la laisser aller avant que M. Léon ne vienne la reprendre.

— Mais ce serait nous perdre, cela. Elle courrait me dénoncer à la justice.

— On lui fait jurer de garder sur cette aventure le plus profond secret ; on lui fait lever la main devant Dieu, dit Julie.

— Tu radotes.

— Je la connais, moi ; elle est très-religieuse, quoiqu'elle ne soit pas bigote ; et, si elle levait la main, elle ne dirait rien de tout ce qui s'est passé.

— En répondrais-tu sur ta vie ?

— Certainement. D'ailleurs, si elle parlait, ne se perdrait-elle pas elle-même de réputation ? Qui voudrait jamais croire qu'elle a été tant de jours renfermée chez M. Affaubert, et qu'elle en est sortie comme elle y était entrée ?

— C'est peut-être vrai, tout cela. Mais l'argent que je vous ai donné à toutes deux et à bien d'autres, pour avoir cette femme, qui me le rendra ? Plus de deux mille francs !

malédiction! tout sera donc perdu, et de plus je serai dans les transes, je croirai à tout moment qu'on vient m'arrêter!... Au reste je l'aime trop. Elle a pour moi des charmes indicibles, magiques!.. On m'arracherait plutôt la vie que cette adorable idole.

— Une idole! diable!

— Oui, une idole, une divinité! Je vais me jeter à ses pieds et lui parler avec plus de respect et de passion que jamais. Je pleure de dépit.

— C'est une imbécile! dit Julie avec humeur.

— Moi! s'écria Affaubert.

— Elle!.... et..... C'est une femme folle non de son honneur, comme elle voudrait le faire croire, mais de son Léon. Elle est fanatique de ce garçon-là.

— Je vais la défanatiser, dit Alfaubert en réfléchissant. J'ai tout fait préparer pour cela et je puis, dès maintenant, lui enlever tout espoir de revoir jamais cet homme. J'ai déjà ma ruse ici, dans ma poche. Elle m'écoutera ensuite, sans doute, un peu mieux.

— Quelle est donc cette ruse si adroite? fit Julie, en haussant les épaules avec un air d'incrédulité...

— Va seulement lui dire que j'ai à lui faire part d'une importante nouvelle relative à M. Léon. C'est le moyen de la faire venir promptement.

Julie se rendit aussitôt à la chambre de Blanche. Elle sonna doucement; mais Blanche absorbée dans sa douleur n'entendit pas. Un instant après Julie sonna de nouveau, et un peu plus fort. Blanche vint ouvrir et la voyant:

— D'où venez-vous donc? lui dit-elle d'un ton de reproche. Je ne veux pas que vous me quittiez ainsi, et si le vieux monstre vous l'ordonne, ne lui obéissez pas, entendez-vous. Je veux que votre présence l'intimide.

— Je l'ai trouvé sur l'escalier en montant. Il m'a dit : « Allez tenir compagnie à votre jeune dame, empêchez-là de s'ennuyer. » Je pense qu'il vous laissera bientôt partir.

— Ma pauvre Julie! Il m'a dit que si enfin je nevoulais pas de ses offres brillantes, il nous laisserait quitter sa maison ; mais il ne faut pas se fier à ses paroles trompeuses. Il s'imagine parvenir à me gagner : il est dans l'erreur. Ses richesses! quelle matière brute! Je n'estime que les trésors de l'âme, les vertus et le génie ; et c'est mon Léon qui est

orné de ces divins trésors. Quelle bonté, quelle tendresse, quelle belle imagination, quel génie aux ailes de feu, quel enthousiasme saint! Oh! les sublimes souvenirs qu'il m'a laissés!... Quand, sur les ondes calmes et silencieuses de l'Océan, portés sur un fragile bateau à vapeur, nous venions tous deux, si vous l'aviez vu sous la nuit bleue et parsemée d'étoiles, si vous l'aviez vu assis sur le pont et plongé dans une extase toute religieuse, adorant l'immensité de Dieu! Si vous l'aviez, un moment après, entendu parler du Grand-Être, qui a créé la splendeur des cieux, le calme et la fureur des flots, qui tient la terre, l'univers dans sa main! Si vous l'aviez entendu m'expliquer comment, après la mort, nos âmes passent par divers mondes, de plus en plus parfaits, pour arriver enfin jusqu'aux pieds de la Divinité!... Alors, comme moi,

Julie, vous vous seriez sentie enlevée vers les régions mystérieuses ; comme moi, vous auriez éprouvé un avant-goût des béatitudes que Dieu réserve aux âmes vertueuses.

— Ne pensez plus à tout cela, madame, vous vous faites trop de mal. Déjà vous êtes bien assez changée ; vos joues ne sont plus si brillantes, vos yeux si vifs, si riants.

— Et j'en suis bien aise. Je voudrais devenir laide, laide ! Oh ! affreuse !... Alors cet infâme démon ne me retiendrait plus. Souvent la beauté est un don fatal que nous a fait le ciel. Que de fois j'ai maudit mes funestes charmes ! Depuis deux jours, tenez, Julie, je vous l'avouerai, je songe sérieusement à me défigurer, à me faire au visage de hideuses plaies.

— Madame !... que dites-vous là ! Quelle horrible idée ! Et si M. Léon revenait, comme cela

peut encore arriver sans miracle, au moins!...

— C'est la seule raison qui m'ait retenue. Oui, ce matin encore, j'ai été sur le point d'exécuter ce projet. Je m'étais déjà enduit la figure de soufre, et je m'apprêtais à y mettre le feu, quand j'ai entendu, plus forte que jamais, cette voix intérieure qui ne cesse de me crier que Léon va revenir.

— Vous brûler la figure!... Vous me faites frémir, madame! Vous êtes donc bien ennemie de vous-même? Vous êtes donc bien furieuse d'amour pour ce jeune homme?

— Oh! oui, je l'aime mille fois plus que ma vie. Sans lui tout dans le monde est triste pour moi: le soleil est terne, les fleurs décolorées et inodores; la brise ne chante que des airs plaintifs. Si je l'avais près de moi, tout serait brillant et gai; tous les êtres me parleraient de bonheur et d'amour.

— Vous qui aimez la beauté de la nature, vous devriez vous plaire ici; cette maison est si agréable!...

— Si Léon y était, oh! oui, je coulerais des jours bien frais, bien suaves au sein de ce désert, de cette verdoyante oasis, à l'ombre des pins sourcilleux et des acacias fleuris. Mais il n'est point ici, mon bien aimé! Nous n'avons sous les yeux qu'un montre affreux qui communique sa laideur à tout, qui empoisonne tout.

— Vous qui aimez tant la solitude, vous êtes tranquille cependant ici. Tout autour de nous, jusqu'à plus d'une lieue, c'est une vraie mer de sable qui nous sépare du monde. Si M. Affaubert n'avait fait faire un chemin, il serait difficile d'approcher avec une voiture de cette charmante villa. Bah! madame, nous ferons mieux de prendre

notre parti et de rester ici à vivre en paix.

— Quel conseil, Julie !... Vous seriez-vous laissé gagner par mon ennemi?

— Non. Oh! pour cela, non! ne craignez rien. Je le déteste autant que vous, madame. C'est un scélérat !... Mais si vous ne pouvez sortir d'ici, si vous ne pouvez mieux faire...

— Si je ne puis mieux faire !... Vous croyez donc que je manque de courage, Julie!

— Non, sans doute, madame; mais il faut aussi de la prudence.

— Je ne manque pas de prudence; mais c'est une tout autre prudence que la vôtre. Je veux être seule, allez vous promener un peu dans le jardin ou dans le bois.

— Tiens, j'oubliais que M. Affaubert m'a dit qu'il vous prie de passer dans sa chambre, qu'il a à vous donner des nouvelles de M. Léon.

— Et quelles nouvelles peuvent sortir de cette bouche impure ? Quelque affreux mensonge sans doute. Mais, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela en entrant, Julie ? c'est impardonnable.

— J'avais complètement oublié... je suis si troublée, si inquiète !...

Elle descendit, comme Blanche le lui avait dit, dans le jardin. Mais Blanche n'alla pas trouver Affaubert dans sa chambre; elle pensa que cet homme lui tendait quelque piége, et dans la chambre où elle était depuis quatre jours, elle se regardait comme chez elle en quelque sorte, et comme plus en sûreté que partout ailleurs. A genoux, près de son fauteuil, elle pria Dieu de se laisser toucher à la vue des douleurs qu'elle ressentait ; elle pleura, elle répéta le nom de Léon ! elle pria encore... et sentit une

nouvelle force, un courage inébranlable...

Affaubert, ne la voyant pas paraître, résolut d'aller chez elle. Il se leva lentement du divan sur lequel il était mollement étendu et fit deux pas vers la porte : « Eh bien ! se dit-il, qu'ai-je donc maintenant? je suis tout troublé !... Ah ! je ne me reconnais plus !... Pardieu ! je suis comme un enfant. Elle n'est pas cependant bien redoutable ! Mais elle a des idées si étranges, si sauvages ! » Il marcha à grands pas vers la chambre de Blanche. Arrivé à la porte, il reprit son monologue : « Allons, un air assuré et en même temps bienveillant, doux, qui la séduise et la gagne. » Il entra sans frapper ; mais voyant la jeune femme agenouillée et le visage inondé de larmes, il se sentit encore plus troublé.

Elle détourna lentement la tête pour voir

qui entrait; son regard mélancolique et fier fit baisser le regard criminel de l'homme, qui resta muet et comme pétrifié d'une sorte de terreur. Blanche retourna son beau visage du côté de la muraille. Affaubert hésita quelques minutes, mais il dit enfin :

— Eh bien ! belle enfant, quelle réponse? Acceptez-vous mes offres ? Consentez-vous à m'aimer ?

— Ne vous lasserez-vous point enfin de me persécuter? dit-elle en se levant. Oh ! ayez pitié de moi !... Je vous le demande, au nom du ciel, laissez-moi quitter cette maison.

— Mais, madame, je ne veux rien de vous par force; cependant je ne veux point vous laisser aller. Nous en sommes trop loin pour que je recule.

— Otez-moi la vie, je l'aime mieux; em-

ployez le fer ou le poison, peu m'importe; mais cessez de me parler de votre honteuse passion. Ah! monsieur, à votre âge! Songez donc plutôt à la tombe, qui s'ouvre déjà pour vous recevoir. Vos cheveux sont blancs, et vous...

— Vous n'êtes si intraitable, que parce que vous attendez votre amant. Sans doute, il était digne de votre amour; il était bien fait, très-spirituel et très-aimable. Mais vous ne le verrez plus.

— Je le verrai bientôt, au contraire, répliqua-t-elle d'une voix ferme et inspirée; j'entends ici, au fond de mon cœur, une voix qui me le crie. Cette nuit encore, dans mon sommeil, j'ai aperçu au loin, volant sur la route unie, la voiture qui le ramène. Il me voyait, lui aussi, à travers l'espace, car il me faisait signe de la main, et j'enten-

dais une voix d'ange qui, du haut d'un nuage d'azur, me disait : demain il te serrera dans ses bras, demain il te couvrira de baisers, demain tu seras heureuse !... demain !... demain !...

— Oui, mais c'était un rêve.

— Non. C'était une vision du ciel.

— Pauvre petite superstitieuse ! promettez-moi donc, jurez-moi d'être sensible à mon amour, si je vous prouve la folie, la fausseté de votre songe.

— Oh ! oui, il revient ! il revient !... Je l'ai vu, parfaitement vu, à travers les ombres noires de la nuit... Puis cette voix intérieure ! ce pressentiment magnétique !

— Une voix intérieure ! un pressentiment magnétique ! qu'est-ce que tout cela ? Vous m'aimeriez donc s'il n'existait plus ?

— Il existe !... Puis s'il était mort, moi

aussi je mourrais... tout de suite... aussitôt que j'apprendrais... Vous, je vous déteste... Vous êtes un monstre !... un démon !

— Je le vois, vous consentiriez à m'aimer, s'il n'était plus. Allons, ne le niez pas... Eh bien ! je vous le jure, et vais vous le prouver, il n'est plus !

— Vaine et sotte ruse !

— Lisez vous-même..... En disant ces mots, il tira de sa poche un journal, et le donna, en triomphant, à la jeune fille tremblante.

— Tenez, ici ! lisez ici !

Il ouvrit la feuille, et mit son doigt sur un article. Mais Blanche, troublée, ne voyait sur cette feuille qu'un bariolage de noir sur un fond blanc.

— Je vois que vous n'êtes guère en état de lire, je vais vous aider ;

On lit dans la *Sentinelle des Pyrénées :*

« Madame la comtesse de Valiasco qui avait passé, il y a un mois environ par Bayonne, se rendait en Espagne, pour recueillir une immense succession et pour y fixer désormais son séjour. Elle était accompagnée de son enfant et d'un charmant jeune homme. Le beau jeune homme, breton d'origine, était le précepteur de l'enfant, et en même temps, dit-on, l'amant adoré de la comtesse. Il paraît que ces voyageurs furent surpris par la bande de voleurs qui désole les montagnes depuis trois ou quatre mois ; car aujourd'hui on a découvert les cadavres de la séduisante comtesse, de son beau précepteur, du pauvre enfant et de toute leur suite. »

Vous voyez, madame, que je ne suis pas un menteur.

En disant ces mots, Affaubert leva les

yeux sur la jolie Bretonne, qui, pendant la lecture, n'avait pas laissé échapper un soupir; mais elle tomba en défaillance, et sa chute fut si subite, qu'Affaubert n'eut pas le temps de la soutenir un instant, pour approcher un fauteuil. La pauvre enfant était étendue par terre; une sueur froide coulait abondante sur sa figure et sur son cou. Affaubert la contempla un instant avec frayeur. Puis il s'écria tout-à- coup : « Quelle pâleur ! mais qu'elle est encore belle ainsi !... » Il la prit dans ses bras et la porta sur un canapé..... « Sans doute, ce ne sera rien... Ah ! je puis du moins lui donner des baisers, maintenant. Une volupté convulsive me torture, me tue !..,.. Quelles délices !..... Si elle restait toujours ainsi ! » En prononçant ces mots, le vieux scélérat lui donnait des baisers, la dévorait de ses lèvres ridées ; ses lèvres im-

pures souillaient les blanches beautés de la plus pure des vierges endormie du sommeil de la mort. Voyant qu'elle ne se réveillait pas, il l'appela plusieurs fois: *Blanche*! *Blanche* !... Mais la jeune fille ne fit aucun mouvement. Oh ! pensa-t-il, si elle allait être morte !...

A cette idée, une frayeur étrange le prit; il sortit sur l'escalier, et appela de toute sa force : Julie ! Julie ! Marie ! Julie ! vite, vite !

Les deux jeunes filles se hâtèrent d'accourir en criant :

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ?

— Plus vite donc !... Elle s'est évanouie, elle est peut-être morte !

— Ah ! quelle pâleur, s'écria Marie !

— Bah ! ce ne sera rien, dit Julie, faites-lui respirer de l'éther.

Affaubert courut en quérir dans sa chambre.

— Que lui a-t-il donc fait ? dit Marie.

— Qui peut savoir ? fit Julie en la regardant malignement ; il est si méchant, ce vieux monstre! Puis elle s'approcha de Marie et lui dit à l'oreille : Prenons garde, il y a des personnes qui, dans l'évanouissement, entendent tout ; ce n'est peut-être qu'une grimace.

— Oh ! elle est morte ! elle est morte !... s'écria, avec affectation, Marie, en se rapprochant de Blanche. Touchez-la donc, mademoiselle Julie. Froide comme du marbre !

— Quel affreux malheur ! fit celle-ci d'une voix triste et étouffée.

Dans ce moment, Affaubert rentra, un flacon à la main.

Otez-vous ! et il se mit à faire respirer

de l'éther à Blanche, qui donna assez promptement quelques signes de vie. Avant d'ouvrir les yeux, elle s'écria : Léon ! oh ! mon Léon !... Julie la serra dans ses bras et dit : Madame ! madame ! Blanche ouvrit les yeux, promena ses regards par toute la chambre, mais elle ne distinguait rien. Bientôt elle les abaissa autour d'elle.

— C'est vous, ma pauvre Julie! Mais qu'est donc devenu Léon ?

— Je ne l'ai pas vu ici, madame.

— Assassiné ! assassiné ! je l'avais oublié. Oh ! le cher époux !

— Que dit-elle ? demanda Marie. Elle va rendre l'âme !

— Julie, restez auprès d'elle ; et vous, Marie, envoyez, ou plutôt allez vous-même quérir le médecin, et soyez prompte.

A ces mots, Affaubert quitta précipitam-

ment la chambre ; Blanche le suivit d'un long regard morne et égaré. Julie s'empressa de la déshabiller et la conduisit à son lit. La malade ne tarda pas à s'endormir.

Affaubert, retiré dans sa chambre, n'était pas sans inquiétude sur les suites de son audacieuse ruse ; il se promenait à grands pas, faisant le monologue suivant : « Elle sera guérie pour toujours de son amour furieux pour cet homme, ce Léon. Sans espoir désormais, elle va se jeter dans mes bras, m'aimer peut-être autant qu'elle l'aimait... Son âme virginale est si ardente !., Que je serais heureux, si elle allait, dans quelque temps, se mettre à m'aimer !..... Quelle bonne idée j'ai eue là !.... Quelle spirituelle ruse !... Si j'avais songé plus tôt à faire imprimer cette fausse gazette, depuis longtemps la divine vierge serait ap-

privoisée, serait ma maîtresse. Si, plus tard ce M. Léon allait, par hasard, découvrir!... Eh bien! que ferait-il, quand une fois elle m'aimerait?... S'il avait seulement l'air de me la disputer!... »

Une domestique entra: monsieur, un jeune homme vous demande au salon.

— Qui a donc pu savoir que je suis ici, car j'ai pris garde qu'aucun de mes gens ne sût le secret de ma retraite. Est ce bien moi que ce jeune homme a demandé?

— Oui, monsieur.

— A-t-il dit M. Affaubert, ou simplement le maître de la maison?

— Il a dit M. Affaubert.

— Faites-le monter.

Deux ou trois minutes après, le jeune homme parut, et Affaubert, pâlissant malgré tous ses efforts pour paraître tranquille et gai:

— Quoi ! c'est M. Léon !

— Ah ! monsieur, je suis content de vous voir. Mais d'un autre côté, je suis horriblement malheureux.

— C'est impossible, monsieur, quand on est aimé d'une aussi charmante femme que la comtesse ! car je sais, à n'en pas douter, que la comtesse s'est éprise de l'amour le plus délirant pour votre belle et séduisante personne.

— Mais, monsieur, j'ai perdu mon ange adorable, ma céleste Blanche.

—Comment, vous l'avez perdue? Et j'ai été lui demander de vos nouvelles, il n'y a pas dix jours; elle se portait bien ma foi, très bien. Elle me dit en riant qu'elle ignorait complètement ce que vous étiez devenu, qu'elle n'avait pas reçu une seule lettre de vous depuis votre départ. Savez-vous bien que c'était mal.

— Je la laissai, innocente et vertueuse, mais je ne l'ai pas retrouvée, parce qu'elle est sans doute devenue criminelle. Un vieux scélérat, m'a-t-on dit, l'a séduite, cette pauvre et malheureuse enfant. Oh !.. monsieur, la soif de la vengeance me dévore ! Moi, qui me croyais humain et vertueux !.. Eh bien ! je n'ai plus qu'une pensée, qu'un désir : c'est de laver mes mains dans le sang du ravisseur.

— Je plains vos peines de tout mon cœur ... Mais vous êtes terrible dans votre colère, monsieur ! Tenez, je tremble pour l'homme qui.... le malheureux qui.... N'est-elle point repartie pour Nantes ?

— La jeune fille que je lui avais donnée pour femme de chambre a voulu me le persuader, mais c'est une fille corrompue, sur le compte de laquelle j'ai, hier au soir, fait

de tristes découvertes. Je soupçonne même cette dangereuse créature d'avoir contribué à perdre ma jeune épouse. Mais malheur à elle, si.... Malheur !.. malheur !.. Je le vois, monsieur, vous me jugez féroce, vous pâlissez !

— En vérité, monsieur Léon, je ne vous connais plus, vous semblez un être sanguinaire.

— Oui, j'ai besoin de laver mes mains dans le sang du ravisseur; oui, je suis féroce; il me faut du sang !

— Mais le difficile, c'est de découvrir où elle est. Pour moi, je vous l'assure, je n'ai aucune donnée sur ce qu'elle a pu devenir. Si je savais quelque chose, vous pensez bien...

— N'avez-vous pas reçu une lettre de moi, monsieur?

— Non.

— Je vois qu'il y a eu quelque trame secrète dont je suis victime ; car je vous ai écrit. J'ai aussi écrit à de Pontac sans en recevoir de réponse. Il n'aura pas lui non plus reçu ma lettre.

— L'avez-vous vu depuis votre retour, le petit de Pontac ?

— Je suis allé ce matin à son hôtel ; on m'a donné l'adresse de sa terre du Médoc, où il est depuis un mois. Dès demain j'irai le voir, il me donnera peut-être, lui, quelque renseignement qui me mettra sur la trace de mon infidèle.

— Mon Dieu ! mon pauvre jeune homme, vous la croyez coupable ? Elle est, je parie, rendue dans son village. Plus j'y réfléchis, plus j'en suis persuadé. Ne recevant aucune nouvelle de vous, se croyant délaissée, du

moins elle me l'a dit la dernière fois que j'allai lui demander des nouvelles de votre santé; elle aura...

— Demain je verrai ce que pense de tout cela mon ami de Pontac.

— Il ne vous dira que des faussetés... quelques vagues soupçons, peut-être... peut-être d'affreuses calomnies... C'est un jeune homme si léger... si bavard...

— Vous êtes donc brouillé avec lui ? Vous le trouviez autrefois si complaisant, si aimable... Quel intérêt aurait-il à me tromper? Mais... quelle affreuse idée!.. Malheur!.. malheur !... Ne serait-il pas lui-même le suborneur infâme, le ravisseur dont le sang doit couler sous ma main ?

— N'ayez pas cet affreux soupçon. Quoique je n'aie pas une grande confiance dans la vertu de notre ami; cependant je n'oserais le

croire capable.... capable d'une telle lâcheté... Vous, son ami... ce serait indigne. Croyez plutôt que la belle Blanche est retournée dans son village... Le mal du pays, le souvenir de son vieux père, la persuasion que vous l'avez délaissée, tout aura contribué à déterminer son départ.

— Que je voudrais être rendu au château de de Pontac ! Que me dira-t-il? que m'apprendra-t-il ? Il me semble qu'il est coupable ; alors, malheur à lui ! malheur à elle ! ..

— C'est juste, les coupables méritent châtiment.

— M'avoir enlevé un tel trésor ! la beauté dans tout son éclat, la pudeur dans toute sa poésie !

— C'est juste.

— Quelle volupté que la vengeance d'une trahison si noire !

— C'est juste.

— Comme je pourrais succomber moi-même dans un duel, je vous remets tout de suite les cinq cents francs que vous aviez eu la bonté de me prêter à mon arrivée à Bordeaux, et que je n'avais pas encore pu vous rendre.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, mais je ne vous les aurais jamais demandés. J'aime tant à obliger les jeunes gens!

— Je désire l'obligation que je vous ai faite.

— C'est juste. Je ne l'ai pas ici, mais, comme dès ce soir je retourne à mon hôtel, je remtterai votre obligation à mon concierge, et vous pourrez la prendre quand vous voudrez. Je dois partir, demain à midi, pour mon vieux château de la Saintonge.

— L'impatience, la rage me ronge l'âme! Adieu, nous ne nous reverrons sans doute jamais.

— Adieu, mon cher monsieur Léon. Que le ciel vous aide dans vos recherches! Mais croyez-moi, si vous ne découvrezrien, partez pour Nantes.

Affaubert embrassa le jeune homme, qui sortit aussitôt.

Le vieux scélérat mit un moment à se rassurer, puis il courut, encore tremblant, à la chambre de Blanche. La jeune femme se cacha dans son lit pour ne pas le voir. Il parla bas à Julie, et celle-ci sortit avec lui.

— Nous sommes perdus!

— Comment?

— Il me quitte à l'instant même; j'ai eu une frayeur...

— Qui? quoi? Que voulez-vous dire?

— Léon!

— Il est venu ici?

— Oui. Il vient de partir.

— Ah! grand Dieu! Vous avez eu bien peur!

— Je n'ai pas perdu mon sang froid, va; et il ne s'est aperçu de rien.

— Alors nous sommes sauvés.

— Quand je te dis que nous sommes perdus. Il va voir demain de Pontac à son château. Dès que celui-ci va savoir la disparition de Blanche, il va me soupçonner et faire part de ses soupçons à Léon.

— Il ne sait pas qu'elle est ici, le de Pontac.

— Il le pensera, te dis-je, et Léon, poussé par lui, reviendra.

— Enfin nous sommes toujours sauvés pour aujourd'hui.

— Et Blanche?

— Elle a repris toute connaissance, et elle a dit plusieurs fois: « Mon Dieu, mon Dieu! que ce soit un mensonge! Ah! je vous en

supplie, mon Dieu, qu'il vive, qu'il vive! »

— Elle n'est donc pas persuadée?

— Je ne sais, mais voilà ce qu'elle a dit.

— Il faut cependant bien qu'elle m'ait cru, puisqu'elle s'est évanouie.



CHAPITRE VI.

M. Affaubert est dans l'épouvante.

Le médecin arriva bientôt; il demanda M. Affaubert; celui-ci venait d'entrer dans le bois, lui dit une domestique; alors il demanda la malade. La domestique ne savait ce qu'il voulait dire, car elle ignorait que Blanche fût tombée malade depuis deux heures. Enfin cette femme laissa le doc-

teur au pied de l'escalier et monta à la chambre de Blanche.

— C'est le médecin qui demande une malade. Qui est donc malade par ici ? Ah ! c'est vous mademoiselle, dit-elle, en voyant Blanche dans son lit.

— Dites bien vite au médecin de monter, que madame est très mal, commanda Julie.

La domestique descendit lentement l'escalier, et le docteur le monta encore plus lentement.

Blanche, à la vue du médecin, ordonna à Julie de sortir un moment. Celle-ci hésita, fit quelques objections, mais Blanche réitéra son ordre, et Julie disparut. Elle chercha dans toute la maison M. Affaubert ; ne le rencontrant pas, elle descendit dans le parterre, le parcourut des yeux et bientôt entra dans

le bois d'acacias. Au fond d'une vieille grotte, formée de ces petits cailloux blancs comme le marbre, que roulent les torrents des landes, Julie trouva le vieux amoureux.

— Que demandes-tu ? dit-il avec humeur.

— Le médecin est dans la chambre de madame.

— Alors tu es une imbécille de l'avoir quittée, toi.

— Madame m'a ordonné de sortir.

— Il ne fallait pas lui obéir.

— J'ai eu peur qu'elle ne s'aperçût que je la trahis pour vous.

— Il y avait mille manières de lui expliquer en sa faveur ta désobéissance à sa volonté. Mais toi, qui as tant d'esprit et de ruse, ne vois-tu pas qu'elle va tout compter au médecin et l'intéresser dans sa cause. Si ensuite celui-ci va nous dénoncer !

— Mais le docteur est votre ami.

— Belle raison ! tiens, j'en perds la tête!

— Et moi donc !

— Toi, tu n'es qu'une bête! Et s'il m'arrive quelque mésaventure !...

— C'est sur moi que vous vous vengerez... n'est-ce pas?.. Allons, calmez votre colère, il n'y a encore rien de mal. Voyons, du sang-froid, de la prudence...

— Va dire au docteur que je désire lui parler, qu'il vienne me trouver dans ma chambre, je vais l'y attendre.

Il y avait plus d'un quart d'heure qu'Affaubert, inquiet, tourmenté, furieux, frappant des coups de poing sur les meubles, en tout semblable à un possédé, attendait le docteur, qui parut enfin.

— J'ai l'honneur de présenter le bonjour à M. Affaubert.

— J'étais impatient de vous voir, docteur; je me levais pour aller vous trouver.

— J'aurais été fâché, monsieur, que vous vous fussiez donné cette peine.

— Asseyez-vous donc, j'ai à vous parler, docteur.

— La jeune personne est bien maintenant, ce ne sera rien.

— J'en suis très content, cher docteur, car je tiens beaucoup à la santé de cette jeune fille.

— Et vous, M. Affaubert, comment allez-vous? Je vous trouve un peu changé; seriez-vous malade? Qu'est devenue cette fraîcheur, cet embonpoint merveilleux, qui faisait de vous un vrai jeune homme de vingt ans? d'honneur vous êtes malade!... Mais quelques soins vous auront bientôt remis. C'est l'affaire de huit jours.

— Ah! docteur, docteur, vous voyez les effets de l'inquiétude, du chagrin.

— La jeune personne est bien, je vous l'ai déjà dit. Elle n'a qu'une petite fièvre.

— C'est bien, docteur. Mais savez-vous qui est cette jeune fille?

— Mais... elle m'a dit que... Je pense que c'est une parente.

— C'est ma fille... vous comprenez... une fille naturelle... Vous n'ignorez pas que je n'ai jamais été marié. Mais personne ne connaît tout cela, et je ne veux pas que le bruit s'en répande dans le monde. Ma réputation...

— Oui... oui. Les préjugés sont encore si puissants.

— J'exige donc de vous le plus absolu silence.

— Le secret est un devoir de notre profession. Oh! si nous allions nous aviser de

révéler toutes les terribles choses que nous connaissons !...

— Vous savez, docteur, combien je suis riche et puissant dans Bordeaux, et même ailleurs ; que ne peut-on avec de l'argent? Vous savez que partout ma recommandation vaut de l'or ; vous savez que j'ai tant d'or que celui qui est mon ami peut se passer de toute recommandation, je dirais plus, de toute réputation?

— M. Affaubert, votre moindre volonté est pour moi un ordre inviolable.

— Je suis satisfait de vos soins, vous dis-je, docteur ; et j'ai pleine confiance en votre science profonde. Aussi, je ne veux plus vous payer vos visites vingt francs à la ville et cinquante à la campagne.

— Pardon, monsieur, c'est dix à la ville et quinze à la campagne.

— Je veux désormais, docteur, vous les payer cinquante francs à la ville et cent à la campagne. Alors ce sera un peu plus digne de vous et de moi, quoiqu'encore réellement au-dessous de votre mérite.

— Vos bontés me confondent, monsieur.

— Il faut, mon cher docteur, que chacun vive de sa profession. A propos, je vous dois quelques visites. Acceptez, docteur; c'est certainement trop peu pour vos soins et votre zèle.

Il lui donna un billet de mille francs. Le jeune médecin (car j avais oublié de dire qu'il était jeune et pauvre) accepta sans la moindre façon.

— Je suis bien reconnaissant; et vous pouvez exiger de votre serviteur, tout ce qu'il vous plaira.

— On ne saurait trop payer la santé.

— J'ai à faire une visite très pressée. Monsieur, je vous salue avec un profond respect.

— Adieu, docteur. Le secret...

— Soyez tranquille, monsieur.

Le médecin sortit. Affaubert se livra au regret des mille francs qu'il venait de donner. Son silence me coûte bien cher, pensa-t-il avec dépit, mais il sait tout.

Dans ce moment entra Julie pâle et toute tremblante.

— Ah mon Dieu ! dit-elle, qu'allons-nous devenir ? Elle a tout dit au docteur, et celui-ci lui a promis de la faire délivrer dès ce soir ; il lui a même dit que vous serez sévèrement puni. Elle s'attend à voir, avant demain matin, les gendarmes vous arrêter et la délivrer.

— C'est bien !

— Comment, c'est bien ?

— C'est bien ! c'est très bien !

— C'est très bien ! Ah !... vous trouvez cela très bien ? Mais vous n'entendez donc pas que le médecin lui a promis de vous faire arrêter, vous ?

— Bah ! j'ai deviné cela, et je lui ai lié la langue.

— Que voulez-vous dire ? Vous avez tort de plaisanter dans de telles circonstances.

— Je lui ai lié la langue, te dis-je.

— Au médecin ?

— Au médecin.

— Vous avez acheté son silence ?

— C'est cela. Il aime autant l'argent que toi.

Dans quel siècle maudit vivons-nous ? Tout le monde veut de l'argent !

— Vous enragez que les autres soient aussi fins que vous. Mais, je respire, car j'ai eu diablement peur. Vous en a-t-il coûté cher, mon pauvre vieux ?

— N'aie pas l'air de me railler, autrement, je te souffletterai. C'est toi qui es cause de cela ; si tu étais restée... Nous sommes délivrés de toute crainte du côté du docteur, mais Léon !... Il viendra peut-être dès demain nous assassiner. Il est si amoureux et si audacieux !... C'est une si mauvaise tête bretonne !...

— Il est à peu près certain qu'il va tout découvrir par le moyen de cet imbécille de de Pontac. Mais j'ai songé à ce péril et j'y ai trouvé un bon remède, moi.

— Tant mieux, ma petite.

Marie entra ; elle arrivait de la ville, où elle était restée assez longtemps, dit Affaubert ;

mais la jeune fille se mit à rire, et s'assit dans un large fauteuil, sans raconter où elle avait passé son temps après avoir été chez le docteur. Affaubert poursuivit donc sa conversation avec Julie :

— Quel est donc ton projet, Julie?

— Voilà... Il va peut-être vous paraître un peu hardi, mon projet; mais c'est cependant le plus sûr.

— Je sais que tu es fertile en idées heureuses. Voyons.

— Hé bien! voilà!... Il faut savoir en quel hôtel il est descendu.

— Et puis?

— Et puis, le faire empoisonner par une fille de l'hôtel.

— Oh! malheureuse! Quelle affreuse idée! s'écria Marie.

— Il vaudrait mieux, dit Affaubert, le

faire tuer en duel par quelque bon garçon qui lui chercherait une querelle d'Allemand. Cela serait plus noble.

— Mais avant que vous ayez trouvé votre bon garçon, et que celui-ci ait pu réussir à se faire provoquer en duel, Léon aura enlevé sa maîtresse, et vous aura fait jeter en prison, ou peut-être même poignardé de sa propre main; car vous le savez, s'il est doux et aimable, quand il veut; il est aussi bien redoutable dans sa fureur, à ce que j'ai entendu dire; puis, il se sentirait dans son droit... Avec un peu d'arsenic, au contraire, ce sera bientôt fait, et sans bruit encore.

—Mais; si c'est découvert, la guillotine!...

— Découvert! je saurai m'y prendre, moi; fiez-vous à moi.

— Voyons, explique-toi.

— Marie ne sera pas reconnue par

M. Léon, il y a trop longtemps qu'il ne l'a pas vue; et encore il ne l'a peut-être jamais vue que lesoir du dîner avec Morineau. Elle va donc tout de suite se rendre à l'hôtel où il est descendu. Mais il lui faut de l'argent pour gagner quelque domestique.

— Non, non, s'écria Marie. Je ne veux pas me mêler de cela. D'ailleurs, M. Léon me reconnaîtrait aussi bien qu'il te reconnus, toi, il y a quelques mois.

— Tu as peur? dit Julie.

— Oui sans doute, j'ai peur. Mais, quand je n'aurais pas peur, je n'en aurais pas moins horreur de ton abominable dessein. Tenez, monsieur Affaubert, je ne veux pas rester plus longtemps chez vous; je sens qu'il va nous arriver quelque grand malheur.

— Elle est trop lâche!.. pour nous aider, s'écria Julie. Eh bien! c'est elle que Léon

tuera la première. Qu'est-ce que je risque, moi, ne suis-je pas censée ici pour servir Blanche.

— Oh! répliqua Marie, tu sens bien que d'après ce que tu lui as dis ce matin, il découvrira ta trahison; moi, au moins je ne suis pas une traîtresse.

— Allez-vous vous quereller maintenant? dit Affaubert. Il faut nous décider à tuer ce soir, ou à être tués, tout au moins arrêtés, avant deux jours. Voilà notre position; nous ne sommes plus libres de nos actions.

— C'est cela même... Il nous faut tuer ou être tués, dit Julie : mais j'aime mieux le premier que le second. Je n'ai envie ni d'être poignardée, ni même d'être jetée en prison.

— Allons, Marie... reprit Affaubert; Julie a raison. Ne te fais donc pas prier.

— Je ne consentirai jamais à être une em-sonneuse.

— Tu ne seras pas une empoisonneuse, sotte, fit Julie, puisque tu porteras seulement de l'argent à un garçon de l'hôtel où est descendu Léon.

— Oh ! jamais ! jamais !

Julie réfléchit un moment, et s'écria tout-à-coup :

— Tenez !... je me charge de tout, moi. Léon peut m'apercevoir ; mais je suis encore plus fine que lui, et je saurai toujours me tirer d'embarras.

— Diablement fine et scélérate, tu es, va! fit Affaubert avec un rire satanique.

— Il n'y a pas de temps à perdre, je pars.

— Sois prudente; il y va de ta vie.

— Et de la vôtre ! Mais, c'est pour vous que je travaille; voyons donc auparavant

quelle sera ma récompense.

— Si tu medébarrasses de Léon, sans qu'il y ait aucun éclat, et que je puisse jouir ici en paix de sa jolie maîtresse, je fais ton bonheur.

— Je veux dix mille francs.

— Tu les auras.

— Donnez-moi un billet de banque pour la fille ou le garçon d'hôtel qui se chargera de la commission.

— Tiens, cinq cents. Je me ruine. Que cette Bretonne me coûte cher, grand Dieu !



CHAPITRE VII.

L'empoisonnement, le Châtiment.

Le lendemain matin, à dix heures, Julie n'était pas encore de retour. Affaubert mourait d'inquétude, il n'avait dormi de la nuit. Vers onze heures, le médecin vint voir Blanche, Affaubert ne le quitta pas un moment. La malade avait passé une bien mauvaise nuit, elle avait une fièvre brûlante et

son esprit était dans le délire. La physionomie du médecin fut bientôt couverte d'une teinte sombre et soucieuse qui n'échappa pas à M. Affaubert.

— Elle est donc bien mal ? dit-il, ne me cachez rien, docteur.

Celui-ci hocha la tête sans répondre.

— Que faire pour la sauver? reprit Affaubert d'une voix altérée.

— Je ne sais. Il faut attendre que la fièvre ait cessé ; nous verrons ce soir.

— Mais, d'ici-là ?

— Rien... Si... une chose... Car je m'aperçois...

— Qu'est-ce, docteur?

— Vous feriez sagement... je vous en demande pardon, monsieur... mais...

— Ah çà !... docteur, pourquoi cette hésitation ?

— Sortons, s'il vous plaît.

Quand ils furent sur l'escalier, Affaubert, dont la figure semblait avoir allongé de moitié, approcha son front pâle et ridé de l'oreille du médecin et lui dit à voix basse :

— Vous la trouvez donc très mal ?

— Très mal ! Elle a une fièvre intense!. . horrible.

— Votre remède ?

— Mon remède ?.. C'est... Mais pardonnez la franchise que m'impose ma profession.

— Sans doute.

— Eh bien ! c'est de ne plus paraître devant elle : je me suis aperçu qu'elle a jeté sur vous (et sans doute vous l'avez vu comme moi) un regard indigné, et qu'aussitôt son mal a redoublé. C'est peut-être une antipathie. Les antipathies sont quelquefois de bien redoutables effets.

— Mais quel remède aux antipathies ?

— Les antipathies sont les effets de causes morales et souvent inconnues même de ceux qui les éprouvent. Vous voyez que les remèdes à ces sortes de maladies ne peuvent regarder notre profession.

— Mais une antipathie ne peut occasionner la mort ?

— Par elle-même, non. Mais elle peut enfanter une maladie physique qui mène à la mort.

— Serait-il donc possible qu'elle en mourût ?

— Si la maladie continue ses progrès... je ne voudrais répondre de rien.

— Ecoutez, docteur... Vous savez quelle est cette jeune fille ; et je crois que tantôt nous nous sommes entendus.

— Je ne sais que ce que vous m'avez dit... que c'est votre fille naturelle.

— C'est bien, docteur. Cependant la jeune personne vous a dit elle-même que...

— Elle ne m'a rien dit, je vous le jure. Vos affaires me sont totalement inconnues.

— Il n'est pas besoin de dissimuler entre nous, docteur, et...

— D'ailleurs tout ce qu'on me dit d'étranger à ma profession, je l'oublie aussitôt.

— Je vous en félicite sincèrement, docteur. Vous êtes le plus honnête homme que j'aie connu.

— Ce soir, de bonne heure, je serai ici.

— Je ne serai point ingrat, docteur. La vie de cette jeune fille m'est presque aussi chère que la mienne.

— Dans quelques heures la fièvre va se calmer, soyez tranquille.

Il partit, et Affaubert retourna à la chambre de Blanche, mais il n'osa pas entrer; il

entr'ouvrit la porte et fit signe à Marie, qui était près de la malade, de venir, qu'il avait à lui parler. Celle-ci se hâta d'obéir, s'imaginant qu'Affaubert avait quelque ordre important et pressé à lui donner.

— Quoi donc? dit-elle, aussitôt qu'elle fut devant le vieux, qui sans dire un mot la regardait fixement.

— Julie?..

— Eh bien?

— N'est pas encore de retour?

— Je ne l'ai pas vue.

— Je suis dans une anxiété mortelle. Ma raison s'altère, mon cerveau se brise!.. Quelle fille audacieuse que cette Julie! Si elle a été découverte et arrêtée!

— C'est trop affreux aussi!... empoisonner un homme innocent, après lui avoir ravi la femme qu'il aime... Tenez, j'ai de

grands remords de conscience d'avoir contribué à l'enlèvement de cette dame.

— Mais il n'est plus temps, il faut songer à nous tirer de danger, et Julie a eu réellement raison d'agir comme elle a fait.

— Horreur! Vous êtes un vieux scélérat.

— Empoisonner un homme, c'est sans doute malheureux; mais, si c'est nécessaire...

— La guillotine sera peut-être aussi nécessaire.

— N'augmente pas ma frayeur. Déjà je ne vis plus... Une sueur glacée se répand à chaque instant sur tout mon corps.

Après cinq minutes de silence, pendant lesquelles Marie regardait, épouvantée, le visage blême, les lèvres convulsives, les yeux hagards de M. Affaubert, celui-ci reprit :

— Il n'y a cependant guère de quoi trembler... Nous ne sommes que trois dans le

secret et nous sommes aussi intéressés les uns que les autres à garder le plus profond silence. Puis, j'ai toujours été chanceux. La fortune m'a favorisé dans les plus périlleuses occasions. Au reste, tout viendrait à être éventé, que je me tirerais encore de là; mais il m'en coûterait cher. La moitié de ma fortune s'y engloutirait peut-être ; et c'est ce que je ne veux pas.

— Mais Julie, que ferait-elle ? Elle n'a pas d'argent.

— Elle s'arrangerait comme elle pourrait, je ne m'en inquièterais guère, sur mon honneur.

— Une mort infâme l'attendrait.

— C'est possible; mais aussi, depuis bientôt trois mois, elle a assez tiré d'argent de ma bourse. On ne gagne pas l'argent ainsi sans risque ni péril.

— Il vaut mieux être pauvre que de risquer ainsi.

— Point du tout, Julie a bien jugé : il faut risquer le tout pour le tout : la pauvreté est le plus grand des maux.

— Elle est au moins la source de bien des malheurs et des crimes. Car si Julie n'était pas pauvre, croyez-vous qu'elle eût jamais voulu...

— Et moi... tu t'imagines peut-être que je n'ai pas risqué plus d'une fois mon honneur et ma vie pour devenir riche comme tu me vois.

— J'avais bien ouï dire que presque tous ces gens qui s'enrichissent, tous ces millionnaires sont des... Ah ! la voilà ! on sonne en bas !

— Cours vite lui ouvrir. Son arrivée me rappelle à la vie. Je respire enfin.

C'était en effet Julie. Elle fut bientôt auprès d'Affaubert. Elle le salua d'un air délibéré ou plutôt effronté.

— Me voici ! dit-elle.

— Que tu as été longtemps ! Tu m'as causé bien de l'inquiétude ! Tout est-il fini heureusement ? Je tremblais qu'on ne t'eût arrêtée.

— Ah ! vraiment. C'est bien moi qui suis assez sotte pour me faire empoigner.

— Et si tu avais été trahie par la personne à laquelle tu t'es adressée pour l'empoisonner? dit Marie avec une sorte d'indignation.

— Pardienne, oui ! tu y es, toi, la belle ! Est-il possible qu'une pauvre diablesse, comme celle à laquelle j'ai eu affaire, ne se chargeât pas avec plaisir de ma commission, quand je lui présentais un billet de banque de cinq cents francs. Elle m'a, au

contraire, bien remerciée, et m'a recommandé de remercier pour elle ce bon M. Affaubert.

— Comment? tu lui as dit que c'est moi qui...

— Vous qui faites empoisonner, et qui payez.

— Mais c'est horrible !... c'est à en perdre la tête !... Et cette fille me connaît elle ?

— Qui ne connaît pas au moins votre nom, le nom du plus riche des négociants Bordelais ? C'est que... je vais vous dire : j'ai été forcée de tout déclarer à cette fille, parce qu'elle me connaît et qu'elle ne voulait pas croire que le billet de banque fût bon, venant de ma main.

— Mais c'est horrible !... c'est à en perdre la tête !... De sorte que, s'il y a quelque chose, c'est sur moi que cela retombera.

— C'est pour vous, pour vos plaisirs, pour votre amour enragé qu'on fait toutes ces belles choses ! et vous ne voudriez pas être là-dedans !... grand merci !...

— Ah ! dit tout-à-coup Marie, qui souffrait visiblement ; tu as pu trouver une femme assez scélérate pour empoisonner ce jeune homme si loyal, si beau, si aimable, si bon !

— C'est drôle cependant, répondit Julie, comme la bonne mine d'un jeune homme fait de l'impression sur les femmes et parle en sa faveur ! Elle n'avait pas trop envie de se charger de la commission, justement parce que Léon lui plaît beaucoup. J'ai cru un moment qu'elle ne me cèderait pas ; et, si je n'avais pas eu une somme de cinq cents francs, il se pourrait que... Mais c'est fait maintenant, ne t'inquiètes pas.

— Comme tu parles gaîment de ton

affreux crime ? Tu me fais frémir d'horreur !

— La belle affaire ! Si tu n'es pas contente, tant pis pour toi. Tu veux faire la sainte-ni-touche.

— Vraiment ? tu crois qu'il est déjà mort ? dit Affaubert retombé dans une plus grande terreur que celle d'où l'avait tiré l'arrivée de Julie.

— Quelle heure est-il ? fit Julie coquettement.

— Une heure, répondit Affaubert.

— Alors, il n'est plus en vie, repartit la fille. Il avait donné ordre qu'on lui servît à déjeuner dans sa chambre, à onze heures précises.

— Ah ! diable ! Mais es-tu convenue au moins de quelle manière elle s'y prendrait, cette fille ? car si c'est une imbécille !

— Bah ! Il n'y a pas besoin de beaucoup d'esprit pour mettre de l'arsenic dans les mets dont il doit manger. Je lui ai bien recommandé de desservir aussitôt qu'il aurait fini, et de jeter les plats et les verres dans l'égout qui passe sous l'hôtel.

— Ce n'est pas une mauvaise idée; mais le fera-t-elle? Il y a des filles si bêtes ! dit Affaubert, toujours transi de terreur.

— C'est le diable qui te suggère tant de ruses, reprit Marie.

— Oh ! ma chère, il faut être comme ça pour vivre aujourd'hui.

— Mais cette fille a-t-elle assez d'esprit pour bien exécuter tes ordres ? Réponds-moi, répéta avec rage le vieux juif.

— Ne tremblez pas, mon vieux, tout ira bien.

— Par tous les diables ! je ne suis pas

fâché que ce M. Léon, qui hier faisait tant le brave, s'en aille faire un petit voyage dans l'autre monde. En vérité, je m'imaginais déjà sentir son poignard dans ma poitrine.

— Eh bien ! c'est lui qui, à l'heure qu'il est, sent votre arsenic dans la sienne.

— Sainte Vierge, dit encore Marie, ne sois pas si gaie, je t'en prie, Julie ; tu me fais hérisser les cheveux.

— C'est que je suis contente d'avoir réussi. Et puis, je vous l'avoue, je veux par ma gaîté chasser la peur ; car, si je voulais aussi moi, m'abandonner à mon imagination, à mes idées, eh bien ! je serais comme vous, toute tremblante, toute bouleversée ; mais je sais me commander, moi, et chasser les sottes frayeurs.

— Il nous reste encore un sujet de crainte, dit Affaubert.

— Quoi donc?

— Le médecin vient de m'avouer que Blanche est en grand danger. Si elle allait mourir, que ferions-nous?

— Oui, reprit Marie, comment aller déclarer sa mort à la mairie, surtout après l'empoisonnement de M. Léon! Il faut quelquefois si peu de chose pour éveiller la justice, pour tout dévoiler, pour faire guillotiner!

— Si elle meurt, répondit Julie, on l'enterrera tout doucement, la nuit, au milieu du bois d'acacias.

— Diable! diable! tout cela est bien dangereux. Je sens le frisson de la fièvre me courir dans tous les membres. Depuis cinq jours, je n'ai pas dormi. Je suis saisi d'un froid mortel, et cependant il me semble quelquefois que tous les feux de l'enfer me dévorent! Que je souffre! que je souffre!

— On a bien raison de dire que la vieillesse rend poltron. Il y a dix ans vous n'étiez pas ainsi, je parierais, et tous les diables sortis de l'enfer ne vous auraient pas fait ciller.

— Sur mon honneur, je n'en ai, de la vie, fait autant qu'aujourd'hui. Oh! tu m'as fourré dans un abîme.

— Ne va-t-il pas me faire des reproches aussi lui ? Allez donc risquer votre vie pour servir les plaisirs des autres !

— Si tu ne m'avais pas toujours assuré que je viendrais à bout de triompher de Blanche, j'y aurais renoncé il y a longtemps.

— Tout au contraire, c'est vous qui souteniez que vous en triompheriez facilement. A vous entendre, il n'y a pas encore dix jours, pas une femme n'était vertueuse, pas une ne

pouvait vous résister. Vous m'avez forcée à favoriser votre passion, et maintenant vous voudriez tout rejeter sur moi. S'il arrive quelque malheur, c'est à vous qu'il faut s'en prendre. Vous êtes fou de cette femme.

— Tu dis vrai, j'en suis fou. Et plus je la vois près de méchapper, plus je l'aime. Si elle allait mourir après m'avoir coûté tant d'argent!.. tant d'ennuis!.. tant de frayeurs!.. de dangers!.. Si de plus nous allions tous trois être arrêtés, jugés et condamnés à mort!...

— Pour moi, je ne suis pour rien, Dieu merci, dans vos crimes, s'écria Marie.

— Tu en as fait ta bonne part, toi... Et vous, mon vieux, vous êtes un peu trop avare et trop poltron; vous n'êtes pas digne du nom d'homme. Jamais je ne vous aurais cru si lâche, si couard.

— Et moi, repliqua Affaubert avec colère, je ne t'aurais jamais imaginée si méchante. Il est vrai que toutes les filles de ton espèce sont ainsi.

— Vous êtes deux scélérats, dit avec indignation Marie.

— Voyez la bonne commère ! Mais, mon Dieu ! que c'est bête de nous faire des reproches l'un à l'autre. Nous ne valons pas mieux l'un que l'autre. C'est une affaire terminée ; qu'il n'en soit plus question.

— Je vais faire une petite promenade pour tâcher de recouvrer un peu de tranquillité.

— Et moi, dit Marie, je quitte cette maison maudite pour n'y jamais reparaître.

— Je te défends de sortir d'ici.

— Je me moque de votre défense.

En disant ces mots, elle salua Affaubert

avec ironie et partit. Celui-ci n'osa pas essayer de la retenir, et cinq minutes après, elle était déjà loin, fuyant de toutes ses forces vers la ville.

— Elle va peut-être nous dénoncer, croyant par là prouver son innocence, dit Affaubert. Que je suis donc niais de l'avoir laissée partir.

— Oh ! la coquine, poursuivit Julie, elle est capable de nous perdre.

— Je ne le crois cependant pas ; car enfin que deviendrait-elle. Elle n'a rien, pas même ses habits ; de plus elle m'aime un peu au moins, elle est ma maîtresse depuis si longtemps.

— Oh ! vraiment, elle vous aime ! Comme vous l'aimez.

— Bah ! elle reviendra bien vite. Mais toi, va auprès de Blanche, tâche de la consoler et de lui persuader qu'elle n'a

rien de mieux à faire que de m'aimer.

Julie se rendit auprès de Blanche; elle s'approcha sans bruit du lit de la malade, qui paraissait assoupie; elle s'assit et mille réflexions sinistres vinrent accabler son esprit. Il lui semblait entendre le galop des chevaux des gendarmes, qui venaient l'arrêter; elle voyait l'instrument du supplice se dresser pour elle, un frisson de mort parcourait ses veines, elle maudissait Affaubert, qui en lui prodiguant l'or et les promesses, l'avait insensiblement conduite de crime en crime jusqu'à l'empoisonnement; elle maudissait de Pontac qui l'avait amenée à Bordeaux pour l'y abandonner sur la voie de tous les vices; elle maudissait la couturière, cette maîtresse de Morineau, où elle avait été mise en apprentissage, et où les premiers exemples des vices lui avaient été donnés.

Cependant Blanche se réveilla et s'assit dans son lit ; elle promena un regard fixe par toute la chambre et sans apercevoir Julie, elle s'écria :

« Il n'est point ici !... c'est donc encore un rêve !... toujours des rêves !.. »

Elle baissa la voix et continua d'un ton lugubre : « Il m'avait cependant bien semblé l'entendre tantôt, mais était-ce bien tantôt ?... n'était-ce pas hier ?... non... non... c'était tout à l'heure... pendant mon sommeil... Je reconnaissais sa voix mâle et fière; elle me venait de l'escalier... Il prononçait mon nom... il semblait menacer... sa voix devenait terrible !.... Je m'imaginais aussi distinguer la voix hypocrite du monstre odieux... oh ! oui... oui... c'étaient bien les paroles de mon vertueux époux !.. mon âme tressaillait d'aise et de joie !... s'il était caché

ici pour me surprendre... qu'un ange l'eût introduit secrètement sous son aile invisible!... Mais que je suis folle et malheureuse!... j'ai donc oublié qu'il est mort!... oui... il est mort!... »

Elle apercut alors Julie : « Vous voilà ma pauvre Julie? Je vous croyais perdue aussi vous!... Je vous ai tant demandée depuis hier!... J'avais près de moi cette méprisable fille Marie, qui a aidé le monstre à m'enlever pour m'enfermer ici. Elle me disait toujours cette misérable que vous étiez sortie. Où étiez-vous donc, ma tendre amie?

— Je n'étais pas sortie, madame, j'étais malade, malade comme vous, et je ne pouvais venir auprès de vous, car j'y serais venue malgré ma maladie; mais le monstre m'avait renfermée et ce n'est que maintenant qu'il m'a laissée sortir...

— Chère Julie, que ne puis-je récompenser votre dévouement? Vous êtes pâle, je vois bien que vous êtes malade. Je ne puis vous laisser en mourant que mes habits et mes bagues. Tenez, je vous donne ces trois bagues, prenez-les tout de suite; je vais mourir. Cette autre je la garde, je veux qu'elle soit enterrée avec moi, je l'ai reçue de Léon. Je n'ai rien de plus à vous donner qu'un peu d'argent qui me reste et que vous trouverez dans l'armoire de ma chambre. Vous direz à madame la maîtresse de l'hôtel comment je suis monté; vous la prierez de tout raconter à Léon, quand il reviendra. Dieu qui a vu vos bonnes actions vous récompensera, ma Julie; il vous récompensera comme vous le méritez. Dieu est si juste et si bon!

— J'espère toujours en lui, madame.

Blanche commença à s'habiller.

— Pourquoi voulez-vous vous lever, madame ? Vous avez la fièvre. Restez dans votre lit.

— Vous ne voyez donc pas que je veux mourir le plus vite possible. Puis je veux voir si Léon n'est pas sur l'escalier. J'ai entendu sa voix pendant mon sommeil...

— C'est le délire de la fièvre, madame, votre raison est troublée. Comment voulez-vous entendre un mort ?

— Non !... non !... Vous croyez que c'est le délire !... Je l'ai bien entendu ! Oh ! qu'il était doux, ce délire !

— Vous savez qu'il est mort. C'est sur le journal.

— Oui... mort !... mort !... c'est sur le journal... Sa voix me venait du ciel, où il est maintenant... oh ! oui... oui...

— Vous vous faites du mal, avec ces idées. Madame, ayez pitié de vous-même, et ne pensez plus qu'à vous guérir.

— Mais je vous dis que je veux mourir, moi. Je veux aller trouver mon bien-aimé ; il m'appelle. C'est dans le ciel que les âmes, délivrées de la matière, s'aiment d'un amour tout spirituel, brûlent d'un feu tout divin. C'est là que, plongées dans une mer d'ineffables joies, d'enivrantes amours, les âmes vivent dans les transports les plus délicieux de la sainte contemplation de leurs beautés, de leurs vertus, de leurs perfections mutuelles. O délire sacré des anges ! ô divine extase des bienheureux !... Je vais donc bientôt voir mon bien-aimé ! Qu'il doit être éblouissant de gloire et de lumière !... Mais je le reconnaîtrai bien !... Il doit briller au milieu des anges... Nous allons habiter tous deux au-

dessus des blanches nuées, au-dessus des voiles bleus de la nuit. Le moment de ma délivrance approche, je le sens; l'heure de la béatitude va sonner pour moi.

Quelle fièvre!... pensait Julie; elle n'a plus sa raison.

— Vous souffrez, madame, n'est-ce pas que vous souffrez beaucoup?

— Je suis bien contente! je vais mourir... C'est mon unique vœu. Mon Dieu! mon Dieu! rappelle mon âme à toi!.... Je veux mourir..... je ne prendrai plus de nourriture..... non..... rien...rien!..... Mais cette agonie sera trop lente, ô mon Dieu! Brisez ce corps fragile, aspirez mon âme dans votre sein où repose Léon.

— Quelle abominable résolution, madame? oh! madame, abandonnez-la, cette résolution, je vous en prie.

— Léon est au ciel; il faut que j'y vole. Qui pourrait me retenir sur la terre? Dieu et mon Léon sont là-haut. Figure-toi, Julie, la félicité des célestes palais. Là, nulle autre occupation, nul autre désir que d'aimer, de chérir des êtres purs, saints, éblouissants de beautés, de grâces; des êtres tout sympathie, tout amour; là, toujours des brises tièdes et embaumées... toujours une harmonie tendre et voluptueuse... toujours des extases divines... Oh! je veux mourir, je veux mourir!

— C'est la fièvre!... c'est le délire, madame... Vivez donc plutôt pour être heureuse, restez ici avec ce pauvre M. Affaubert, qui vous affectionne tant. Si vous le trouvez trop laid pour l'aimer, faites au moins un peu semblant. Alors vous serez riche, contente, heureuse. Il est meilleur que vous ne croyez.

— Vous blasphêmez ! vous me torturez le cœur, me déchirez les entrailles... Moi, qui vous croyais vertueuse !

— Mais certainement, madame, je suis vertueuse. Alors, faites donc comme vous l'entendez.

— La mort !... je veux la mort ! Qu'elle est belle, qu'elle est douce !... Ces révélations mystérieuses auxquelles j'avais tant de foi, qui m'annonçaient toujours que je *le* reverrais bientôt.... ce souffle prophétique de l'esprit saint, qui me soutenait dans mes heures d'ennui et de ténèbres... ces rêves magiques où je *le* voyais, le pressais sur mon sein !... toutes ces voix surnaturelles qui me parlaient, qui me parlent encore, sont des clartés célestes, des rayons divins..... Mais longtemps je les ai mal comprises, ces sublimes révélations, j'étais encore aveuglée

par les noires ténèbres de cette vie terrestre... Oh ! je les comprends aujourd'hui... Je comprends que c'est dans une vie plus pure, plus délicieuse, au ciel, au milieu des anges, que notre sainte union doit s'accomplir..... Je vous le jure, Julie, l'heure si tardive, si longtemps appelée par mes soupirs et mes larmes, l'heure de ma délivrance est venue... Le voilà !... ô mon Léon !...

Léon entrait en effet !... Par terreur, Julie se cacha le visage dans ses deux mains ; Blanche à demi vêtue, s'élança de son lit ; elle jeta ses deux bras autour du cou de son amant et ne put dire que ces mots :

— Mon époux adoré !... Après un long silence pendant lequel on n'entendait que de convulsifs embrassements :

— Je te retrouve donc, après tant de recherches, tant de peines, tant de dangers,

ma chère Blanche ! Mais que tu es différente de ce que tu étais à mon départ : tu étais vierge alors, vierge immaculée..... Aujourd'hui tes lèvres sont souillées ; elles se sont laissé approcher par des lèvres infâmes.

— Aujourd'hui, comme à ton départ, ton amante est chaste et pure ; mais elle a bien souffert !... Les piéges, les dangers se sont multipliés sous ses pas ; un horrible démon la retient prisonnière ici depuis cinq jours.

— Serait-il possible ?... ô ciel ! on m'aurait trompé !... la calomnie...

Oh ! oui..... ta Blanche, est toujours digne de toi, mon Léon. Les flatteries, les promesses les plus magnifiques, les menaces, rien n'a pu corrompre sa fidélité, son amour.

— Oh ! que tu fais de bien à mon âme !

Je crois en toi, sublime amie ! Ah ! tu n'es plus une jeune fille ordinaire. Tu es une créature céleste, revêtue de tous les prestiges de la sainte pudeur, de l'angélique chasteté ; tu es une héroïne sanctifiée par la souffrance, par le martyre.

— O mon bien aimé ! que de larmes j'ai versées !..... Pourquoi ne m'as-tu point écrit? Si tu n'avais paru à l'instant, j'allais mourir.

— Que de lettres je t'ai écrites !... Mais tu ne les as pas reçues ; je n'ai point non plus reçu les tiennes.

— C'est Affaubert qui les a interceptées.

— Machination infernale !... Je le vois, mon bel ange, le crime avait juré ta perte, mais le ciel a déjoué le crime.

— Ce malheureux homme a eu recours à toutes sortes d'artifices pour me perdre : il

m'a présenté à lire un journal, où se trouvait un affreux récit de ta mort. J'allais mourir pour te rejoindre au ciel, où je te croyais.

— Remercions le ciel qui nous fait triompher des trames formées contre notre amour.

A ces mots, ils tombèrent tous deux à genoux sur le parquet, et, les bras de Léon entrelacés autour de la taille de Blanche, les mains de Blanche élevées tremblantes vers le ciel, ils remercièrent Dieu de ce qu'il faisait pour eux :

— Dieu, père de l'amour, qui nous rend heureux, protecteur des âmes pures, ma belle maîtresse et moi, nous te rendons nos actions de grâces, nous conserverons toujours le souvenir de ton bienfait.

Voilà ce que prononça le jeune homme

d'une voix accentuée, pendant que Blanche, les yeux élevés vers le ciel, pleurait de joie. Ils se relevèrent, et Léon, d'une voix brève et stridente :

— Quelle terrible vengeance il me reste maintenant à tirer du coupable ! Voilà le poignard qui doit... .

— Léon, mon tendre ami, mon époux adoré, pardonne-lui ! N'ensanglante pas ce beau jour, laisse à Dieu le soin de le punir. Mais comment as-tu pu découvrir que j'étais ici ?

— Dieu, Dieu a tout fait. Car moi, hélas! croirais-tu qu'hier matin, je suis venu ici ? Je suis venu rendre l'argent que je devais depuis si longtemps à l'homme qui te retenait prisonnière. Je te croyais retournée à ton village et je voulais partir... Cependant une voix du ciel me criait que tu n'étais pas

partie et que j'allais bientôt te revoir.

— Je ne m'étais donc pas trompée ! Quoique dans l'accès de la fièvre et du délire, j'avais reconnu ta voix sur l'escalier.

— Oui... je suis venu hier..... L'homme coupable était tremblant, et je n'ai pas compris...

— Ton cœur ne t'a pas dit que là, à dix pas de toi, ta Blanche était mourante !

— Hélas ! quand l'heure de Dieu n'est pas venue... Mais écoute, bel ange : tu ignores combien ton Léon a été près du tombeau, il y a deux heures.

— Que dis-tu ?

— Je suis rentré vers onze heures à l'hôtel de Nantes ; j'allais me mettre à table, pour prendre quelque nourriture, quand la fille qui devait me servir s'est approchée de moi toute tremblante, et m'a présenté un sac

d'argent : Voilà, m'a-t-elle dit, ce qu'on vient de me donner pour vous empoisonner.

— Mon Léon !...... c'est lui, c'est le monstre !...

Elle se jeta au cou de son amant et couvrit ses lèvres, son front, ses yeux de mille baisers.

Julie, qui jusque-là était restée immobile et comme pétrifiée, fit quelques pas vers la porte comme pour s'échapper. Ce mouvement attira l'attention de Léon, qui ne s'était pas même aperçu de sa présence ; alors il jeta sur elle un regard menaçant et lui dit :

— Restez-ici, vous.

Julie encore plus épouvantée, parce qu'elle comprit que son affreuse conduite était dévoilée, voulut fuir malgré la défense de Léon, mais celui-ci la saisit par le bras

et la serra comme un étau ; elle poussa un cri aigu.

— Taisez-vous , dit Léon d'une voix sourde , étouffée ! C'est vous qui avez apporté l'argent pour payer ma mort. Vous vous êtes dite envoyée par Affaubert et Blanche elle-même. Répondez.

— Lâchez-moi !... Lâchez-moi !... vous me meurtrissez, méchant homme.

A ce mot de méchant homme, la colère de Léon ne se contint plus, il tira un poignard et le levant sur la tête de Julie !

— Avouez votre crime !

— Tu es dans l'erreur Léon !

— Non... non... Avouez votre crime, scélérate, ou ce fer...

Julie vaincue par la terreur et la voix de sa conscience, se laissa tomber aux genoux du jeune homme et s'écria :

— Pardon!.. Pardon!.. Oui... oui... j'ai voulu vous empoisonner.

— O Julie! quel attentat! Quel mal vous avait fait mon jeune époux!

— Vous avez trahi ma Blanche, continua Léon, le fer toujours levé sur elle, vous vous êtes vendue à l'infâme vieillard? Confessez tous vos forfaits...

— Oh! pardon! pardon! Je suis une malheureuse, une abominable femme!... J'ai trahi votre Blanche... C'est moi qui l'ai livrée à monsieur Affaubert... Mais ayez pitié de moi; pardon! pardon!.. Je ne veux pas mourir!.. pardonnez-moi!

— Recevez, fille traîtresse et corrompue, le trop juste châtiment de vos crimes.

Il abaissait son poignard pour percer le sein de la coupable fille, mais Blanche s'élança et arrêta son bras.

— Pardonne lui, Léon, je t'en conjure, laisse-la vivre; abandonne-la à ses remords. Je lui pardonne, moi qu'elle a voulu plonger dans l'abîme du vice, moi qu'elle a tant fait souffrir.

— Tu le veux, bel ange! qu'elle s'enfuie alors de ma vue.

Il laissa tomber le long de sa cuisse la main armée du fer aigu. Julie disparut comme une biche légère qui échappe au couteau du chasseur.

— Merci!.. Mon Dieu!.. Merci! mon ami est toujours généreux!..

— Mais, dit Léon les yeux toujours étincelants de fureur et d'indignation, où donc est l'homme exécrable? Que je soulage mon cœur altéré de vengeance!.. Où est-il?.. oh! il n'échappera pas, lui!..

— Mon âme est inondée de joie, mon bel

amant, ne va pas l'attrister par une vengeance inutile. Le châtiment du crime n'appartient qu'à Dieu.

— Ange d'amour et de vertu! divinité sur la terre, divinité égarée par les sentiers des hommes pervers, que ta douce voix a de puissance sur mon cœur!

— Sortons d'ici, ce parquet me brûle les pieds, la vue de ces murs me fait mal. Nous devrions déjà être loin.

— Tu le veux?... Allons, abandonnons-les à leurs remords, qui sans doute seront bien poignants, à leurs frayeurs, qui doivent être bien cruelles.

Il prit Blanche par la main et sortit. Mais sur l'escalier ils rencontrèrent Julie, qui revenait levant la tête, et Affaubert, qui affectait de cacher, sous un noir masque de sang-froid, une rage concentrée et délirante.

— Monsieur, dit celui-ci à Léon, je ne pensais pas avoir si tôt l'honneur et le plaisir de vous revoir chez moi.

— Vous aviez confiance au poison que vous m'aviez envoyé?

— On vous a fait des contes, monsieur... en les croyant vous attaquez mon honneur. Ou plutôt vous êtes vous-même l'auteur d'une telle calomnie.

— Des contes!.. moi, l'auteur d'une telle calomnie!..

Et cette jeune femme?.. quel monstre hideux, la tenait ici captive?.. quel infâme vieillard voulait à l'aide de la menace et de la violence la souiller?

— Vous ne savez ce que vous dites; on vous a perfidement trompé, monsieur. Cette jeune fille n'est nullement captive ici. C'est elle-même qui a voulu venir habiter ma villa.

Elle la trouvait si délicieuse, elle s'y plaisait tant !.. disait-elle.

— L'imposteur ! s'écria Blanche en l'interrompant.

— C'est vrai ! c'est vrai, répéta l'effrontée Julie.

— Elle trouvait dans mon oasis solitaire, poursuivit Affaubert, des plaisirs jusqu'ici inéprouvés à son âme tendre et amoureuse.

— Oh ! le vil scélérat ! dit Blanche toute tremblante.

— Arrêtez, monsieur ! s'écria Léon d'une voix tonnante, n'ajoutez pas à vos crimes, la lâcheté, la bassesse de la calomnie, ou votre mort...

— Croyez-vous me faire peur, jeune étourdi? répliqua Affaubert, affectant toujours la plus parfaite tranquillité.

— C'en est trop !.. Tu as voulu, Blanche,

que je lui pardonnasse sa brutale conduite à ton égard et son atroce attentat à mes jours; j'ai cédé à ta généreuse prière. Mais tu ne peux exiger que je me laisse lâchement insulter! A ces mots, que Léon prononca d'une voix saccadée, en fixant les yeux sur son amante, il tira son poignard et fit un pas vers Affaubert.

— Ah ! mon bon ami, ne souille pas ta main du sang de ce monstre !

— Vous avez tort, monsieur, dit Affaubert, s'efforcant toujours de se montrer calme, mais tremblant malgré lui ; vous avez tort de vous laisser emporter par la colère... pour si peu de chose. Car enfin, parlons sans détour : cette jeune fille était votre maîtresse il y a quelques mois, c'est vrai: mais il est vrai aussi que depuis elle s'est donnée à moi; et, pourquoi vous le cache-

rais-je? aujourd'hui elle est la mienne.

— Monsieur Affaubert dit la vérité, ajouta Julie.

— Tu ne les crois pas, mon Léon? dit Blanche.

— Les démons de l'enfer sont moins méchants que toi, hideux vieillard, dit Léon, en s'approchant une seconde fois d'Affaubert et le menacant de son arme.

— Par l'amour qui unit nos âmes, par le ciel qui t'a sauvé de la mort et t'a envoyé me délivrer, ne lui fais pas de mal, mon ami! Sortons de cette maison.

Elle entraînait son amant, qui paraissait au paroxysme de l'indignation et de la colère.

— Vous ne sortirez pas d'ici mademoiselle, vous m'appartenez, dit Affaubert. Et, vous, monsieur, veuillez quitter ma maison surle-champ.

Déjà le jeune homme et sa belle amante avaient descendu l'escalier, ils avaient presque franchi le vaste et superbe vestibule aux colonnes et aux dalles de marbre blanc, ils allaient sortir, quand Affaubert, dont la rage ne pouvait plus se contenir, s'écria :

— Si je ne l'ai pas; toi non plus, tu ne l'auras pas.

Et il tira de sa poche un petit pistolet double qu'il déchargea sur Blanche. La jeune femme tomba, et le meurtrier dirigea aussitôt son arme sur Léon. Celui-ci, prompt comme l'éclair, saisit de la main gauche l'arme d'Affaubert, et de la droite, il lui plongea son poignard dans le cœur. Affaubert tomba, baigné dans son sang. Léon se jeta sur le corps de son amante, qu'il croyait morte :

— Blanche !.. Blanche !..

— Léon !..

— Tu n'es pas morte !.. cher ange !..

Il l'avait déjà relevée. Elle était toute sanglante.

— Tu es blessée ?

— Je ne sens rien.

Cependant Léon déchirait les vêtements de son amante pour voir la blessure et arrêter le sang. La balle n'avait qu'effleuré l'épaule de la jeune femme.

—Oh ! mon Dieu!.. soyez béni ! Un ange a détourné la balle... Il visait au cœur ! Il paraissait calme et de sang-froid ! Oh ! l'exécrable, l'infernal homme !

Affaubert était étendu sur la dalle de marbre et paraissait aussi froid qu'elle.

— Il se serait répenti, dit Blanche, en jetant sur lui un regard de pitié... Il fallait l'épargner.

— Mais je te croyais morte, et il allait me tuer moi-même.

— O mon Dieu ! mon Dieu !

— Ne plains pas ce démon d'impureté. Ses atroces forfaits sont retombés sur sa tête. C'est Dieu qui l'a frappé par ma main.

Ils sortirent.

Affaubert n'était pas mort ; mais dangereusement blessé. Cependant, dès qu'il n'entendit plus la voix de Léon, il se leva, chercha du regard le cadavre de Julie ; mais il se vit absolument seul. Julie avait pris la fuite. Il se rendit avec peine à la cuisine, où il trouva la cuisinière occupée de son dîner ; elle n'avait pas entendu l'explosion du pistolet.

Affaubert pressait de toute sa force son mouchoir de poche sur sa blessure, pour arrêter le sang !.. La cuisinière s'empressa de

bander la plaie, et de conduire le blessé dans sa chambre. Après l'avoir couché, elle chercha partout le seul homme qu'il y eût dans la maison, le domestique qui était en même temps jardinier et gardien de la villa qu'il habitait toujours. Elle ne le trouva pas, et ainsi ne put envoyer sur-le-champ chercher le médecin. Affaubert, quoique mourant, jurait horriblement dans son lit et s'abandonnait aux accès d'une rage frénétique; il mordait ses draps et ses coussins, il se rongeait les poings. Il n'eut la visite du médecin que le lendemain dans la matinée.

Le docteur dit la blessure fort dangereuse, sinon mortelle. Affaubert défendit qu'on parlât de son état à personne; il craignait avec raison que la justice, au lieu de le venger, ne le punît.



CHAPITRE VIII.

Blanche voit la Comtesse.

A peu de distance de Bordeaux, Léon trouva un fiacre vide qui rentrait à la ville; il y monta avec Blanche. La jeune femme perdait beaucoup de sang, quoique sa blessure ne fût pas dangereuse. Léon avait son gilet, sa chemise, sa cravate ensanglantées. Le cocher pensa que c'était quelque amant

jaloux qui avait surpris sa maîtresse en faute, et l'avoir punie trop sévèrement.

— Rue de Rohan, n°.... dit Léon d'une voix brève. C'était la demeure de M. F**.

A la vue du sang qui couvrait les deux amants, le père F** fit deux pas en arrière :

— Je vous l'ai dit, s'écria-t-il, je vous l'ai dit, mon fils; l'amour est la plus furieuse des passions ; il conduit à tous les crimes, à l'assassinat même.

— Oui, mon père, je suis un assassin! mais non un coupable.

— Pauvre fou! dit le père, en levant les mains vers le ciel, il est assassin et il se croit innocent!.. Ô mon Dieu! vous l'avez abandonné!...

— Non, mon père, je ne suis pas coupable!.. Un vieux scélérat, abusant du nom d'ami, avait, pendant mon absence, enlevé

ma bien-aimée ; il la tenait en prison dans sa maison de campagne. Le misérable !.. il voulait la forcer à violer les serments d'amour qu'elle m'a faits, la déshonorer, la souiller !.. Il a voulu l'assassiner ! Voyez, mon père, voyez !.. (et il débanda la blessure, d'où le sang coula.)

— Que de crimes ! C'est un bien grand pécheur, cet un homme ! Mais vous...

— Moi, répartit Léon avec colère, moi !.. Il a failli me faire empoisonner aujourd'hui même... Moi !.. Il a voulu décharger sur moi un pistolet ; et si mon poignard...

— Vous l'avez tué, malheureux ?

— Pouvais-je, sans infamie, sans péril... Oh ! que j'aurais été lâche !..

— Il est mort ?

— Je le crois.

— Et vous, ma fille, dit le père, en s'a-

dressant à Blanche, vous, une jeune femme que Dieu a revêtue de tant de grâces, dans quel gouffre de crimes, de déshonneur et de misères, vous avez entraîné cet insensé!.. Oh! vous avez raison! Pleurez, pleurez!.. Vos yeux n'ont pas assez de larmes pour tant de péchés, occasionnés par votre fatale beauté!.. Pleurez, ma fille, pleurez!.. La source de tous les malheurs de ce jeune homme, ce sont les formes trop gracieuses dont la nature a paré votre corps.

Blanche fondait en larmes. Le père, ému jusqu'au fond des entrailles, roulait deux gros pleurs sous ses cils longs et épais; mais Léon debout se tenait ferme, la tête haute, les yeux brillants de colère.

— Eh bien! mon père, dit-il, vous allez nous marier.

— Etes-vous préparé au sacrement au-

guste, mon fils? Le sang humain souille encore vos mains, votre visage, vos vêtements! La justice va peut-être venir vous saisir ici, chez moi... Vous oubliez tout... tout!... Vous ne voyez que l'objet de votre passion. Songez donc plutôt à vous soustraire, si c'est possible, à la vindicte de la loi, qui, ne voyant que le fait matériel, vous frappera peut-être, sans faire attention aux crimes de celui qui est tombé sous votre poignard.

— Que je me cache, mon père!

— Certainement; car, malgré votre bon droit, craignez, non pour votre vie, sans doute, mais pour votre liberté.

— Eh! que deviendrait Blanche?

— Jusqu'au jour où il vous sera permis de la recevoir des mains d'un prêtre au pied du saint autel, qu'elle entre pensionnaire dans quelque sainte maison de religieu-

ses ! Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur, s'il plaît ainsi à Léon.

— Il le veut. N'est-ce pas, mon ami ?

— Vous nous marierez aussitôt que les circonstances le permettront ?

— Oui, mon fils.

— Alors, je veux ce que vous voudrez.

— Mais je n'ai que peu de jours à rester à Bordeaux.

— C'est une fatalité !

— Je vous recommanderai à des protecteurs puissants. Mais jusqu'au jour où vous pourrez recevoir la bénédiction conjugale, priez le Saint-Esprit de vous éclairer ; car si Dieu ne vous appelle pas au mariage, s'il a sur vous de hauts projets, ainsi qu'il m'a toujours semblé !... Et vous, Mademoiselle, priez aussi. Je vais moi-même vous conduire au couvent du Sacré-Cœur ; là, vous pour-

rez vivre dans la retraite et la prière.

— Mais, mon père, je ne pourrai vivre sans la voir !

— Je veux bien condescendre à votre faiblesse, mon enfant : je préviendrai la supérieure que chaque jour mademoiselle sortira deux heures, dans l'après-midi. Elle pourra donc aller vous voir. Mais vous, mon ami, où allez-vous demeurer?

— Chez madame la comtesse de Valiasco.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle est restée à son château?

— Hier, en sortant d'ici, je l'ai trouvée, qui, dans sa voiture, m'attendait à votre porte.

— Mon pauvre ami, votre vie semble remplie de hasards romanesques. D'où madame la comtesse savait-elle que vous étiez chez moi?

— Elle assistait à votre sermon, et vous avez que, grâce à un sot, je fus remarqué de tout le monde. Madame la comtesse me fit suivre par sa caméristé, et aussitôt qu'elle sut que j'étais ici, elle vint m'attendre à la porte.

— Mais, mon fils, d'après ce que vous m'avez raconté, il n'est pas prudent...

Le père F*** s'arrêta et jeta un regard inquiet sur Blanche, qui écoutait avec avidité et paraissait déjà en proie à de tristes et jalouses idées. Léon comprit le père, et répondit :

— Je ne serais pas en sûreté ailleurs, et j'ai pris une telle résolution... Dès que les circonstances me le permettront, je vous promets que je quitterai l'hôtel de la comtesse.

— Vous savez combien vous êtes faible,

et vous vous exposez aux plus imminents périls. J'ai un pressentiment que de nouveaux malheurs vous menacent. Serez-vous donc toujours le plus imprévoyant, le plus imprudent des enfants ?

— J'ai promis à madame la comtesse de terminer l'éducation de son fils.

— Vous aurez besoin, je crois, de plus de fermeté que... Mais Dieu a ses vues, et toute notre prudence n'est que misère.

M. F**, après avoir embrassé Léon, le congédia. Il conduisit lui-même Blanche au Sacré-Cœur ; il la recommanda à la supérieure, qui fut enchantée de la jeune fille et très-vaine de la visite du fameux prédicateur. M. F** garda un silence absolu sur tout ce qui concernait Blanche.

Il commençait à faire nuit quand Blanche entra au couvent ; une demi-heure après,

elle était seule dans une chambre propre et gracieuse. Elle s'assit près d'une petite table et se mit à repasser dans sa mémoire tout ce qui lui était arrivé depuis le matin. Quel événement heureux et lugubre à la fois! Quel avenir sombre semblait encore l'attendre! Affaubert était-il mort?... Oserait-il, lui, le seul coupable, avoir recours à la justice?... Et l'infâme Julie, cette hideuse traîtresse! Léon avait failli être empoisonné!... O Dieu! que serait-elle devenue, *elle*, entre les mains de l'horrible vieillard!... Mais pourquoi Léon avait-il laissé la comtese à son château?... Pourquoi celle-ci l'avait-elle fait suivre par sa femme de chambre, et était-elle allée l'attendre à la porte du père F**?.. Elle avait donc un intérêt puissant à courir après lui!... Que voulait dire le père F** en parlant du péril auquel s'exposait Léon en

rentrant chez la comtesse?... Que Léon avait-il donc raconté au père?... Ensuite elle voit son père lui reprocher sa mort, car il est mort!.. Elle pleure sur cette image funèbre. Voilà pour la millième fois la mère de Léon! Quelle figure pâle et résignée!... Les pleurs ont tracé deux sillons sur ses joues!... Pauvre femme! elle lui dit toujours comme autrefois : « C'est toi, jeune fille sans pudeur, c'est toi qui as détourné mon fils de la bonne voie : sans toi il aurait été un savant prêtre!.. Je te maudis jeune insensée!... ta figure m'est odieuse, ton âme est souillée!... » La malheureuse Blanche revient encore à la comtesse. Elle avait cru connaître l'angoisse qui torture, l'amertume qui noie; mais elle s'aperçoit qu'elle n'a jamais réellement connu le plus grand, le poignant des maux de l'âme, la jalousie, qui brûle comme le feu

de l'enfer sans consumer sa proie. Vers deux heures, Blanche se mit au lit; mais les plus effrayantes images tourmentèrent son sommeil : elle vit Léon dans les bras de la comtesse!

Selon la convention, le lendemain Blanche se rendit à l'hôtel de la comtesse et demanda au concierge la chambre de M. Léon. Celui-ci lui dit avec un sourire malin :

— La chambre de monsieur Léon?... Je vais vous y conduire *madame*. C'est sans doute votre frère, *madame*? Vous lui ressemblez parfaitement!

Blanche rougit et ne répondit point.

— Il paraît fort triste, monsieur Léon, reprit le concierge ; je ne sais ce qu'il lui est arrivé, mais.... Madame la comtesse aussi elle, a l'air inquiet. Pichard, l'homme de confiance de madame la comtesse est sorti

hier soir à dix heures pour ne rentrer que ce matin. Il règne un air de mystère dans tout l'hôtel. Sans doute madame n'en sait pas plus que moi là-dessus ?

— Je vous prie, monsieur, de me conduire chez monsieur Léon, répondit Blanche d'un ton sec. Le concierge marcha avec humeur devant elle ; arrivé à la porte de Léon, il sonna brusquement. Blanche entendit un pas léger avec un frôlement de robe ; le cœur de la pauvre enfant battit bien fort. La porte s'ouvrit. et parut aux yeux étonnés de la jeune fille, la plus majestueuse beauté qu'elle eût jamais vue. C'était la comtesse qui, brûlant de voir sa rivale, était venue l'attendre et avait, malgré Léon, voulu ouvrir elle-même. Blanche fut saisie d'un tremblement subit qu'elle ne put maîtriser entièrement.

— Entrez, lui dit la comtesse d'une voix

adoucie et triomphante, entrez, charmante petite.

Blanche entra gardant un silence plein de dignité. Léon s'avança au devant d'elle, lui donna un baiser et lui dit, sans paraître faire attention à la comtesse : — Nous sommes sauvés, Affaubert n'est pas mort ; il n'a pas osé me dénoncer à la justice.

— Non, dit la comtesse d'un ton où perçait le dépit, il n'est pas mort ; il n'a pas osé avoir recours à la justice ; il paraît même vouloir empêcher que le bruit de cette affaire ne se répande. C'est en effet très-prudent à lui ; il est seul coupable.

La comtesse faisait de vains efforts pour dissimuler. Il était visible que l'accueil que Léon venait de faire à Blanche avait ému l'Espagnole jusqu'au fond de l'âme. Elle s'assît, fit asseoir Blanche près d'elle et Léon se

plaça en face des deux femmes.

Pauvre Blanche!... Elle avait tant de choses à apprendre de la bouche de son amant, elle avait tant de choses à lui raconter!.. Elle voulait surtout lui ouvrir son cœur sur les soupçons jaloux qu'elle avait conçus depuis l'entretien avec le père F** ; elle voulait lui montrer cette mer d'amertume qui l'inondait... Mais la comtesse ne les quitta pas un moment, elle donna beaucoup de louanges hypocrites à la jeune fille: « Monsieur Léon m'a tout raconté, dit-elle, et j'ai admiré votre héroïque vertu, votre chaste et fidèle amour, digne des jours de l'ancienne chevalerie. »

Blanche fut forcée de se retirer sans avoir pu parler en tête-à-tête avec son amant. La conduite de la comtesse acheva de lui persuader que cette femme avait conçu pour

Léon une passion furieuse, et que celui-ci n'avait pas été jusque-là insensible à la séduction.

« Oh ! mon Dieu ! je souffrais moins hier matin, quand j'étais encore sous la tyrannie du monstre hideux, quand je croyais mon Léon mort ! » disait Blanche en s'en retournant au couvent. Elle ne recouvra un peu de calme que pendant l'office du soir, auquel elle assista avec recueillement. Elle pria avec une foi si entière dans la Providence, elle remit le soin de sa personne entre les mains de Dieu avec un si noble abandon, une si parfaite confiance, elle demanda avec tant de ferveur de n'être pas un obstacle à la haute destinée qui avait toujours semblé réservée à Léon, que, quand elle se leva après le salut pour se retirer, elle se sentit une force nouvelle pour supporter ses peines.

Elle passa néanmoins une nuit fort agitée. Le matin elle assista à la messe et puisa une nouvelle force dans la prière.

« Oui, mon Dieu, dit-elle, je vous en fais le serment : je ne veux plus aimer que vous, si l'amour de Léon m'abandonne ; oui, seigneur, je le jure au pied de vos autels : je me consacre tout à vous, je me renferme dans une maison religieuse. Je le sais, mon Dieu, mon âme saignera longtemps de sa blessure, mais vous êtes le souverain médecin de tous les maux ; vous viendrez au secours de votre trop faible enfant. Cependant, ô mon Dieu ! que l'amour de Léon est doux à mon cœur ! Faites qu'il résiste à l'Espagnole, qu'il n'aime que moi ! »

Dans l'après-midi, Blanche alla voir Léon. L'entrevue fut toute semblable à celle du jour précédent ; la comtesse parut même y

affecter une plus grande familiarité avec Léon, et celui-ci y éprouver plus d'embarras et d'inquiétude.

Huit jours se passèrent ainsi, sans que Blanche pût dire un seul mot en particulier à Léon, sans qu'elle pût éclaircir son affreux doute, du moins en l'avouant à son amant. Que Blanche souffrit pendant ces huit jours! que ses nuits furent longues et âpres! Le doute est si cruel pour l'âme!.. Il semble qu'il soit plus doux de connaître son malheur que de vivre dans l'incertitude. «O mon Dieu! s'écriait-elle dans ses moments de désespoir, vous me punissez bien sévèrement des douleurs que j'ai causées à la vieille mère de Léon!» L'affreuse pensée du suicide se présenta à son esprit; mais elle l'a repoussa courageusement. Le père F** vint la voir. Il fut touché de ce que la mère su-

périeure lui raconta de l'angélique piété de la jeune fille ; en effet, Blanche passait la plus grande partie du jour à la chapelle : il lui semblait qu'elle souffrait moins là que partout ailleurs ; elle priait pour Léon ! La visite du père F** fut courte, et Blanche ne lui demanda qu'une chose : s'il la croyait coupable d'aimer Léon avec tant d'ardeur, s'il la regardait comme un obstacle à l'accomplissement des grands desseins que Dieu paraissait avoir sur Léon.

Le père vit aussitôt qu'elle avait du chagrin ; il devina qu'elle s'était aperçue de la coupable passion de Léon pour la comtesse, il fut persuadé que Léon s'était tout-à-fait laissé enchaîner par cette dangereuse femme, d'autant plus qu'il ne l'avait pas vu depuis sa rentrée dans l'hôtel de cette séductrice ; mais il ne répondit pas à la question de

Blanche. Il s'empressa de lui demander mille choses sur la séquestration que lui avait fait subir Affaubert, sur la manière dont elle se trouvait au Sacré-Cœur, et sur les idées que l'Esprit saint lui avait envoyées depuis son entrée dans la pieuse maison. Blanche lui répondit toujours avec naïveté et franchise.

Le père se retira émerveillé de l'esprit, de la vertu et des grâces de la jeune fille, et il ne fut plus étonné que Léon eût tout abandonné pour fuir avec un tel trésor.

Dans une seconde visite du missionnaire, Blanche lui avoua qu'elle souffrait beaucoup, qu'elle était jalouse. Elle supplia le père de lui donner un conseil sur ce qu'elle devrait faire si Léon l'abandonnait. Le père fut fort embarrassé.

— Ma pauvre enfant, lui dit-il, après une

minute de réflexion, j'ai prié le Saint-Esprit de vous éclairer ; n'avez-vous point entendu ses paroles au fond de votre cœur ?

— Je ne sais si c'est la voix de Dieu, mon père; mais j'entends sans cesse au fond de mon cœur : « Si Léon a eu la faiblesse de céder à l'amour d'une femme sans pudeur, abandonne-le, va chercher le repos dans quelque sainte maison, tu ne trouveras la paix et la vraie félicité que dans l'amour de Dieu. »

— O ma fille, n'en doutez pas, c'est la voix de l'Esprit.

— Mais, mon père, sera-t-il possible à mon cœur de battre encore, s'il n'aime plus Léon et qu'il n'en soit plus aimé ?

— Mon enfant, vous aurez d'atroces douleurs, d'horribles déchirements de cœur, mais Dieu est le grand médecin des âmes, il

a des baumes pour toutes les plaies, des calmants pour les douleurs les plus aiguës. Ecoutez toujours la voix d'en haut et soyez docile à ses saintes inspirations.

— Mon père, il n'y a que la mort qui puisse me guérir.

— Priez, mon enfant, priez! Dieu aura pitié de vous.

— Croyez-vous, mon père, que Léon aime cette Espagnole, qu'il soit sous le charme de cette femme éhontée?

— Je n'ai pas vu Léon depuis le jour qu'il vous amena chez moi.

— N'être pas allé vous revoir, vous, si désireux de notre bonheur. Cette malheureuse femme, le retient, peut-être malgré lui.

— Je ne puis que vous dire : priez!... Dieu est si bon, si puissant!..

Aussitôt que le père F** se fut retiré, elle

tomba à genoux. Pendant sa prière il lui vint l'idée d'écrire à Léon ses inquiétudes, ses doutes affreux ; elle regarda cette pensée comme une inspiration du ciel, se leva et écrivit :

« Pourquoi donc madame la comtesse assiste-elle à toutes nos entrevues? Pourquoi hier m'as-tu reçue dans sa chambre? Pourquoi m'a-t-elle parlé avec tant de froideur, presque avec dédain? Pourquoi semblais-tu, toi, mon bien-aimé, n'oser me témoigner ton amour? Quel craintif baiser tu m'as donné! et quand tu me le donnais, quel regard de jalouse rage cette Espagnole lançait sur moi !..

Le bon père F** s'est plaint à moi, de ce que tu n'es pas retourné le voir, toi, qui lui avais promis une visite chaque jour...

Ne m'aimerais-tu plus, mon Léon? Oh!

cette pensée me glace, cette pensée me tue!.. Je ne sais plus que souffrir, pleurer et prier. Viens demain à trois heures m'attendre aux environs du couvent. Je t'expliquerai toutes mes peines, et je te ferai part de toutes mes idées sur notre avenir. »

Dans sa visite de l'après-midi, Blanche ne put encore parler à Léon qu'en présence de la comtesse, et même il fallut abréger l'entrevue, la comtesse voulant sortir avec son fils et Léon, et ne cachant pas à la jeune fille son impatience de la voir se retirer. Dans un moment où la jalouse Espagnole était détournée (et ce moment fut unique), Blanche glissa sa lettre à Léon, qui la serra avec trouble. La comtesse se détourna presque aussitôt et dit en montrant la pendule :

— Il est quatre heures passées, monsieur

Léon. La voiture attend depuis plus d'une demi-heure.

— Je suis à vos ordres, madame, dit Léon.

Blanche se leva, salua poliment la comtesse, qui lui rendit à peine son salut, et sortit après avoir reçu de son amant troublé un baiser plus amoureux que ceux des jours précédents. Mais en descendant l'escalier, il lui sembla entendre s'élever la voix de la comtesse; elle s'arrêta, écouta plus attentivement et saisit ces mots :

— Vous êtes un perfide, vous venez de recevoir une lettre de sa main; montrez-la moi, j'ai tout vu dans cette glace.

— Quand je l'aurai lue, madame, si je le juge à propos.

— Mais c'est indigne, monsieur !... Vous l'aimez donc plus que moi, qui vous sacrifie

tout, qui vous regarde comme mon maître, comme mon Dieu ?

— Si je l'aime ! Ne vous l'ai-je pas dit mille fois ?

— Et vous osez me le redire !

Blanche remonta plusieurs marches, elle allait peut-être rentrer dans la chambre, mais elle entendit Léon qui à son tour élevant la voix avec énergie s'écria :

— Que vous êtes cruelle, madame !... Il ne vous suffit donc pas de la froideur calculée que, pour vous plaire, je témoigne à cette malheureuse enfant... elle souffre... elle voit son malheur ; vous vous efforcez de le lui faire comprendre chaque jour.

— Et moi, n'ai-je pas assez souffert, quand vous m'avez abandonnée ?

Je vous le demande une dernière fois : quand voulez-vous enfin me délivrer de la

vue importune de cette petite fille? Quand voulez-vous exécuter la promesse que vous m'avez faite de la renvoyer dans son village? Ah ! mon bel amant !

La comtesse s'était approchée de Léon et le couvrait de baisers. Blanche faillit tomber, elle sentit un nuage sur ses yeux ; il lui sembla qu'elle devenait folle, un vertige étrange la frappa, elle s'assit sur un degré... elle n'entendit plus rien. Quelques minutes après, elle reprit ses sens, se leva et descendit avec précipitation. Que pouvait-elle apprendre de plus affreux?

CHAPITRE IX

Ce que le lecteur ne savait pas et ce qui en est la conséquence.

Voyons ce qui s'était passé le soir que Léon rentra à l'hôtel de la comtesse après avoir quitté le père F**, le jour où il retrouva son amie. Il avait fait à l'Espagnole un récit fort détaillé de toute sa conduite, de toutes les actions d'Affaubert et de Julie ; il avait dit ce qu'il savait de l'infâme trame ourdie

contre Blanche, ce qu'il savait de la fermeté, du courage, de la fidélité, de la vertu que n'avait cessé de montrer cette jeune fille. La comtesse avait habilement dissimulé son chagrin, sa rage de voir Blanche retrouvée plus belle et plus brillante de grâces, de fidélité et de vertus. Elle s'était contentée de faire répéter au beau précepteur, ce qu'il lui avait dit mille fois : qu'il l'adorait. Elle avait vite envoyé son intendant, homme délié et fidèle, voir si Affaubert était réellement mort, et si la justice n'était pas à la recherche de Léon. Quoique celui-ci n'eût agi qu'à son corps défendant, qu'il fût sûr d'un acquittement devant le jury, il eût été fâcheux pour lui soit de se constituer prisonnier pour plusieurs mois, soit de se cacher afin d'échapper aux poursuites de la justice. La comtesse était plus inquiète que Léon lui-même;

elle avait fait allumer du feu dans sa chambre, car les nuits commençaient à devenir froides; et là, avec son amant, elle avait attendu jusqu'à quatre heures du matin le retour de l'intendant. A la nouvelle que monsieur Affaubert n'était que blessé, et qu'il n'avait pas voulu qu'on laissât seulement transpirer dans le public la véritable cause de son mal, la comtesse avait sauté au cou de Léon et lui avait dit :

— Mon adoré, à cette heureuse nouvelle, je vais en joindre une autre qui, pour toi, aura encore, j'en suis sûre, un bien plus grand prix.

Léon l'avait regardée avec tendresse.

Ton regard amoureux, avait-elle continué, me dit que tu devines la bonne révélation que je vais te faire. Oh ! je le vois, ton cœur tressaille de joie ; eh bien ! oui... mon

Léon, mon amant idolâtré, oui... je suis enceinte !.. J'ai senti remuer dans mon sein le fruit de ton amour.

Léon avait ressenti en effet, à cette révélation, qu'il était loin de deviner, un tressaillement inéprouvé, un transport d'orgueilleuse joie, qui l'avait jeté aux pieds de la comtesse :

— Que tu es belle, lui avait-il dit, que tu es adorable, ma comtesse ! Oh ! tu es une source de voluptés divines, tu es un océan de délire !

— Pour tant de plaisirs, tant de voluptés, je ne veux de toi, mon bel amant, qu'une grâce...

— Est-il en mon pouvoir de te refuser quelque chose ?

— Jure-moi donc devant Dieu que tu vas m'accorder ma demande.

— Tu m'offenses, ma divine maîtresse; peux-tu douter de ma soumission à tes désirs.

— Alors, jure.

— Je jure de t'accorder ce que tu vas me demander.

— Eh bien! je n'ose plus parler!..

Une idée horrible traversa l'âme de Léon.

— Oh! je t'en supplie, Antonia, ne parle pas encore... ne demande pas que j'obéisse à ta jalousie... J'ai commis un crime en te faisant ce serment, je n'aurais jamais la force d'en commettre un second en l'exécutant.

— Tu as lu dans ma pensée; mon front m'a trahie... Oui, ma jalousie est extrême. C'est de la frénésie, de la folie, de la rage... Lâche amant, tu as juré! Tu ne connais pas encore ma demande, et déjà tu as violé ton serment!.. Quoi! je porte dans mon sein l'œuvre de ton amour, et tu oses aimer une

jeune fille, pleine de grâces et d'amabilités sans doute... mais une jeune fille qui ne t'as pas aimé jusqu'à te prodiguer les trésors de ses voluptés enchanteresses. T'a-t-elle rendu père, comme je l'ai fait, moi? Si elle eût été la comtesse de Valiasco, qu'elle eût resplendi de richesses et d'éclat, eût-elle seulement abaissé les yeux sur toi, riche, il est vrai, de jeunesse et de génie, mais pauvre des biens de la terre.

— Riche, illustre par la naissance, Blanche m'aurait aimé... Son âme est belle comme son corps. Ma trop séduisante comtesse ne me demande pas d'abandonner cette enfant qui n'a que moi sur la terre.

— Tu fausserais ton serment?..

— N'exige pas un tel crime, une telle lâcheté.

— Tu fausserais ton serment?.. Tu n'oses répondre! Le violerais-tu? Parle donc!..

— Oui, je violerais un serment qui me commanderait un crime. Et cesser d'aimer Blanche, cette compagne de mon enfance, cette vertu céleste, ce serait un crime affreux!.. Vous, comtesse, vous êtes une divinité majestueuse, éblouissante ; votre aspect fait bondir d'amour le cœur de l'homme, frémir de plaisir tous ses sens : Blanche, c'est une vierge gracieuse et simple, un cœur de feu, une âme pure et forte ; c'est une perle précieuse tombée du trône de Dieu, ou une goutte de rosée descendue de sa couronne de nuages...

— Vous voulez dire, interrompit la comtesse avec un sourire amer, que je suis une divinité terrestre, tandis qu'elle, c'est une divinité du ciel.

— Vous êtes toutes deux adorables, je veux vous aimer, vous adorer toutes deux.

— Eh bien ! Léon, reprit la comtesse avec un calme apparent, je veux bien que vous n'abandonniez pas Blanche, que vous ne la renvoyiez pas à son village ; mais au moins votre serment embrasse toutes les autres demandes que je puis vous faire.

— Oh ! oui, ma charmante maîtresse, dit Léon, respirant avec plus de facilité.

— Je ne vous demanderai qu'une chose facile, insignifiante. Mais renouvelez-moi votre serment de me l'accorder sans mécontentement, sans murmure.

— Je te le jure de bon cœur.

— Vous aurez donc la complaisance de ne sortir de l'hôtel qu'avec moi d'ici un mois. Ceci vous contrariera peut-être un peu, puisque vous ne pourrez voir votre divinité céleste, mais je condescends à votre folie et ne vous défends pas de lui écrire. Vous lui

direz, ce qui est vrai, que la prudence le veut ainsi, jusqu'à ce qu'on sache la guérison de M. Affaubert.

— Mon aimable comtesse, je vous obéirai d'autant plus volontiers, que Blanche s'est retirée, en qualité de pensionnaire, au couvent du Sacré-Cœur, et que je suis convenu avec elle qu'elle viendra, me voir ici.

Dès aujourd'hui, vers trois heures de l'après-midi, vous allez la voir arriver dans ma chambre.

— Dans mon hôtel ! Ah ! Léon, que vous êtes cruel !... Je ne puis l'accuser, elle, qui ne sait pas que je vous aime.

— Si tu l'aperçois, chère comtesse, ne lui montre pas de jalousie, de haine.

— Je la hais cependant, et sa vue va me faire bien du mal. Néanmoins, pour mieux la voir, je veux l'attendre dans

ta chambre, je veux moi-même lui ouvrir.

— Je ne veux point qu'elle s'aperçoive de ton amour. C'est moi qui la préviendrai de tout. Sans doute, comme toi, elle sera jalouse d'abord. Mais je veux vous aimer toutes deux autant l'une que l'autre, et sois en bien sûre, mon cœur, quoiqu'aimant deux femmes, n'en aimera que plus chacune.

— J'avais toujours ouï dire, et j'étais persuadée que le cœur pour bien aimer doit aimer un objet unique. Mais le cœur de mon amant est tout autre que ceux du commun des hommes!

— Vous me défendez de sortir sans vous pendant un mois. Je veux certainement vous obéir, je vous l'ai juré; mais il sera pénible pour moi de ne pas voir le père F**, qui ne saura que penser de ma conduite.

— Vous ne verrez point le père F**. Il

pensera ce qu'il voudra. Vous voudriez bien tenir votre promesse, mais sans que cela vous coûtât le moindre sacrifice.

— Ne te plains plus, tu seras obéie. Mais voudrais-tu me dire la raison de ta conduite?

— Encore!.. oh!.. tu es d'une curiosité!.! Plus tard... Je n'ai pas de secrets pour toi...

Léon pensa que sa maîtresse avait peur des sages conseils que lui donnerait le père missionnaire, et de la tendresse que lui témoignerait sa belle Blanche. Il ne se trompait pas : la comtesse craignait la prudence du père F** et les témoignages d'amour de Blanche. Mais ce n'était pas là le fond de la pensée de la jalouse Espagnole. Elle était déterminée à faire secrètement enlever Blanche et à la faire reconduire chez son père. Il lui fallait bien un mois pour exécuter son projet, et il était nécessaire que Léon ne pût

le découvrir. Il serait assez temps de l'en instruire quand tout serait consommé.

Voilà ce qui explique la conduite de Léon pendant les jours qui viennent de s'écouler, ce qui explique l'audacieuse impudeur de la comtesse en présence de Blanche.

La promenade en voiture qui eut lieu à la suite de la petite querelle qu'occasionna la lettre de Blanche, fut silencieuse. La comtesse affecta de montrer une hauteur et une morgue tout espagnoles. Léon, tapi dans un coin de la voiture, rêvait tout à son aise, sans faire attention qu'il n'était pas seul; le petit Antonio, debòut à la portière, regardait ce qui se passait par la ville. La comtesse aurait payé bien cher la lecture de la lettre qu'elle savait dans la poche de Léon; celui-ci de son côté se demandait ce que sa fidèle Blanche lui écrivait; « quel air triste, elle

avait aujourd'hui, se disait-il, aurait-elle découvert l'amour de la comtesse?.. N'est-elle pas malheureuse maintenant?.. Que je suis coupable envers cet ange!.. je ne l'ai donc délivrée des mains du vieux monstre que pour l'abandonner dans un couvent à l'ennui, à la jalousie, au désespoir peut-être! que je suis coupable! »

Vers onze heures du soir, Léon retiré dans sa chambre lut la lettre. Il fut désolé en voyant que Blanche ne doutait plus guère de son infidélité. Puis ne se trouvait-il pas dans l'impossibilité d'aller au rendez-vous, n'avait-il pas fait serment à la comtesse de ne pas sortir seul de l'hôtel avant un mois. Mais quels affreux soupçons ne concevra pas Blanche? De poignantes angoises le torturèrent toute la nuit!

Dès le matin la comtesse demanda la lettre,

mais Léon la refusa, il résista aux prières et aux menaces. La comtesse en conçut un ressentiment profond, mais qu'elle sut dissimuler. Elle prit une résolution extrême, et attendit pour éclater la prochaine visite de Blanche.

Blanche ne doutait point qu'à quelques pas du couvent elle ne dût rencontrer Léon. Elle avait apporté à sa toilette plus de soin et d'innocente coquetterie que les autres jours; elle savait combien son amant aimait les parfums, et de sa chevelure d'ébène s'exalait une senteur suave et pénétrante. Elle avait pensé à tout ce qu'elle avait à dire à Léon, à tout ce qu'elle avait à apprendre de sa bouche. Elle voulait exiger de lui sa sortie immédiate de l'hôtel de la comtesse. Elle lui pardonnerait ses infidélités, dont elle ne pouvait plus douter. Elle allait le faire

consentir à quitter Bordeaux ; cette ville lui était devenue trop odieuse. Ils partiraient pour Paris ou pour tout autre coin de la terre.

Elle était déjà dans la rue et portait ses timides regards bien loin devant elle pour le découvrir. Elle descendit l'allée des noyers jusqu'au Champ-de-Mars ; mais n'apercevant pas Léon, elle pensa qu'il l'attendait dans la rue Fondaudége, et elle s'y rendit bien vite. Elle remonta jusqu'au couvent, puis revint sur ses pas. « Il aura préféré rester au Champ-de-Mars, se dit-elle, il est sans doute assis sur un banc de pierre, à l'ombre d'un vieux orme. Elle entra par la grille élégante de l'allée des Noyers. Elle promena ses regards inquiets de toutes parts, elle erra de tous côtés... Point de Léon... « Peut-être n'a-t-il pu partir assez tôt... » Elle s'assit sur un banc. « Il ne paraît pas !.. » Elle retourne aux

environs du couvent. Elle erre par toutes les rues avoisinantes... Quel serrement de cœur! « Léon ne l'aime plus, car c'est la moindre chose même pour un indifférent que d'aller à un rendez-vous... Peut-être l'importune-t-elle, lui est-elle à charge et ne lui témoigne-t-il plus un reste d'amour que par pitié ! » Ces pensées amères corrodent l'âme de la jeune fille, la tuent.

« Mais il faut qu'elle le voie encore une fois! » Elle se dirige vers l'hôtel de l'Espagnole... « Elle va lui demander, en présence de sa rivale, la raison de son infâme conduite! Mais il va peut-être lui donner une lettre où il expliquera tout! Il est peut-être tout-à-fait innocent! S'il ne l'aime plus, elle quittera Bordeaux dès demain! — Oh! s'il ne l'aime plus! Quelle affreuse supposition! »

La voilà dans la chambre de la comtesse.

Cette femme est assise, sa figure est voilée d'un sombre nuage, ses lèvres sont agitées de mouvements convulsifs, ses yeux brillent d'un feu sinistre. Elle jette un regard dédaigneux et triomphant sur la jeune fille, et saisissant un journal, elle paraît lire attentivement. Léon se promène d'un air inquiet dans la chambre ; il n'ose parler à Blanche, qui, restée debout, baisse les yeux et a oublié tout ce qu'elle voulait dire. Après trois ou quatre secondes de ce silence embarrassant :

— Nous dérangerions madame la comtesse, dit Léon, passons dans ma chambre. Et il a déjà ouvert la porte, il tend la main à Blanche.

— Vous ne me dérangez nullement, monsieur. Je ne sais ce qui vous trouble, mais je trouve que vous faites un bien indigne accueil à mademoiselle.

— Passez dans ma chambre, ma chère Blanche; madame la comtesse n'est pas de bonne humeur.

— Impertinent! je ne suis pas de bonne humeur! C'est vous qui êtes venu troubler ma gaîté, comme vous troublez la vie de cette jeune fille. Asseyez-vous dans ce fauteuil, mademoiselle; j'ai à vous parler; je ne veux point que votre cœur, si candide et si aimant, soit plus longtemps la dupe d'un amour trahi et méprisé. Apprenez donc, mademoiselle, si vous ne l'avez déjà deviné, que monsieur m'aime, ou du moins qu'il fait semblant de m'aimer. Vous pâlissez!.. Vous tremblez!.. Vous ne vous attendiez pas à cette franchise de ma part. Pauvre jeune fille!.. je vois combien vous souffrez, et je vous plains. Vous comptiez sur les promesses de cet homme, vous aviez tort. Il ne peut

vous appartenir, il ne peut vous aimer sans crime : il m'a rendue mère, moi !..

Léon était resté, tenant la porte entr'ouverte, les yeux baissés, les lèvres pâles et tremblantes de colère. Blanche semblait anéantie sur son fauteuil. La comtesse promenait ses regards triomphants de Léon à Blanche ; elle attendait quelques mots de l'une ou de l'autre. Mais les deux amants restaient muets.

— Léon ne peut donc me quitter, ajouta-t-elle d'une voix presque émue.

Blanche remua les lèvres pour dire quelques paroles, mais la voix lui manqua ; elle se leva, et après un moment d'hésitation, elle passa devant Léon et sortit.

— Que vous êtes cruel, monsieur ! Vous laissez partir cette pauvre enfant sans lui adresser un mot de consolation, dit la comtesse d'un ton de satisfaction inexprimable.

Léon jeta sur elle un regard de mépris, de terreur et de courroux, puis se précipita dans l'escalier pour atteindre Blanche, mais elle avait déjà disparu. Il alla s'enfermer dans sa chambre et versa des larmes d'amertume et de sang.

Il y avait quatre jours que cette scène avait eu lieu; Blanche n'avait pas reparu. Dire les inquiétudes, les angoises, qu'avait souffertes Léon, ne serait pas possible. Mais il était prisonnier sur parole et supportait la douleur avec une force stoïque. Cependant les souffrances de cette âme ardente commençaient à altérer sa raison. Tous les témoignages d'amour de la comtesse n'avaient fait que glisser sur cette douleur; les pleurs de cette femme avaient été méprisés, ses reproches avaient été ouïs avec indifférence. La solitude de sa chambre plaisait seule au cœur de Léon. La comtesse n'osait plus lui

parler. L'hôtel était morne et triste; les domestiques mêmes, d'ordinaire si joyeux, n'osaient plus chanter ni rire. Vers la fin du cinquième jour Léon, la tête en feu, l'esprit égaré, ouvrit tout-à-coup la porte de sa chambre et descendit en courant; de sa fenêtre, la comtesse le vit traverser la cour de l'hôtel et disparaître. Arrivé au *Sacré-Cœur*, Léon dit à la sœur qui lui ouvrit :

— Où est mademoiselle Blanche?

— Mademoiselle Blanche?

— Puis-je lui parler?

— Elle n'est plus ici, monsieur.

Les jambes de Léon chancelèrent, il s'appuya au mur.

— Peut-être la mère supérieure, reprit la sœur, vous dira-t-elle où est cette demoiselle.

— Conduisez-moi chez votre supérieure.

— Je vais lui dire que vous désirez lui parler.

Un moment après la mère parut. C'était une petite femme au regard assuré. Elle arrêta un moment les yeux sur Léon.

— Vous êtes bien coupable, monsieur! dit-elle.

— Ma mère, fit-il d'une voix tremblante?

— L'angélique créature a trouvé miséricorde devant son Dieu.

— De qui parlez-vous, ma mère?

— De Blanche, cette vierge, que vous avez failli perdre, que vous avez trahie, presque tuée. Mais le seigneur veillait sur elle; il l'a délivrée de l'amour qui la torturait.

— Je vous demande où elle est.

— Je ne puis vous le dire. Après m'avoir raconté sa vie entière, avoir mis son âme à nu devant moi : « Qu'il ne sache jamais où je suis! a-t-elle dit, en fondant en larmes. »

Il ne vous reste, monsieur, qu'à demander pardon à Dieu des tourments

dont vous avez abreuvé cette jeune fille.

Elle salua fièrement le jeune homme et le laissa à demi évanoui sur une banquette du parloir. On lui apporta un verre d'une liqueur sucrée qui le remit, et bientôt après il était chez le père F**. Le missionnaire lui montrait un visage grave et attendait en silence qu'il parlât. Léon souffrant, honteux, sentant combien il était coupable envers le père, qu'il n'était pas revenu voir, espérait que le missionnaire allait rompre le silence. Ils étaient tous deux assis l'un vis-à-vis de l'autre, comme deux statues froides et muettes.

— Je suis coupable, mon père!.. s'écria enfin Léon.

— Vous l'avez dit, pauvre enfant, vous êtes coupable.

— Mais, mon père, où est-elle?

— Que vous importe?

— Je veux le savoir.

— Dieu l'a prise en pitié!.. Elle ne veut plus aimer que l'être, source de toutes félicités, Dieu!.. vous l'avez tout-à-fait oublié, vous, Dieu!

— Je veux la voir encore une fois, je veux lui demander pardon!

— Dieu seul peut vous pardonner. Je ne sais pas au juste votre indigne conduite envers cette angélique enfant: sa pudeur l'a empêchée de me faire aucune confidence. Mais elle a bien souffert, elle a bien pleuré!..

— Oui, je suis coupable; mais je veux la voir.

— Je lui ai promis de ne point révéler le lieu de sa retraite. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle n'a plus d'amour pour vous. Ecoutez ces dernières paroles: « Dieu lui pardonne les angoisses, les brisements de cœur, les agonies mortelles qu'il m'a fait

souffrir depuis le jour qu'il m'amena chez vous! Je ne veux plus vivre que pour Dieu. »

— Elle me hait? Je vous en supplie, mon père, que je la voie!

— Je ne crois pas qu'elle vous haïsse; son âme ne saurait haïr.

— Si je ne suis plus aimé, il ne me reste qu'à mourir.

— Vous vous trompez, Léon, il vous reste à rentrer dans la voix que Dieu vous avait tracée, et que vous avez abandonnée en sortant du séminaire; c'est Dieu lui-même qui vous rappelle au sacerdoce. Je pars demain pour Rome, venez avec moi; vous recevrez la prêtrise de Sa Sainteté elle-même et nous irons ensemble porter la parole de Dieu aux nations. Il n'est point d'autre but digne de votre grande âme. Que vos fautes vous servent, que l'exemple de Blanche vous...

— Adieu, mon père; il faut que je la retrouve!

— Vous méprisez une seconde fois la voix du grand Etre, qui vous appelle à la plus sublime des vocations, celle d'éclairer l'humanité. Craignez le châtiment du ciel!

— Adieu, mon père, priez pour moi!

Il embrassa le père, qui le serra sur son cœur, et, sans proférer une parole, lui montra le ciel.

Dès le même jour, Léon apprit au bureau des bateaux à vapeur de Bordeaux à Nantes, qu'une jeune fille d'une grande beauté, aux cheveux noirs et luisants, au teint brun-clair, aux yeux doux et modestes, était partie pour Nantes depuis trois jours. Elle était seule, elle paraissait triste et résignée; elle n'avait point dit son nom.



CHAPITRE X.

Léon revoit sa mère.

Par une sombre matinée d'octobre, des laboureurs avec leurs femmes et leurs enfants se reposaient, en déjeunant au bout du sillon qu'ils venaient de tracer. Tout-à-coup une femme s'écria : Ah ! mon Dieu ! Tous ils levèrent la tête. Ils aperçurent un jeune homme qui, la tête baissée, les souliers

couverts de boue et de gelée blanche, marchait à grands pas par le chemin raboteux.

— Oui ! c'est bien lui !... Mais il a donc eu une révélation ! se disaient-ils. Aurait-il pu savoir ?... Qu'il a de reproches à se faire ! Aussi comme il a l'air triste !...

Le jeune homme passa à dix pas du groupe qui parlait presque à voix basse ; il ne vit personne. Il marchait, ou plutôt il courait à perdre la respiration. Déjà il avait découvert le village, déjà il traversait la dernière prairie, quand, du clocher dont la pointe, vue de loin par-dessus les chênes et les grands châtaigniers, lui avait causé une si vive émotion, sortit le premier coup de cloche annonçant qu'une âme chrétienne venait de s'envoler dans le sein de Dieu. Le cœur du jeune homme se serra, tous ses

membres tremblèrent d'une étrange façon ; il ne put faire un pas de plus, et immobile, les yeux cloués à terre, il compta les coups lents et lugubres du glas. C'était une femme! Pauvre Léon, tu pleures! Tu te rappelles l'affreux rêve qui troubla ton sommeil lorsque tu te livrais à tous les transports de l'amour, au château des Pyrénées. Tu te traînes vers la maison paternelle, et te voilà dans le village. Toutes les femmes te regardent du seuil de leurs portes : tu marches au milieu de la rue, les yeux baissés comme un criminel.

Du plus loin qu'il peut apercevoir l'entrée de la demeure paternelle, Léon y attache ses yeux inquiets ; il voit entrer et sortir des femmes qu'il reconnaît. Elles s'essuient les yeux. Il met enfin le pied sur le seuil ; le premier objet qui frappe sa vue, c'est sa

jeune sœur, les yeux pleins de larmes, le front voilé de deuil.

— Elle est morte, s'écrie la jeune fille !..

Léon tombe évanoui sur un siége.

— Mon frère ! mon frère !

Toutes les pieuses femmes venues pour jeter de l'eau bénite sur le corps et pour prier, entourent le jeune homme dont le visage a la pâleur de la mort. Mais il reprend bientôt ses sens, et s'écrie d'une voix déchirante :

— Ma mère ! je veux la voir !

Il franchit l'escalier, et entre dans la chambre mortuaire. Le corps de la pauvre mère desséché par les pleurs et les sanglots, était étendu sur son lit. Un linge blanc couvrait son front ridé, ses yeux creux, ses joues sillonnées, ses cheveux gris. Brûlaient là deux cierges, dont la faible et lugubre clarté

ne permettait pas de bien distinguer les visages des personnes qui, agenouillées sur le plancher, remplissaient la chambre. Les fenêtres avaient leurs volets fermés, aucun rayon du jour ne pénétrait dans le silencieux sanctuaire de la mort.

O Léon! quel affreux déchirement de cœur, quand, te précipitant à travers la foule pieuse, tu saisis dans tes bras crispés, le corps de cette mère que tu aimais si tendrement, et à laquelle tu causas de si amères douleurs !

. . . .

Il est minuit. Léon est à genoux sur la tombe de sa mère. Huit nuits déjà l'ont enveloppé de leurs ombres noires pleurant sur le tombeau. Là, il demande pardon à Dieu et à sa mère. Il n'entend que le vent qui sanglotte avec lui, que la chouette qui, sur

un vieux mur, redit sa plainte monotone et lugubre.

Dans un long entretien qu'il avait eu avec son vieux curé, il avait appris de ce vénérable vieillard que Blanche n'avait point reparu dans le pays, et que le père de cette jeune fille était mort depuis un an. Il songe donc à ce qu'il a à faire pour rentrer dans les sentiers où Dieu l'appelle. Il jure qu'aussitôt que les premiers rayons de l'aurore vont paraître, il va partir pour Nantes et rentrer au séminaire, si l'on consent à l'y recevoir après le scandale de sa conduite. L'idée que le serment qu'il prononce est entendu de sa mère calme la cuisante douleur qui le consume. Il prie encore, il pleure encore, il médite de nouveau, il réitère le serment de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et à la pénitence, et l'aube du jour com-

mence à blanchir l'Orient. Alors il baise pieusement la terre qui recouvre sa mère. Il sort du cimetière et rentre à la maison paternelle. Il dit adieu à sa sœur, se rend au presbytère, reçoit la bénédiction de son vieux pasteur, et prend à pied le chemin de Nantes. Souvent il s'arrête, et, retournant vers le village natal ses yeux en pleurs, il tire de son sein une tresse de cheveux gris, baise avec piété cette relique sacrée, et reprend sa route vers la grande ville.

Passant au pied des murs du couvent des trappistes de la Meilleraie, Léon a l'idée d'y entrer pour dire un dernier adieu au père abbé, qui lui avait toujours témoigné tant d'amitié, quand, autrefois il venait pendant les vacances, jouir des mille pensées poétiques qui voltigent par les murs du couvent, par les jardins immenses, par les bois

antiques et moussus. « Je vais me recommander aux prières de ce saint homme, se dit-il, je vais lui demander d'entendre ma confession et recevoir de sa main le pardon des affreux péchés dont je me suis couvert.

Il entre. Le père abbé est au milieu de la cour avec quelques grands personnages auxquels il fait voir avec complaisance les merveilles qu'il a créées dans ce désert si longtemps abandonné. Le bon abbé reconnaît Léon, fait deux pas vers lui, l'embrasse et lui dit d'aller l'attendre au salon.

. . . .

. . . .

Il y avait quinze jours que Léon était à la Trappe. Il y était resté par le conseil du père abbé pour faire une retraite, pour consulter Dieu dans la prière et les larmes sur

sa véritable vocation. Il avait médité sur les grandes destinées de l'homme, sur ses fins suprêmes ; il avait passé en revue sa vie écoulée, il voulait découvrir d'une manière certaine la volonté de Dieu sur sa vie future ; mais plus il priait, plus il méditait ; plus les perplexités cruelles inondaient son âme. Enfin, il en était venu au point de douter qu'il y eût une vocation céleste pour chaque homme, et peu s'en fallait qu'il ne revînt à ses anciennes idées : que la seule religion naturelle est divine et que tout ce qui, dans la religion chrétienne, n'est d'accord ni avec les idées philosophiques, ni avec les désirs et les passions jetées en nous par les mains de la nature, qu'en un mot, tous les préceptes, toutes les pratiques religieuses, tous les sacrements, tous les dogmes purement chrétiens ne sont que niaiseries, inep-

ties, que honteux préjugés, que misérables instruments de tyrannie.

Léon commençait à avoir honte de la faiblesse qui le retenait dans le couvent depuis quinze jours, qui l'avait fait confesser toutes ses fautes à un stupide moine; il se repentait du serment qu'il avait fait sur la tombe de sa mère de rentrer au séminaire et d'embrasser l'état ecclésiastique. Le souvenir de Blanche venait à chaque instant troubler ses méditations et ses prières. L'amour n'était point éteint, mais seulement endormi dans son cœur. La nuit du quinzième jour, vers une heure du matin, il méditait encore; il priait Dieu de l'éclairer sur ce qu'il avait à faire le lendemain, car il était résolu de quitter la Trappe : rentrerait-il au séminaire ou se mettrait-il à la recherche de Blanche? « Mon Dieu! éclairez-moi, s'écriait-il, les

bras levés vers le ciel. » Tout-à-coup il entend la cloche qui appelle tous les frères à l'office de la nuit. Ce tintement au milieu du silence profond des ténèbres, dans cette solitude sauvage et grandiose des bois, fit une impression étrange sur l'âme de Léon. Voilà sa poétique imagination réveillée. Les mille souvenirs des monastères antiques, des mystères qui s'y accomplissaient, des hommes illustres qui s'y renfermaient pour faire pénitence; l'image d'Abailard et d'Héloïse, de tous les amants malheureux des temps passés; les vieilles ruines, couvertes de mousse et de ronces de tant de couvents détruits: Léon évoqua toute cette poésie mélancolique et douce. Puis, entendant sur les degrés de pierre retentir les gros sabots des moines qui descendaient à l'office, il se leva de son prie-Dieu, et descendit au

milieu des frères ; il se plaça dans la chapelle derrière les stalles, dans un coin fort obscur. Là, il éprouva des émotions indicibles en entendant ces voix languissantes et séraphiquement monotones s'élever vers le ciel. Là, il se demanda si Dieu ne l'avait pas fait descendre pour lui révéler sa sainte volonté, si Dieu ne l'appelait pas à passer sa vie dans la retraite et la pénitence, au milieu de ces bons frères ! Là, il se reprocha les pensées impies auxquelles il s'était arrêté tant de fois et même tout récemment, ces pensées sur le célibat ecclésiastique, sur les mystères, les dogmes et les cérémonies catholiques. Là, il eu une vision : Blanche lui apparut dans un nuage épais, mais transparent. Elle était revêtue d'une longue robe noire, la tête couverte d'un voile noir ; à genoux devant un crucifix, elle priait, elle

prononçait le nom de Léon, puis elle essuyait de longs pleurs, et levait vers le ciel des yeux de sainte!.. Qu'elle était ravissante!.. Léon la vit ensuite se lever et marcher le long d'un étroit corridor, elle entra dans une chapelle où étaient plusieurs autres femmes habillées comme elle. Il entendit des chants de voix plus douces que celles des anges, il se croyait transporté dans la céleste Jérusalem, et, s'il avait pu parler à Blanche, ou seulement toucher sa robe du bout du doigt, il eût été au sein de la plus ineffable félicité. Mais il ne pouvait approcher de sa bien-aimée, et dès qu'il voulait pénétrer dans le nuage diaphane qui enveloppait Blanche, il éprouvait une résistance inexplicable, le nuage semblait être de cristal. Léon fit de grands efforts pour rompre cette glace épaisse, qui le séparait de

Blanche, et la vision disparut. Les trappistes s'étaient retirés, la chapelle était noire et silencieuse. Léon eut un frisson de frayeur; mais il triompha bientôt de cette peur instinctive, et se mit à rappeler à sa mémoire sa vision, qu'il regarda comme providentielle.

« Ma Blanche s'est faite religieuse, se dit-il; je viens de la voir dans un convent. Faisons-nous trappiste! C'est là, je n'en doute plus, ma vocation. »

Bientôt le jour blanchit les ténèbres de la chapelle, et Léon se retira dans sa chambre.

Un mois après, vous l'eussiez vu, la tête rasée, vêtu de la longue robe de bure grise, serré par une large ceinture de cuir, d'où pendait un long chapelet à gros grains. Il baissait vers la terre son beau visage qu'il

ensevelissait le plus souvent dans un ample capuchon.

Mais le souvenir de Blanche, peut-être même celui de la comtesse, le laisseront-ils en paix? Ne se demandera-t-il pas bientôt si Dieu a créé les hommes pour vivre ainsi séparés de la société, inutiles à leurs semblables, et tuant dans leurs corps et dans leurs âmes la vie, cette émanation de la divinité? Ne verra-t-il pas bientôt les plus affreux crimes dans les pénitences que s'infligent les trappistes, la plus déplorable démence, ou plutôt la plus sacrilége révolte contre les desseins du créateur, dans la vie du monastère? Voudra-t-il, en restant à la Trappe, travailler aussi, lui, à la destruction de l'œuvre de Dieu?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. Imp. de Lacour, rue St-Hyacinthe-St.-Michel, 33.

